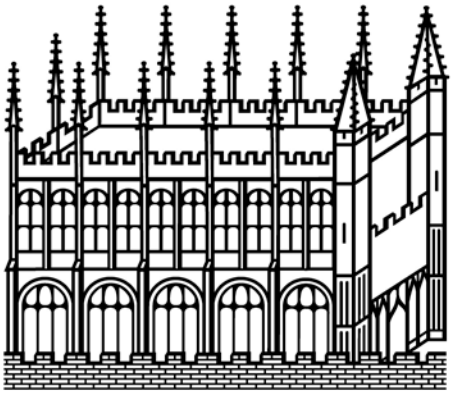


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.

BEAUVALLET

85) Beauvallet

86)

87)

88)

89)

90)

91)

92)

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

Paris. — Imp. DUBUISSON et Cie, rue Coq-Héron, 5.

BEAUVALLET

G. HAVARD

LES CONTEMPORAINS

BEAUVALLET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger

BEAUVALLET

L'illustre tragédien de la Comédie-Française est né, au commencement de ce siècle, à Pithiviers, ville du Loiret, fameuse par ses pâtés de mauviettes et ses gâteaux d'amandes.

Quelle est au juste, la date de sa naissance? il n'y a qu'un moyen de le savoir.

Demandez à Laferrière l'âge de Beauvallet, ou demandez à Beauvallet celui de

Laferrière. Interrogés tous les deux de cette façon, leur réponse se trouvera parfaitement conforme, et l'un ne vous cachera pas l'état civil de l'autre.

Ils sont nés le même jour.

Beauvallet reçut au baptême les noms de Pierre-François.

Son entrée en ce monde ne fut signalée par aucun prodige. Dès l'âge de quatre ans, il vint à Paris avec sa famille, et son père le mit en pension chez un ancien prêtre constitutionnel, qui avait décidément jeté le froc aux orties, à la rentrée des Bourbons, pour se faire maître d'école.

Il se nommait Couturier.

Sec, jaune, atrabilaire, et tourmenté par le remords de son apostasie, ce prêtre était un instituteur détestable.

Continuellement il rouait de coups ses élèves.

Pour mieux les atteindre sans se déranger de son poste, il avait une longue baguette d'osier, qui allait jusqu'au bout de la classe, et qui se livrait à de perpétuelles manœuvres.

Une gouvernante, adonnée aux liqueurs fortes, dirigeait la maison du maître d'école et soignait les pensionnaires.

Pendant la saison d'été, quand les bambins avaient peur de l'orage, la vieille leur apportait un pot d'eau bénite, qu'elle allait prendre dans son armoire.

Mais, à côté du pot d'eau bénite, il y avait un pot d'eau-de-vie.

Un jour, elle se trompe, et tend ce dernier vase au jeune Pierre-François, l'invitant à conjurer la foudre et à s'asperger d'eau sainte.

Notre héros suit le conseil.

Il se jette du trois-six dans les yeux, pousse des cris horribles, et trahit involontairement les instincts bachiques de la gouvernante.

Sous la direction du prêtre Couturier, Pierre-François Beauvallet reçut les premiers éléments de la langue française, et commença l'étude des langues mortes.

Sa mère vint à mourir sur les entrefaites.

M. Beauvallet père convola en secondes noces, et l'enfant eut le malheur de tomber sur une marâtre qui lui rendit l'existence fort pénible.

Elle déclara que dorénavant on ne dépenserait plus rien pour ce rejeton d'un autre lit.

Sachant que Pierre-François avait la vocation de la peinture, elle le contraignit à entrer, non pas dans l'atelier de Gros, de Lethiers ou d'autres artistes célèbres de l'époque, mais chez un peintre en bâtiments, rue des Saints-Pères, au coin de la rue de Grenelle.

Celui-ci, devinant les dispositions du

jeune homme, crut devoir les appliquer à un travail plus noble que celui du barbouillage des lambris ou des portes au carbonate de plomb.

— Tu as de l'intelligence, dit-il à Beauvallet ; je te charge de confectionner les serpents.

Tous les apothicaires d'alors prenaient un de ces reptiles pour emblème.

Donc, notre héros s'applique à peindre une multitude de serpents boas enroulés autour de palmiers gigantesques, ou de serpents à sonnettes nichés sous une touffe de plantes grasses.

Un pharmacien de la rue Saint-Jacques a conservé longtemps sur sa devanture un de ces chefs-d'œuvre.

A force de prier, de gémir et de lutter contre le méchant vouloir de la marâtre, Beauvallet obtient d'entrer dans un véritable atelier de peintre (1) et de s'exercer enfin sur des toiles.

On l'envoie chez Paul Delaroche.

Le grand artiste habitait cette fameuse maison, surnommée la *Childebert*, du nom de la rue où elle se trouvait placée.

Charlet, Bellanger, Delacroix et d'autres illustrations du pinceau logeaient aussi dans le voisinage. On jetait dans

(1) Auparavant il fit, chez un autre badigeonneur, appelé Drouard, établi au marché Saint-Germain, une station de six semaines, pendant lesquelles on lui donna pour unique aliment du bœuf à la mode froid, ce qui lui occasionna une gastrite, dont il prétend n'être pas encore guéri.

la cheminée de chaque atelier le détritus des palettes, ce qui arrivait à former, à la longue, des morceaux très durs et d'une forme étrange.

Vinrent les démolitions de la rue.

Tous ces amas de couleurs, dénaturés par le temps, furent soumis à l'Académie des sciences, qui les fit scier l'un après l'autre, et nomma une commission chargée de reconnaître l'espèce et la qualité du *marbre*. (Historique.)

La rue Childebert était le rendez-vous des plus effrontés rapins de l'époque.

Beauvallet sympathisa sur toute la ligne avec ses nouveaux camarades, et comme la plupart d'entre eux négligeaient

la peinture pour se livrer à la déclamation, leur exemple gagna le nouveau venu et changea presque aussitôt ses goûts.

Un dimanche soir, étant allé prendre quelques études dans l'ancienne abbaye de Montmartre, il y resta deux heures, à dessiner la nef et les vitraux ; puis ses camarades le rejoignirent pour l'emmener dîner à Bagnolet.

Toute la bande s'était donné rendez-vous dans la vieille église.

— Eh! mais il y a de l'écho ici, absolument comme sous les grands marronniers du *Mariage de Figaro !* cria tout à coup l'un d'eux, véritable rapin-poète, d'une extrême érudition théâtrale, et qui

s'appliquait à rimailler beaucoup plus qu'à peindre.

Il se nommait Antoine Herbelot.

Nous apprenons qu'il est aujourd'hui membre de la Société Racinienne (1).

Le malheureux, très jeune encore, avait déjà commis une tragédie en cinq actes.

Il proposa d'en déclamer quelques passages, et les voûtes rendirent si admirablement le son, que tous ses camarades voulurent avoir leur tour.

Chacun fit résonner sa tirade.

Beauvallet n'était coupable, à cette époque, d'aucune rime tragique ; mais il sa-

(1) Société dont le siége est à La Ferté-Milon, et qui a pour but principal, dit Grassot, d'*embêter* l'ombre de Racine.

vait par cœur une centaine de vers de la pièce de M. de Laharpe qui a pour titre : *les Barmécides*.

Et comme il possédait déjà cette voix effrayante que vous lui connaissez, l'effet produit par l'écho fut immense.

— Vrai Dieu ! quel tonnerre ! s'écrient les rapins en applaudissant.

Le poète Herbelot presse avec effusion la main de Beauvallet.

— Mon ami, mon cher ami, lui dit-il, tu es né pour la scène ! Crois-moi, laisse là couleurs et pinceaux pour te livrer à l'art tragique.

Et voilà comment le sociétaire actuel de la Comédie-Française résolut de mar-

cher sur les traces des Saint-Prix et des Talma.

Bientôt il quitte l'atelier de Paul Delaroche, pour entrer au Conservatoire, dont M. de Pern était directeur.

Celui-ci, émerveillé de la puissance de voix de cet élève, lui conseille de renoncer à la tragédie pour se livrer à la musique vocale.

— Jamais, disait-il, au grand jamais, l'Opéra n'aura eu de basse-taille de cette rondeur.

On s'efforce, mais en vain, de façonner Beauvallet au solfége; impossible de le faire chanter juste.

Il y met, d'ailleurs, beaucoup de mau-

vais vouloir. L'alexandrin tragique a toutes ses sympathies, et, de guerre lasse, on est obligé de le renvoyer à la salle de déclamation.

Bien évidemment ceci assura la fortune de Levasseur.

Jamais ce dernier n'eût joué Bertram dans *Robert le Diable*, si le timbre de Beauvallet se fût montré plus flexible.

Une fois rendu à ses études de prédilection, notre héros y apporte l'assiduité la plus parfaite.

Il passe pour le meilleur élève de la classe.

Mais sa belle-mère trouve que le Conservatoire est beaucoup trop long dans

son enseignement. Elle ne comprend rien au théâtre, que, du reste, elle n'a jamais vu pratiquer que par les saltimques de carrefour.

Aussi bientôt signifie-t-elle au jeune homme qu'il ait à pourvoir à son habillement et à sa nourriture avec le prix de ses travaux scéniques, c'est-à-dire avec rien du tout.

Les élèves du Conservatoire, à cette époque, n'avaient pas comme aujourd'hui de pension du gouvernement.

Pierre fut obligé de reprendre la peinture à ses heures perdues, afin d'y chercher quelque moyen de subsistance.

— Et comment faisais-tu pour vivre,

grand Dieu! lui dit un jour Louis Monrose.

Beauvallet ne s'offensa point de l'épigramme.

— Ah! ma foi, répondit-il, je vivais de croûtes... sans calembour. On m'achetait mes tableaux tels quels, et, comme tu peux t'en assurer, je ne suis pas mort de faim. Quant à ma parure... dame, c'était drôle! Je me suis vu avec un pantalon de nankin au mois de décembre, vêtement léger, et pas chaud! Que veux-tu? A dix-sept ans, on a beaucoup de philosophie. Je m'inquiétais peu des variations de la température.

Tout en menant cette vie de bohême,

il continuait ses études au Conservatoire.

Seveste père venait d'obtenir le privilége des théâtres de la banlieue. Beauvallet lui parut un sujet de premier choix. Il l'engagea sans la moindre hésitation.

Voilà notre héros jouant des tragédies à n'en plus finir, et faisant les délices des bourgeois de Belleville, de Montparnasse et des Ternes. Son admirable organe les plonge dans un enthousiasme voisin du délire, et le père Seveste, pour s'attacher définitivement un artiste aussi précieux, lui alloue soixante-quinze francs par mois.

De date immémoriale, acteur de ces

parages n'avait perçu des honoraires aussi élevés.

Bien plus, le dix du courant, la poche de Beauvallet se trouvant presque toujours vide, son directeur, sous forme d'à-comptes, et vingt francs par vingt francs, lui donne une somme à peu près égale, qu'on ne lui retient jamais le dernier jour du mois.

Cela porte les appointements du jeune acteur à dix-huit cents franes au moins, et ses camarades l'appellent milord.

Il leur paye de véritables dîners de prince.

Quarante ans se sont écoulés depuis cette époque.

Notre héros n'a point raconté la folle

et curieuse chronique de ses débuts; mais Léon Beauvallet, son fils, prend la plume à sa place.

« Avant de faire partie de la troupe de la banlieue, écrit-il, mon père avait débuté à Melun dans l'*Othello* de Ducis. Un nommé Saint-Clair, qui débutait aussi, était chargé de représenter Pézarre.

» Les deux jeunes gens, professant le plus grand mépris pour cette fameuse émotion *inséparable d'un premier début*, font l'étrange pari de se passer mutuellement la jambe, en scène.

» Ce qui fut parié fut fait.

» Le comique de l'histoire, c'est que tous deux choisirent le même moment pour se livrer à cette plaisanterie peu en

situation; si bien qu'à une sortie assez chaude, un double croc en jambe leur fit piquer à tous deux une formidable tête dans la toile de fond, qui leur passa par-dessus le corps et les déroba tout d'un coup aux regards stupéfaits des spectateurs.

» Et chacun de se dire dans la salle :

» — Hein? comme on sortait d'une drôle de manière, à Venise !

» — C'était par ordre du conseil des Dix, répondit à voix basse un savant de l'endroit (1). »

Nous apprenons ensuite comment l'huile des quinquets du théâtre de Montmartre

(1) *Figaro* du 17 juillet 1856.

fut remplacée par le contenu limpide de plusieurs carafes, le jour même d'une représentation à grande recette.

Beauvallet père avait l'excuse d'un dîner en ville pour commettre cette énormité; mais le tour des hannetons est vraiment impardonnable.

Nous laissons de nouveau la parole à Beauvallet fils.

« Un autre jour, dit-il, on devait jouer au Ranelagh, à Passy. On était au mois d'avril, à cette heureuse époque des lilas et des hannetons.

» Mon père et quelques autres s'étaient dirigés pédestrement vers le théâtre. Une fois dans le bois de Boulogne, il leur

passa par la tête l'idée biscornue de remplir leurs chapeaux de hannetons.

» Que feront-ils de ces malheureuses bêtes ?

» — Il faut leur montrer la tragédie des *Templiers !* s'écria mon père.

» C'était, en effet, l'œuvre de M. Raynouard que ces messieurs allaient jouer au Ranelagh.

» On commence la pièce.

» Tout à coup, l'acteur qui jouait Philippe le Bel, sent quelque chose qui grouille sous sa perruque. Il l'arrache, et en retire un énorme hanneton que mon père avait eu soin d'y insinuer.

» Au même instant, on s'aperçoit que tous les manteaux des Templiers noircis-

sent à vue d'œil. Ce sont les hannetons cachés dans les costumes qui font leur entrée.

» Bientôt ces coléoptères imbéciles, attirés par la lumière de la rampe et du lustre, quittent les Templiers et voltigent de toutes parts.

» C'est un bourdonnement épouvantable, un bruit à nul autre pareil.

» Le spectacle est interrompu.

» Tous les spectateurs se penchent en dehors des loges, s'accrochent aux colonnes et ne s'occupent plus que de faire la chasse aux nouveaux venus. Un chœur formidable de titis résonne dans la salle :

» — Hanneton ! vole ! vole ! vole !

» Ou bien encore :

» — V'là d'z'hannetons! d'z'hannetons pour un liard!

» Et, pour clore dignement cette soirée inconcevable, la rampe et le lustre s'éteignent en même temps, grâce aux innombrables hannetons qui ont été assez stupides pour aller se fourrer dans tous les verres des quinquets (1). »

Le fils d'Othello, de Polyeucte et d'Agamemnon raconte bien d'autres anecdotes, que vous pouvez lire.

Seulement, il oublie mademoiselle Levasseur et sa coupe.

Mademoiselle Levasseur était une hé-

(1) *Figaro* du 14 août 1856.

roïne tragique. Au moment de s'empoisonner, un soir, et juste au milieu de sa plus belle tirade, elle s'écrie tout à coup :

— Nom d'un chien ! qu'est-ce qu'ils ont mis dans ma coupe !

On juge de l'effet de cette exclamation en vile prose, jetée au milieu des rimes solennelles du dénouement.

Beauvallet avait jugé convenable d'enduire les bords de la coupe de la pauvre tragédienne avec cette abominable gomme-résine, appelée *assa-fœtida*.

Cependant, au milieu de toutes ces folles équipées, notre héros continuait sérieusement ses études.

Il obtint le premier prix au Conservatoire.

Provost, aujourd'hui son camarade à la Comédie-Française, était son professeur. Quand vint la distribution des prix, il voulut lui-même donner la réplique à ce brillant élève, invité, selon l'usage, à déclamer devant un public nombreux le sujet du concours.

C'était un acte d'*Hamlet*.

La scène entre Hamlet et Norceste fut couverte d'applaudissements.

Séance tenante, le lauréat fut complimenté par M. de La Rochefoucauld, intendant des Menus-Plaisirs, et, deux jours après, on signait au jeune acteur un engagement pour l'Odéon.

Beauvallet débuta dans *Tancrède* et dans Montfort des *Vêpres siciliennes*.

Au second Théâtre-Français, on lui confia naturellement toutes sortes de rôles tragiques. Sa première création dans le nouveau répertoire fut le *Perkins Warbeck* de feu Fontan.

Par son aplomb sans égal sur les planches et par sa mémoire prodigieuse Beauvallet devint à l'Odéon l'homme aux grandes ressources.

On reprenait, à cette époque, la *Frédégonde* de Lemercier.

Un soir, M. Alphonse Geniès, jeune premier rôle, chargé de jouer Mérovée, ne se trouve point au théâtre à l'heure de commencer la pièce. On frappe à la

porte de sa loge; on le cherche dans les coulisses : personne !

Il y avait, contre la coutume, beaucoup de monde dans la salle. Le parterre était tout noir ; pas une place vide.

Et déjà, comme on s'en doute bien, le parterre de l'Odéon ne brillait ni par le calme, ni par la patience.

L'heure du lever de la toile était passée depuis vingt minutes. On vociférait, on hurlait, on brisait les banquettes, en appelant le directeur et en réclamant la pièce; mais le directeur n'osait pas se montrer, ni le régisseur, ni aucun employé du théâtre.

Enfin, le commissaire est obligé d'in-

tervenir. Ce magistrat revêt son écharpe; il veut parler, on le hue.

C'était la règle.

Il propose de rendre l'argent : nouvelles huées.

— Pourtant, messieurs, il faut en finir, dit-il. Voulez-vous une autre pièce?

A cette proposition, les clameurs redoublent et le tumulte devient affreux.

— Ma foi, dit le commissaire au directeur, essayez de vous tirer de là ! Pour moi, j'y renonce.

Le directeur tremblant s'avance.

— Veuillez avoir égard à notre embarras, messieurs, balbutie-t-il, et nous permettre de faire lire le rôle de Mérovée.

— Oui ! oui ! bravo ! crie-t-on de toutes parts.

La salle reprend patience.

Mais autre obstacle. Pas un artiste ne veut lire le maudit rôle. C'était une rude tâche en présence d'un tel public.

— Je m'en chargerais volontiers, dit Beauvallet. Malheureusement, je joue dans la pièce... Ah ! bah ! qu'importe?... Essayons !

Il n'avait avec Mérovée qu'une scène fort courte. Un de ses camarades le remplacera pour cette scène.

On annonce au parterre l'arrangement définitif ; le parterre le sanctionne, et la pièce commence. Beauvallet joue tout à la fois Ansoalde, l'âme damnée de Fré-

dégonde, et le roi chevelu. Il met une couronne quand il est roi et la dépose quand il redevient simple particulier.

Pendant ses repos dans la coulisse, il apprend par cœur les deux derniers actes et les joue sans brochure.

L'enthousiasme des spectateurs est au comble.

Au cinquième acte, notre héros arrive, en Ansoalde, dire qu'il a versé de ses propres mains au monarque un poison qui défie tous les antidotes ; puis il sort, reprend son diadème, et vient mourir des suites de ce même poison.

La salle croulait sous les bravos.

Enchanté de ce tour de force, le direc-

teur embrasse le jeune artiste et lui dit :

— Tu n'avais que quinze cents francs d'appointements : je les porte à deux mille sept! (Textuel.)

Beauvallet n'a jamais su quel était le motif de la fraction.

Ce ne fut pas tout.

Le brave directeur, en lui disant bonsoir, lui glissa dans la main, comme gratification pure, et en dehors de tout émargement, un billet de banque de cinq cents livres.

Peste! les directeurs se suivent et ne se ressemblent pas.

N'est-il pas vrai, grand Altaroche? Ne partagez-vous pas notre avis, ô généreux Bocage ?

En ce temps-là, c'est-à-dire en 1828, Frédérick Lemaître venait d'abandonner l'Ambigu pour la Porte-Saint-Martin. Remplacer un acteur de ce mérite était chose difficile.

On jette les yeux sur Beauvallet. Le directeur de l'Ambigu lui propose de l'engager à des conditions superbes.

Il accepte.

Nous le voyons débuter au boulevard par le rôle de Cardillac, une création récente de Frédérick.

L'écueil était à craindre. Comment égaler ce grand modèle?

Aussi, le jour de son début, notre héros a la fièvre. Des camarades charitables lui disent, pour l'encourager :

— Sois tranquille, on va te siffler à mort! Après Frédérick, mon cher, que veux-tu ? C'est impossible autrement.

Beauvallet triomphe de ses craintes, fait appel à tout son aplomb, et affronte vaillamment la rampe.

On sait que le rôle débute par une scène mimée que l'orchestre accompagne, et les titis attendaient avec impatience que l'acteur s'exprimât autrement que par gestes. Enfin, Beauvallet ouvre la bouche et prononce la première phrase de son rôle, qui est celle-ci :

« Encore une fois sauvé ! »

Un murmure de surprise court dans la salle ; puis une voix rauque d'homme du peuple s'exclame en haut du poulailler :

— Cré nom ! *pus qu'ça* de gueule !

Tout fut dit.

Le succès ne pouvait être douteux, et le timbre puissant de l'acteur venait de gagner sa cause.

Nous ne donnerons pas la liste sans fin des mélodrames nouveaux et des anciennes pièces que l'Ambigu confia tour à tour au talent de Beauvallet.

L'affection des titis lui était acquise.

Seul, il avait le pouvoir de conjurer à ce théâtre les orages populaires, qui éclataient sur les autres acteurs de la troupe en une grêle de pommes cuites ou d'écorces d'orange.

Dans un drame de cette époque, inti-

tulé *le Forçat libéré*, l'auteur jugea convenable de mettre en regard l'un de l'autre, un forçat véritablement criminel et un forçat honnête, comme jadis on voyait sur le Calvaire le bon larron et le mauvais larron.

Beauvallet jouait le rôle du mauvais forçat, un gueux en rupture de ban, qui prenait toutes sortes de métamorphoses pour s'introduire dans le domicile des citoyens et exercer son industrie.

Au cinquième acte, il arrivait en marchand de bestiaux, suivi d'un énorme bouledogue, que lui prêtait le maître machiniste de l'Ambigu.

Ce chien possédait une tête monstrueuse, une gueule à croquer un bœuf.

Il avait un large collier en cuir, garni de crin tout autour et semé de pointes de fer, un beau collier !

Lorsque Beauvallet débusquait de la coulisse avec ce magnifique animal, c'étaient des cris, des exclamations, des applaudissements à faire tomber les frises. La salle entière se livrait à un enthousiasme excessivement flatteur... pour le chien.

Mais voilà qu'un jour, un dimanche, ce brave molosse (style classique), appelé à la barrière du Combat pour y étrangler un taureau, ne peut se rendre à son devoir à l'Ambigu.

— Comment ! s'écrie Beauvallet, je n'ai pas de chien ?... Par exemple !... Impossible d'entrer sans chien.

Louis, le concierge du théâtre, avait un assez joli caniche, tondu en lion.

— César est à vos ordres, dit-il à Beauvallet. Seulement, ayez soin de le tenir en laisse.

— Va pour César! Amenez César !

Quelques minutes après, notre héros entrait en scène avec le caniche.

Or, jamais acteur de cinquième ordre, appelé à remplacer un chef d'emploi, ne fut reçu comme ce pauvre animal. Des cris forcenés se firent entendre.

— Le bouledogue! le bouledogue!

— A bas le caniche!

— Des boulettes au caniche!

Et les sifflets de retentir, comme bien on le pense.

Le malheureux César, épouvanté de ce bruit dont il n'a pas l'habitude, se fourre entre les jambes de l'acteur et tremble de toutes ses pattes.

Voyant que le tumulte ne s'apaise pas, Beauvallet veut en finir.

Il s'approche de la rampe, avec les trois saluts d'usage, et profitant d'une minute de calme, il dit au parterre :

— Messieurs, notre camarade le boule-dogue s'étant trouvé subitement indispo-sé, monsieur (il montre le caniche) a bien voulu prendre sa place, et il réclame toute votre indulgence.

A cette annonce grotesque, la colère du public se change en un rire olympien.

Le drame, — un drame fort lugubre,

— s'achève au milieu de la gaieté la plus vive.

Beauvallet approchait de la trentaine ; mais il était aussi amateur de charges et aussi rapin qu'aux jours de sa folle jeu nesse.

Un soir, il invite à souper toutes les actrices du théâtre.

On apporte un pâté magnifique. Une de ces dames enlève le dessus, et jette un cri d'effroi.

Douze petits chats, emprisonnés dans la croûte, s'élancent des profondeurs du pâté et courent sur la table.

— Impossible de manger ces gaillards-là, dit Beauvallet : une autre fois, je les ferai cuire !

L'anecdote de la chandelle des six, coupée en deux, puis en quatre, puis en huit, par l'épicier naïf, qui ne s'apercevait pas de la mystification, a été mise à tort sur le compte de Romieu.

Beauvallet seul est auteur de cette plaisanterie.

L'excellent épicier qui en fut victime existe encore.

Frédérick Lemaître avait un cheval. Notre héros en acheta un, sur lequel il arrivait triomphalement, chaque jour, à la porte de l'Ambigu.

Frédérick ayant fait l'acquisition d'un tilbury, Beauvallet jugea convenable d'en avoir un à son tour.

Deux mois après, il le revendit à perte.

— C'est dommage, lui dit un de ses camarades. Pourquoi diable t'en es-tu défait?

— Pour payer le cheval, pardieu!

Cinq ou six jours après le cheval alla retrouver le tilbury.

— Quoi! tu as aussi vendu ton beau cheval noir?

— Tiens, merci !... tu es bon, toi! il fallait payer l'avoine qu'il a mangée!

L'Ambigu ayant fait faillite, malgré le succès des bouledogues qu'il attachait à sa troupe, notre acteur entra au Théâtre-Français, le premier août 1830, à l'issue

de la révolution qui chassa la branche aînée.

Cette révolution faillit avoir un résultat que les historiens ignorent.

Beauvallet, adoré du public de l'Ambigu, jouissait par cela même d'une immense réputation dans les quartiers populaires.

Durant les trois jours, il mit au service de l'émeute sa voix foudroyante, lisant, monté sur une borne, des proclamations anarchiques ou des articles du *National*.

Il contribua de tout son pouvoir à la perte des rois légitimes.

Perché, le troisième jour, au sommet d'une barricade, en pleine rue Saint-Denis, il enthousiasma tellement le peuple

par ses discours, qu'on s'écria de toutes parts :

— A bas les Bourbons! Vive Beauvallet!

Ceci est parfaitement authentique. Un de ses camarades, M. Davesnes, aujourd'hui régisseur de la Comédie-Française, se trouvait là présent. Il peut certifier l'exactitude de notre récit.

Beauvallet, à coup sûr, eût fait son ami Davesnes ministre, s'il avait accepté le sceptre; mais des répétitions urgentes et les devoirs de la scène l'en empêchèrent.

Louis-Philippe d'Orléans le prit à sa place.

O destinée!

Comédien pour comédien, l'un valait l'autre. Seulement, Beauvallet, sur le trône, aurait eu moins de ladrerie et plus de franchise.

Au Théâtre-Français, sa première création fut dans un drame en vers de Lebrun, qui avait pour titre : *le Nègre*.

Puis il joua successivement, *Caïus Gracchus* de Dartois, — le rôle de Marat dans une *Charlotte Corday* de feu Destourbets, — un *Don Carlos* de Talabot, — le Spadassin du *Roi s'amuse*, — *Angelo*, — et *Pierre III*, de feu Escousse.

On lui fit reprendre, après Joanny, le *Brutus* d'Andrieux (1), pièce qui vaut

(1) Il reprit aussi le Yakoub de *Charles VII*.

grandement la *Lucrèce* tant vantée de M. Ponsard.

Il joua un *Philippe III* de M. Andraud, ingénieur très distingué, ce qui ne veut pas dire que la pièce était mauvaise, — le père dans *la Popularité* de Casimir Delavigne, — *Latréaumont* d'Eugène Sue et Goubaux, — Didier de *Marion Delorme*, — le chevalier Destouches de *Madame de Tencin*, — *Lorenzino* d'Alexandre Dumas, — le rôle d'Aquila dans le fameux *Caligula* du même.

. . . . . — Ah ! tu me *caligules !*
Caliguler, quel verbe ! — On vient de l'inventer ;
Il est très expressif, et veut dire *embéter* (1).

Nous ne donnons pas entièrement, par

(1) Parodie de *Caligula*, au Palais-Royal.

ordre de date, les rôles de notre acteur.

Il créa Yvan dans la *Catherine* de Romand, — Holopherne dans la *Judith* de madame de Girardin,—l'Esclave dans la *Cléopâtre* de la même, — le Brutus du *Testament de César* de Dumas et Jules Lacroix,—Narcisse de *Valeria*, — le *Fils de Cromwell* de Scribe,—le roi dans *Daniel* de Charles Lafont,—le templier dans *le Vieux de la Montagne* de Latour de Saint-Ybars,—Didier dans la *Rosemonde* du même,—Pierre le Grand dans *la Czarine*, — et, ne l'oublions pas, le célèbre *Arbogaste* de Viennet (1).

(1) Les autres rôles importants de Beauvallet sont : le Bohémien dans *Lavater*, — Jacques Clément dans une pièce de d'Epagny, — Lorenzino dans *Laurent de Médicis*, —Diégarias dans la pièce de Victor Séjour,—

Au moment où le public en gaieté demandait l'auteur, on assure que Beauvallet arriva près de la rampe et dit :

« — Messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer que M. Viennet, auteur de la pièce, désire garder l'anonyme. »

Le succès du tragédien à la Comédie-Française était donc aussi grand que possible. Il eut la fantaisie de joindre la gloire d'auteur à celle qu'il possédait comme acteur.

Au théâtre de l'Ambigu, avec Davesnes,

la Chute de Séjan du même, — Job dans *les Burgraves*, — le duc de Monmouth dans *Jacques II*, - le docteur dans *le Cœur et la Dot* de Félicien Mallefille, — et l'amiral des *Bâtons flottants*.

il avait déjà fait représenter un grand drame sous ce titre : *Caïn.*

Pour achever de satisfaire son désir de célébrité, Beauvallet chausse doublement le cothurne et compose une belle et bonne tragédie en cinq actes, intitulée : *la Prédiction*, où il jouait le rôle d'Alphonse.

Quand nous disons belle et bonne, c'est de confiance.

Nous ne l'avons pas lue, et, malgré nos recherches, il nous a été impossible de nous procurer le chef-d'œuvre.

Mais voici quelques lignes d'un compte rendu de l'époque :

« Beauvallet, dit *le Corsaire* du 18 décembre 1831, a fait une pièce pour s'y

tailler un rôle. Il a donc choisi un sujet où la fiction eût beau jeu, un sujet bien noir, bien hérissé de scélératesses et de crimes, et dans lequel il pût donner l'essor à ses robustes poumons. Il y a de beaux vers dans cette tragédie, de belles tirades. Le nom de l'artiste a été proclamé au bruit des applaudissements. »

Enfin, cela valait mieux qu'*Arbogaste*.

Mais notre héros fut troublé dans son triomphe par les cris des auteurs qui l'accusaient de monopole.

— Eh ! si les comédiens font des pièces, disaient-ils, qu'allons-nous devenir?

Beauvallet serra ses manuscrits en por-

tefeuille, — car il avait plusieurs autres tragédies prêtes, — et laissa passer l'orage.

Sa rancune envers ceux qui l'excluaient, fort injustement, du reste (Molière n'était-il pas à la fois auteur et comédien?), s'exerça au comité de lecture, où il siégeait comme sociétaire-juge.

Il y amenait avec lui un superbe chien de chasse.

Quand la pièce l'endormait un peu, et qu'il lui était impossible d'asseoir un jugement, il prenait deux boules, une noire et une blanche, les jetait dans la salle de lecture, et criait à son chien :

— Apporte!

L'animal courait après les boules.

Il en attrapait une. Son maître la lui prenait dans la gueule et la fourrait dans l'urne.

Malgré les torts de messieurs les auteurs à son égard, Beauvallet mérite ici de graves reproches, et nous n'hésitons pas à les lui adresser.

Peut-être nous répondra-t-il que beaucoup de ses collègues, pour y mettre plus de formes, y mettaient quelquefois moins de conscience.

Nous n'essaierons pas de le démentir.

Tout cela prouve, du reste, qu'on ne doit jamais confier le sort d'un auteur dramatique au caprice des comédiens.

Beauvallet resta de longues années sans présenter une de ses œuvres. Enfin, en 1845, il donna une seconde tragédie en cinq actes, intitulée *Robert Bruce* (1).

Les plaintes et les clameurs recommencèrent.

Il fallut de nouveau quitter la lice et laisser dormir sa troisième tragédie, *le Dernier Abencerrage*, dans la poudre d'un carton.

Elle ne fut représentée qu'en 1851.

Le rôle de Julia de Santa-Fé échut à mademoiselle Rimblot, pauvre fille, morte à vingt-six ans! morte si jeune et si belle!

(1) Le malheureux Guyon créa dans cette pièce son dernier rôle.

morte sous le coup des injustices dont on la rendait victime!

Rachel était là; Rachel était maîtresse souveraine; le talent de mademoiselle Rimblot dut rester constamment sous le boisseau.

Dans les trois pièces dont nous avons donné le titre, Beauvallet, comme tous les acteurs qui écrivent pour le théâtre, fait preuve d'une véritable science de charpente et d'une parfaite habileté de mise en scène.

Quant à sa poésie, on ne doit pas absolument la donner comme modèle, témoin les strophes suivantes, que nous trouvons dans *le Dernier Abencerrage :*

Mère du Christ et des chastes amours,
Ecoutez ma prière ardente.
A votre autel, je pleure tous les jours
Pour une âme de vous absente.
O vierge d'amour, vous savez
Que c'est une âme grande et belle!
O vierge, rendez-la fidèle,
Et tous les deux vous nous sauvez.

Vierge d'amour, qui consolez le monde
Sainte mère des orphelins,
Puisqu'il est seul sur cette terre immonde,
Donnez-lui des frères divins!
Faites que son âme renie
Son prophète et sa fausse loi,
Et qu'il croie en vous avec moi
Pour gagner l'éternelle vie!

Mère du Christ, hélas! j'ai bien souffert
Mais je bénis cette souffrance;
Car, dans mon cœur au désespoir ouvert,
Vous avez versé l'espérance.
Faites que du pied de l'autel
Un nouveau chrétien se relève,
Et que notre union s'achève
Sous votre regard maternel

Il y a pire, nous n'en disconvenons pas; mais il y a meilleur.

Notre héros fait le vers trop facilement : chez lui la rime coule de source, et il la laisse couler sans gêne. Quand l'inspiration le guide, il s'élève parfois à une grande hauteur ; mais il continue de rimer lorsque la muse est absente, et tout naturellement alors il tombe dans le médiocre.

Sa facilité d'improvisation poétique est extrême.

Au mois de juin 1851, il en donna la preuve à ses camarades de la Comédie-Française.

On allait célébrer l'anniversaire de la naissance de l'auteur du *Cid*.

Théophile Gautier, chargé par le com-

missaire royal de composer des strophes pour la fête, en apporta de si déplorables, qu'elles furent condamnés d'une voix unanime à ne point être lues.

Pourtant l'affiche annonçait des vers de circonstance : comment cette promesse va-t-elle être remplie ?

Séance tenante, on charge Beauvallet d'en composer d'autres.

Il prend la plume, et, le soir même, il déclame au public une pièce vraiment remarquable, en raison de la rapidité avec laquelle elle fut écrite.

En voici quelques passages :

Cent soixante-sept ans ont passé sur ta cendre
Et consacré ton immortalité.
Ces noms qu'un rien élève et qu'un rien fait descendre,
Contre ta gloire ont vainement lutté.

Où sont-ils maintenant ces rimeurs pédantesques,
Poètes de hasard que l'envie ameutait ?
. . . . . .

Leurs noms sont disparus ainsi que leurs ouvrages.
Ils n'ont, pour surnager sur l'océan des âges,
Que le travail honteux qu'ils avaient entrepris.

Ils voulaient, tous ces nains, sur tes pages sublimes,
Inscrire leur néant devant ta majesté,
Et, torturant ta muse aux élans magnanimes,
Te punir de ta gloire et de leur nullité

Cet homme au bras puissant, à la rouge simarre,
Dont chacun redoutait l'esprit sombre et fatal,
Dirigeait en secret la croisade barbare
Du fond du Palais-Cardinal.
Il voulait que la muse ornât son front sinistre ;
Et non content d'être ministre,
De gouverner la France et d'être presque roi,
Il caressait l'espérance insensée
D'asservir la muse offensée,
D'imposer ses vers par l'effroi.

. . . . . .
. . . . . .
Comme les précurseurs, comme tous les prophètes
Qui viennent sur la terre afin de l'épurer,
Dieu te mit parmi nous, poète des poètes,
Pour purifier l'art et pour nous éclairer.

Et ce qui me fait croire à ta divine essence,
C'est que, malgré ton nom, tant de fois répété,
Malgré ta gloire et ton génie immense,
Lorsque les sots vivaient dans l'opulence,
Tu mourus dans la pauvreté!

Comme le Christ, tu gravis ton calvaire,
Portant ta lourde croix de gloire et de misère,
Et comme lui transfiguré,
Quand ton âme quitta la terre,
Brisant le marbre tumulaire,
Ton grand nom s'élança, de splendeur entouré!

Eugène de Pradel trouva, ce jour-là, dans notre acteur-poète, son maître en improvisation (1).

(1) Tout récemment, le 15 janvier, Beauvallet a fait un tour de force analogue, à l'anniversaire de la naissance de Molière. Le passage où il parle des chagrins du grand comique, chagrins dont cette indigne Béjart était la cause, a été vivement applaudi.

. . . . . .
Ton front ceint de lauriers s'inclinait vers la terre;
Tu riais au théâtre et pleurais dans ton cœur!

Beauvallet, depuis longtemps, est professeur au Conservatoire. Ses classes ont lieu le lundi et le jeudi. Nous citerons au nombre de ses principaux élèves mademoiselle Rimblot, Fechter, Arnault et mademoiselle Fix.

A la Comédie-Française, on a une peur terrible des espiégleries de notre héros, et surtout de ses coups de langue.

Un soir, Augustine Brohan descend toute costumée de sa loge. Elle jouait madame de Prie dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. On la prévient que sa robe est retroussée. Elle se baisse et cherche à l'abattre.

— Inutile, tu n'y parviendras pas, dit

Beauvallet : l'habitude est une seconde nature !

Feu Réguier-Destourbets, comme nous l'avons dit plus haut, composa une *Charlotte Corday*, qui a précédé de dix-huit ans celle de M. Ponsard.

On jouait la pièce en 1832.

Mademoiselle Dupont, très collet-monté, voyant Marat dans son costume historique, c'est-à-dire fort sale et les cheveux en désordre, dit à Beauvallet :

— Quelle infamie ! oser se montrer sur la scène française affublé de pareilles guenilles !

— Ah ! que voulez-vous, mademoiselle, c'est fâcheux ! riposte l'acteur ; mais, si

vous ignorez que Marat n'a jamais porté ni escarpins ni bas de soie à jour, je suis bien obligé de vous l'apprendre.

Dans la même pièce, mademoiselle Brocard jouait Charlotte.

Elle était censée parler à Marat dans son bain, et s'adressait à la cantonnade, à hauteur d'homme.

Un soir, Beauvallet se couche à plat ventre pour lui répondre.

L'actrice ne l'aperçoit pas. Elle se trouble, cherche, baisse la tête et lui parle comme à quelqu'un qui serait à la cave.

Pendant l'entr'acte, elle lui fait des re-

proches et le conjure de ne plus se coucher de la sorte.

— Je vous le promets, dit le farouche révolutionnaire.

A la représentation suivante, il grimpe en haut d'un portant, et reste là, perché comme un machiniste, tout à fait sur le dernier échelon.

Mademoiselle Brocard le cherche. Beauvallet lui envoie la réplique du haut de son siége aérien.

L'actrice n'y tient plus; elle part d'un éclat de rire, et le parterre la siffle.

Alors elle devient furieuse et court chez le directeur, Jouslin de la Salle.

— Monsieur, lui crie-t-elle, c'est igno-

ble! et je vous prie de mettre Marat à l'amende.

— Je m'en garderai bien, répond celui-ci : le brigand me ferait couper le cou !

Beauvallet se livre à toutes ces espiégleries avec un sérieux imperturbable et un air presque lugubre.

Rachel a fait nombre de tentatives pour se le rendre favorable, car elle est avec lui constamment en scène, et son regard l'intimide. Mais elle est rarement heureuse dans les dialogues qu'elle entame pour se mettre bien dans son esprit.

Un soir, le voyant arriver, sous le cos-

tume de Pyrrhus, et chaussé de brodequins en drap d'or, elle s'écria :

— Mon Dieu, que vous avez de *belles* cothurnes !

— Hein ? fit Beauvallet, se retournant tout ébloui de ce splendide pataquès.

— Je dis, répéta candidement Hermione, que vous avez de *belles* cothurnes.

— Ah ! bon ! je croyais avoir mal entendu. Vous y tenez ?... Eh bien, moi aussi, je les trouve *belles !*

Il n'aime pas les Félix et raconte sur tous les membres de la famille des histoires peu flatteuses, mais parfaitement authentiques.

En voici deux entre mille.

Un jour, — c'était un premier de l'an, — Duchâtel envoie à Phèdre toute la collection des classiques, plus les œuvres de Walter Scott et celles de lord Byron, le tout magnifiquement relié au chiffre de la tragédienne.

— Que diable veut-il que je fasse de ce monceau de livres? dit Rachel avec humeur.

— Tu les vendras, dit le père Félix.

— Avec mon chiffre... y songez-vous? C'est impossible.

— Bah! tu les vendras plus cher!

Un autre jour, Beauvallet, retenu au passage Jouffroy par une pluie torren-

tielle, rencontre ce délicieux père Félix, qui attendait comme lui la fin du déluge.

Lorsqu'on n'a rien de mieux à faire, on cause avec tout le monde, même avec un juif.

— Ah çà! dit Beauvallet, j'ai lu dans les journaux une nouvelle bizarre, pour ne rien dire de plus. Quelle est donc cette clause de l'acte passé entre votre fille et les entrepreneurs américains? Vraiment, elle aurait vendu son cadavre?

— Mais non! s'écrie le digne fils d'Abraham, les journaux sont des menteurs. Vous comprenez bien, mon cher monsieur Beauvallet, que Rachel aurait donné la préférence à sa famille.

— Tiens, mais c'est juste, je n'avais

pas songé à cela, père Félix! dit le tragédien en lui frappant sur l'épaule. Je vous promets de démentir la nouvelle et de publier partout ce que vous venez de me répondre.

Il a tenu parole.

Beauvallet, dans les instants de loisir que lui laisse le théâtre, continue de manier le pinceau.

Des connaisseurs affirment qu'il est très bon paysagiste. Il excelle principalement dans la caricature.

On le rencontre du matin au soir chez les marchands de bric-à-brac.

Aujourd'hui, c'est un vieux meuble

qu'il achète; demain, il fera l'acquisition d'un lot de ferraille, qu'il s'occupera patiemment à redresser et à polir.

Quelquefois, dans ces marchés, le hasard le favorise. Il retrouve de vieilles armes, et les remet à neuf avec une adresse à rendre les arquebusiers jaloux.

Son salon contient de fort belles panoplies, qu'il montre aux visiteurs, et qui se composent de toutes ces armes arrachées par lui à l'envahissement de la rouille.

Il ne se contente pas d'être archéologue et antiquaire, il est aussi entomologiste, et plusieurs jours ne suffiraient pas à l'examen complet de ses collections d'insectes.

Beauvallet, comme Nemrod, est un grand chasseur devant Dieu (1).

Malheur à la Comédie-Française, quand le moment est venu d'aller tirer la perdrix dans les plaines de la Beauce, ou le lapin sous les broussailles de Fontainebleau !

Il fait des armes et monte à cheval comme Baucher, n'en déplaise à son fils Léon, qui ose dire, lorsqu'on l'interroge là-dessus :

— Mon père, écuyer !... par exemple ! Je sais qu'il allait parfois louer des ânes au bois de Boulogne avec Guérard le sculpteur. Ces messieurs ornaient leurs

(1) Il se fit, un jour, sauter une moitié de la main avec sa poire à poudre.

bottes d'éperons, faisaient des trous dans le ventre des malheureuses bêtes, et bouchaient ensuite ces trous avec de la terre glaise.

Fi ! la méchante langue !

Le célèbre tragédien s'est marié fort jeune. Il a six enfants : quatre garçons et deux filles.

Auteur et comédien comme son père, Léon Beauvallet, l'aîné des fils, a suivi dernièrement Rachel aux États-Unis d'Amérique. On lui doit une relation du voyage (1) extrêmement curieuse et peu

(1) Ce livre a pour titre : ***Rachel et le Nouveau-Monde.*** (Chez Cadot, éditeur.)

édifiante, surtout en ce qui concerne M. Raphaël Félix.

Un jour, Hermione dit à Léon :

— Mon frère, voyez-vous, c'est le Juif-Errant ; moi, je suis ses cinq sous !

Agé de vingt-huit ans à peine, Léon Beauvallet compte déjà plusieurs succès au théâtre, sinon comme acteur, du moins comme écrivain dramatique.

Il a fait jouer *le Roi de Rome* en collaboration avec Charles Desnoyers, son oncle ; *les Femmes de Gavarni* en collaboration avec Barrière, et *le Paradis perdu* en collaboration avec Henri de Kock, sans parler de beaucoup de vaude-

villes représentés soit aux Variétés, soit au Palais-Royal (1).

Beauvallet ne voulait pas que son fils fût acteur. Il l'admonesta de toutes les façons pour le décider à prendre une autre route; mais le jeune homme y mit de l'obstination.

— Puisqu'il en est ainsi, va au diable! cria le père.

(1) Le collaborateur de Léon Beauvallet pour ces vaudevilles est M. Lambert Thiboust, avec lequel il se trouve intimement lié depuis le collége. M. Lambert Thiboust a pris le goût du théâtre parce que son ami Léon avait un père comédien. Ensemble ils ont suivi les cours du Conservatoire; ils ont débuté ensemble à la salle Thierry, rue Guéménée, dans *Rita l'Espagnole*, et ils ont fait jouer dernièrement avec un grand succès une pièce qui a pour titre : *les Princesses de la Rampe*.

— A la bonne heure. Je t'obéis, et j'entre au théâtre, répondit Léon.

Ce mot désarma Beauvallet.

Notre héros se montre excellent camarade à la Comédie-Française, avec ceux qu'il aime.

Sa brusquerie n'a point d'égale, et son langage est d'une franchise et d'un pittoresque à rendre impossibles une foule d'anecdotes que toutes les finesses du style ne pourraient sauver.

Demandez à d'autres qu'à nous la réponse qu'il fit en plein foyer des artistes à M. Duchâtel, au sujet d'une absence momentanée d'Hermione.

Informez-vous auprès d'Alexandre Du-

mas père, et vous apprendrez ce que Polyeucte osa dire sur le pont des Arts à un académicien qui, après une longue dissertation, terminait gravement par la phrase suivante :

« Ces choses-là se *sentent* mieux qu'elles ne *s'expliquent.* »

— Oui, dit Beauvallet, c'est comme...

Achevez, monsieur Dumas !

Quand on reproche à notre héros d'employer certaines expressions d'une délicatesse plus que douteuse, il vous dit :

— Mon Dieu, je vous trouve superbe ! Est-ce que le mot n'est pas dans le dictionnaire ?

Outre sa puissance d'organe et son admirable talent de tragédien, Beauvallet possède au suprême degré l'entente de la scène et l'intelligence de ses rôles.

Il n'est pas en France ni en Europe un artiste mieux versé que lui dans la science des costumes.

A chaque nouvelle création, vous le verrez à la Bibliothèque impériale (section des gravures et des manuscrits à images) compulser les vieilles collections pendant des journées entières. Après ces recherches savantes, il est sûr d'avoir le costume historique, et il l'adopte quel qu'il soit, avantageux ou non, beau ou laid.

Mademoiselle Félix n'est possible que dans la tragédie.

Beauvallet montre, au contraire, une flexibilité de talent merveilleuse qui lui permet d'aborder le drame et la comédie sans rien perdre de sa valeur. Les rôles d'Israël, dans *Marino Faliero* ; de Latréaumont, dans la pièce d'Eugène Sue, et du chevalier Destouches, dans *Madame de Tencin*, viennent à l'appui de ce que nous avançons.

Le public n'a pas perdu le souvenir de la verve et de l'originalité que notre héros y déploya.

Tout récemment encore, le médecin du *Cœur et la dot* et l'amiral des *Bâtons flottants* ont fait voir que le talent de Beauvallet vibre sur toutes les cordes.

Jamais acteur n'a tenu la scène avec plus d'assurance.

Dans les occasions où d'autres perdent infailliblement la tête, il montre une présence d'esprit singulière. Un jour, dans *Phèdre*, il se trompe, et, au lieu de dire :

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,

Il prononce *tout m'abandonne*, ce qui rimait assez mal avec cet autre vers du poète :

Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.

Beauvallet ne se reprend même pas. Il ajoute intrépidement :

Je ne me souviens plus des leçons de Bellone.

Et, si l'ombre de Racine fut mécontente, elle eut, en vérité, grand tort.

On reproche à Beauvallet quelque inégalité dans son jeu. Cela tient aux impressions du moment.

Très humoriste de sa nature, il le devient beaucoup plus encore lorsque la salle fait à Rachel une part de bravos trop grande, en raison du mérite qu'il accorde à la tragédienne.

Mais il y a certaines pièces où il prend une revanche éclatante.

Ainsi, dans *Polyeucte*, il est toujours beaucoup plus applaudi que mademoiselle Félix, et, dans toutes les œuvres nouvelles, il est rare qu'il ne l'éclipse pas complète-

ment, parce qu'il ne s'agit plus ni de traditions, ni de routine, et qu'il a sur elle un avantage énorme, l'intelligence.

La *Czarine* de M. Scribe est là pour le dire.

Beauvallet y fut magnifique, tandis que Rachel avait l'air d'une poupée de Nuremberg, montée sur un bâton.

FIN

Paris. — Imp. Dubuisson et C°, rue Coq-Héron, 5.

Mon cher Verteuil.

Je ne sais si vous vous souviendrez de moi ?
Depuis 26 ans je suis sociétaire. Ci...

Adieu

Decuwallet

LES

CONTEMPORAINS

JOURNAL CRITIQUE ET BIOGRAPHIQUE

EUGÈNE DE MIRECOURT, RÉDACTEUR EN CHEF

BUREAUX A PARIS, RUE COQ-HÉRON, 5

Une publication qui, depuis trois ans, n'a pas vu le succès se ralentir pour elle, vient aujourd'hui prêter son titre au journal que nous annonçons.

M. EUGÈNE DE MIRECOURT sera le rédacteur en chef de ce journal.

Tôt ou tard, l'auteur de tant de volumes, — loués sans restriction par les uns, impitoyablement dénigrés par les autres, — devait prendre rang dans la presse militante.

L'heure est venue pour lui de se défendre, en allant chercher sur leur terrain même les ennemis discourtois qui le poursuivent de leurs attaques.

LES CONTEMPORAINS, — ce titre engage. Il annonce nécessairement une feuille toute d'actualité, palpitant, respirant en quelque sorte avec le siècle, et à laquelle il suffira de tâter le pouls, si l'on veut apprendre comment se porte le monde littéraire et comment se porte le monde qui ne l'est pas.

Toutes les richesses biographiques restées intactes dans le portefeuille de M. Eugène de Mirecourt, et que le cadre restreint de ses volumes ne lui permet pas d'employer, trouveront ici leur place, en donnant le complément de son œuvre.

Critiques originales, nouvelles de bonne source, échos et bruits de la ville, anecdotes vivantes; portraits tantôt sérieux, tantôt grotesques, mais toujours ressemblants; cuisine mystérieuse des journaux, des revues, des théâtres, des académies; histoire complète de l'époque, écrite jour par jour avec vérité, discernement, conscience : — voilà ce qu'annonce le journal nouveau.

Quant à la polémique, — plus ses adversaires seront violents et grossiers, — plus M. Eugène de Mirecourt s'affermira dans la résolution d'être calme, convenable et de bon goût.

Le journal les Contemporains paraîtra toutes les semaines, le mardi (52 numéros par an).

Le premier numéro a paru le mardi 6 janvier 1857.

On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5.

LE JOURNAL LES CONTEMPORAINS SE VEND

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE,

15, RUE GUÉNÉGAUD,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

ET CHEZ

TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

UN NUMÉRO : TRENTE CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Trois mois : 5 fr. — Six mois : 10 fr. — Un An : 18 fr.

ÉTRANGER, — le port en sus selon les pays

Le journal LES CONTEMPORAINS *sera envoyé gratuitement, comme essai, à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

Pour le prix de l'abonnement, envoyer *une valeur sur Paris* — ou un MANDAT SUR LA POSTE à M. le Directeur du journal **les Contemporains**, rue Coq-Héron, 5. (*Affranchir.*)

VIENT DE PARAITRE

HISTOIRE-MUSÉE

DE LA

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DEPUIS

L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES JUSQU'A L'EMPIRE

PAR

AUGUSTIN CHALLAMEL

ACCOMPAGNÉE

DES ESTAMPES, COSTUMES, MÉDAILLES,
CARICATURES, PORTRAITS HISTORIÉS ET AUTOGHAPHES
LES PLUS REMARQUABLES DU TEMPS

TROISIÈME ÉDITION

Le succès qui a accueilli les deux premières éditions de ce livre pourrait, à la rigueur, nous dispenser d'entrer dans de nouvelles explications sur l'intérêt des matières qu'il traite et

sur l'importance des nombreux documents qu'il contient; mais il nous a semblé qu'il ne serait pas hors de propos aujourd'hui de dire quelques mots sur la pensée de l'auteur, sur le plan qu'il a suivi et sur les motifs qui doivent faire, à notre avis, désirer en ce moment une réimpression de cet ouvrage.

L'*Histoire-Musée de la République française* n'est pas, à proprement parler, une histoire de la République, c'est-à-dire un récit plus ou moins détaillé des événements publics groupés et appréciés suivant la passion politique, le système ou l'école philosophique de l'auteur; elle n'est pas non plus, comme on pourrait le penser, un simple recueil de documents, plutôt fait pour les écrivains que pour les lecteurs; elle tient à la fois de ces deux genres de livres; plus impartiale et moins solennelle que les narrations des historiens, en ce qu'elle se borne, la plupart du temps, à exposer les circonstances dans lesquelles se sont produits les lettres, les dessins, les emblèmes, les caricatures, dont elle retrace et conserve l'image exacte comme autant de

monuments des luttes des partis, elle est moins sèche aussi et plus instructive qu'une simple collection de pièces, parce que, en guidant le lecteur par un récit rapide des faits qui relient entre elles ces productions si diverses de l'esprit français pris sur le fait dans le moment où la surexcitation des passions de parti lui donne l'essor le plus énergique, elle met l'observateur intelligent à même d'en déduire des enseignements utiles. •

On pourrait dire que l'*Histoire-Musée de la République française* est la chronique du mouvement quotidien de l'esprit français pendant la Révolution.

Quant à l'opportunité du moment choisi pour cette réimpression, nul ne contestera qu'elle ne saurait se produire plus à propos que dans ces temps de calme si favorables à la méditation, ces temps où les esprits sérieux aiment à chercher dans l'étude impartiale du passé la raison d'être du présent et la leçon de l'avenir.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'*Histoire-Musée de la République française*, par AUGUSTIN CHALLAMEL, formera deux volumes grand in-8 jésus.

350 gravures sur acier et sur bois, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 72 livraisons à 25 cent., et en 12 séries brochées à 1 fr. 50 cent.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte, avec gravures, plus *deux gravures* sur acier ou sur bois, tirées à part, ou une gravure et un autographe.

Prix de la livraison, 25 centimes

LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE GUÉNÉGAUD, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

6 FRANCS AU LIEU DE 40 FRANCS

30e ANNÉE

PRIX DU NUMÉRO : 10 CENTIMES DANS TOUS LES DÉPOTS.

LE VOLEUR

ILLUSTRÉ

CABINET DE LECTURE UNIVERSEI

Publiant, toutes les semaines, 16 pages de texte grand in-4°, contenant, EN CARACTÈRES PARFAITEMENT LISIBLES, 150,000 lettres, et illustrées de 4 ou 5 bois et d'un rébus

VIENT D'ABAISSER SON PRIX DE 40 FR. A 6 FR. PAR AN.

PARTIE LITTÉRAIRE

LE VOLEUR ne fait concurrence à aucune publication illustrée. Ce n'est point un recueil de nouvelles, c'est un véritable journal, *moins la politique*, réunissant à l'intérêt d'une revue l'à-propos d'une feuille quotidienne. Romans, Nouvelles, Voyages, Mémoires, Études historiques, Portraits biographiques, Esquisses de mœurs,

Courrier de Paris, Gazette pour rire, Comptes rendus de théâtres et de livres nouveaux, Revues musicale, judiciaire et artistique, Mélanges, Faits divers, tel est le cadre immense dont il dispose et qui répond à tous les goûts, à toutes les préférences, sans jamais choquer les justes susceptibilités de la morale et de la religion.

Grâce à ses traités et à ses relations, LE VOLEUR est toujours en mesure d'offrir à ses lecteurs les noms les plus brillants de la littérature et la fleur des œuvres de l'esprit, à quelque langue qu'elles appartiennent, ainsi que les extraits les plus intéressants des ouvrages inédits ou nouveaux; en un mot, rien de remarquable ne paraît, soit dans la presse, soit dans la librairie, qui n'ait immédiatement son écho dans les colonnes de ce recueil.

Miroir intelligent et fidèle de la presse française et étrangère, il possède, à côté de l'élément dramatique et intéressant, qui ne parle qu'à l'imagination, l'élément actuel, qui s'intéresse à l'esprit en même temps qu'à la curiosité. Réservant toujours à l'à-propos une portion de son texte et de ses gravures, il réunit, au plus bas prix possible, l'agrément du journal à l'attraction du roman.

PARTIE ILLUSTRÉE.

Les illustrations sont confiées aux plus habiles artistes ; les noms de Doré, Edouard de Beaumont, Nadar, Télory, etc., sont, à cet égard, la meilleure des garanties.

Chaque livraison contient quatre ou cinq grands bois de la largeur de trois colonnes et couvrant l'étendue de la moitié d'une page, et. en outre, un rébus illustré.

Aux vignettes qui lui appartiennent, et qui se composent de scènes de romans, de vues, de portraits, de cérémonies contemporaines, de gravures de modes, de caricatures et d'actualités de tout genre, LE VOLEUR joint encore les plus belles illustrations empruntées soit aux journaux, soit aux publications en vogue.

EN SOMME, DIMINUTION DE PLUS DE 80 POUR 100, ET INTRODUCTION DE L'ILLUSTRATION DANS LE TEXTE, TEL EST LE RÉSUMÉ DE LA RÉVOLUTION QUE VIENT D'ACCOMPLIR LE JOURNAL LE VOLEUR, ET QUI NE PEUT MANQUER D'ÉLEVER CE RECUEIL AU PREMIER RANG DE LA PRESSE LITTÉRAIRE A BON MARCHÉ.

ON S'ABONNE :

A Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 35 ; en province, chez les libraires et en envoyant un mandat de poste sur une maison de Paris, à l'ordre du directeur du VOLEUR.

Prix de l'abonnement : Paris, un an, 6 fr. ; six mois, 3 fr. 50 c. ; un numéro, 10 centimes, pris au bureau ou chez les libraires.

Province : un an, 8 fr. ; six mois, 4 fr. 50 c. ; un numéro, 15 centimes, en timbres-postes. Les abonnements ne partent que du 1er de chaque mois. — Toute lettre non affranchie est rigoureusement refusée.

LA SÉRIE ILLUSTRÉE A COMMENCÉ AVEC LE MOIS DE NOVEMBRE 1856.

Paris. — Imp. Dubuisson et Cie, rue Coq-Héron, 5.

CAVAIGNAC

ublié par G. HAVARD

Imp de Mangeon, 67 r. St Jacq. Paris

CAVAIGNAC.

Il est rare que l'homme soit doué d'une force de caractère assez grande et d'une raison assez ferme pour s'affranchir des traditions de famille et des influences de foyer.

Si la source d'un fleuve est chargée de limon, ses flots peuvent, dans leur cours, se dégager et s'éclaircir ; mais, au moindre

bouleversement, la vase originelle remonte à la surface.

Déjà nous avons fait une observation analogue, en écrivant la biographie de Philarète Chasles.

Comme le général Cavaignac il était fils d'un conventionnel régicide. Seulement, plus heureux que l'ex-dictateur, il se sauva de la contagion du foyer domestique par un goût exclusif pour les choses de l'esprit.

La littérature a sauvé l'écrivain ; la politique a perdu l'homme de guerre.

Au milieu de notre phalange d'illustrations contemporaines, la grave et mélancolique figure d'Eugène Cavaignac nous ap-

paraît comme celle d'une victime. Elle n'a rien du reflet qui rayonne autour de la tête des favoris du sort.

Jamais histoire plus riche en espérances n'a vu ses pages glorieuses disparaître plus vite sous les brumes de l'oubli; jamais puissance presque souveraine n'est descendue dans une obscurité plus complète.

On peut dire que la République a confisqué le général Cavaignac.

Avant février 1848, il était très-peu républicain ou, si l'on préfère, il touchait à l'indifférence absolue en matière politique, lorsque, sur la tombe encore fraîche de son frère Godefroy, il dut contracter des engagements presque forcés avec le parti rouge.

La révolution vint ensuite le porter au premier plan, sans lui donner une minute pour réfléchir.

Il se crut obligé d'épouser la démocratie comme le doge de Venise épousait la mer Adriatique.

Depuis lors, il porte les chaînes de ce fatal hymen.

La leçon du 10 décembre 1848 ne put ramener sur la ligne droite son esprit fourvoyé.

Quand survinrent les événements de 1851 et la renaissance de l'Empire, Cavaignac persista quand même. Rien ne put le décider à convenir des erreurs de son jugement. Il resta ferme sur les ruines de ses

espérances et ne renonça point aux illusions qu'il s'était faites sur son temps et sur son pays.

Il persévère dans ses idées avec l'obstination d'un mathématicien, avec la fierté d'une âme honnête, avec le calme d'un cœur énergique.

Mais il est inutile d'insister sur les déterminations que lui dicta sa conscience.

Un jour, si l'histoire les blâme, elle n'en proclamera pas moins, comme l'Assemblée nationale après les journées de juin, que le général Cavaignac a bien mérité de la patrie et de la société.

L'histoire n'a pas l'ingratitude de la politique, et l'heure vient toujours où elle dégage l'héroïsme de l'épée comme celui

de la plume des agitations tumultueuses et des lâches injustices de l'opinion.

Certes, elle ne refusera pas ses éloges à l'homme qui pouvait être un Cromwell et qui ne le voulut pas.

Biographe contemporain, nous avons la conviction profonde d'exprimer ici d'avance le jugement de la postérité, en disant qu'Eugène Cavaignac, cœur loyal et bras fort, aurait fondé la République en France, et cela pour toujours, si les mœurs de ce pays pouvaient s'accommoder de la République.

Lorsque des hommes de l'espèce de celui auquel nous consacrons ce volume ont échoué dans leurs tentatives, il faut que les Louis Jourdan, les Taxile Delord, et

autres démocrates de même trempe, relisent pour leur instruction personnelle l'histoire d'Hercule et des pygmées.

Elle leur fera connaître la vanité de leurs prétentions et la sottise de leurs espérances.

Depuis Armand Carrel et depuis le vainqueur de juin, le sceptre démocratique tombe en quenouille.

Louis-Eugène Cavaignac est né à Paris, le 15 octobre 1802. Il est le second fils de Jean-Baptiste Cavaignac, député à la Convention Nationale, directeur des domaines à Naples sous l'Empire, préfet de la Somme pendant les Cent jours, et mort en exil à Bruxelles, à la fin de l'année 1829.

Julie-Marie Olivier de Corancez, sa mère, était patricienne comme Marianne-Charlotte de Corday d'Armans.

Elle était aussi, comme l'*ange de l'assassinat*, girondine pure et catholique fervente.

Un oncle d'Eugène, Jacques-Marie Cavaignac, ardent républicain d'abord, servit avec distinction dans les armées de la République, puis dans les armées de l'Empire. Napoléon, à la bataille d'Austerlitz, le nomma commandeur de la Légion d'honneur. En 1806, Jacques-Marie Cavaignac s'engagea au service du roi de Naples et devint capitaine de ses gardes. A la rentrée des Bourbons, il ne jugea pas convenable de sacrifier sa fortune à ses

souvenirs. Il offrit son épée à Louis XVIII qui le combla de faveurs et le nomma successivement lieutenant-général, chevalier de Saint-Louis, commandeur du même ordre, baron de Baragne, vicomte, puis enfin inspecteur-général de la cavalerie en France.

Il eut, de plus, un fauteuil au Luxembourg.

Tous les membres de cette famille, comme on peut le voir, ne se sont pas solennellement drapés dans la toge républicaine pour refuser leurs services aux tyrans.

Les ennemis que le pouvoir fit au général Cavaignac fouillèrent, avec le soin que

donne la haine, dans la vie révolutionnaire de son père et y découvrirent des excès sans nombre.

Sous la Terreur, Jean-Baptiste Cavaignac s'était fait remarquer parmi les plus fougueux et les plus impitoyables.

On imprima les lettres qu'il écrivait de sa province à la Convention.

En voici une, entre autres, datée du 10 frimaire an III.

« Je fais construire des crèches dans les temples. La République aura là de superbes écuries. Notre collègue Dartigoyte, par ses prédications civiques, avait électrisé tous les esprits.

« Je l'avais secondé de tous mes moyens

dans cet apostolat philosophique, et tout était préparé. Le peuple était mûr.

« Le jour de la troisième décade fut fixé pour célébrer à Auch la fête de la Raison et l'abolition totale du fanatisme. Ce jour solennel arrive; le peuple entier s'assemble sur le boulevard champêtre, et là, dans un banquet fraternel, il fait éclater les premiers transports de sa joie.

« Après ce repas lacédémonien, il parcourt l'enceinte de la ville, arrache et et foule aux pieds tous les signes fanatiques qu'il rencontre.

« De retour sur la place consacrée à la liberté, il s'assemble autour d'un bûcher couvert de titres féodaux, et se fait amener dans un tombereau deux Vierges à mira-

cles du pays, les croix principales et les saints qui naguère recevaient l'encens des superstitieux.

« Partout l'enthousiasme civique éclate.

« Le bûcher s'allume, et ces ridicules idoles y sont précipitées aux acclamations d'une foule innombrable. La carmagnole dura toute la nuit autour du brasier philosophique qui consumait à la fois tant d'erreurs. »

Ainsi finit cette lettre édifiante.

O grands jours ! ô sublime époque ! ô noble proconsul Cavaignac !

Messieurs les rédacteurs du *Siècle* doivent sentir de douces larmes mouiller leurs paupières à la lecture de ce glorieux

compte-rendu, et sans doute ils caressent l'espoir de nous ramener bientôt de pareilles scènes.

Dans une autre lettre de Jean-Baptiste Cavaignac, datée du 25 germinal de l'année suivante, nous trouvons ce passage :

« Il est temps d'ordonner *l'arrestation* de tous les ci-devant nobles, de tous les ci-devant seigneurs, de tous les prêtres fanatiques. Tant qu'il en restera un sur la terre de la liberté, il conspirera contre elle. »

Arrestation, comme on le sait, voulait dire alors *guillotine*.

Le *Mémorial Bordelais* accusa Jean-Baptiste d'avoir commis un attentat infâme

sur la personne d'une belle et courageuse fille [1] qui venait lui demander la vie de son père.

Mais il a été reconnu que tout l'odieux de ce crime retombait sur un collègue de notre proconsul.

Celui-ci a bien assez de faits à sa charge sans qu'on lui prête encore les ignominies d'un autre conventionnel.

Barrère, *le grand complaisant de l'époque terrible*, comme l'appelle Armand Malitourne, explique l'aventure dans ses ***Mémoires***, avec ce ton de rhéteur trop bien informé, qui accuse encore en excusant.

1. Mlle de Labarrère.

Le frère aîné d'Eugène, Godefroy Cavaignac, fut, sous Louis-Philippe, un des plus illustres héros du parti républicain.

Il mourut prématurément de la poitrine, en 1845.

Riche de quinze mille livres de rente, qu'il avait eues pour sa part dans l'héritage paternel, et en espérant le double à la mort du vicomte, son oncle, dont il était le préféré, Godefroy suivit le goût très-vif qui le portait vers la littérature.

Avant d'être absorbé par le journalisme radical, il avait écrit deux ouvrages qui ne sont pas sans valeur.

Le premier a pour titre: *Le Cardinal Dubois* ou *tout chemin mène à Rome*. C'est un proverbe dramatique, où figurent cinq

personnages, savoir : Dubois, le Régent, la Fillon, célèbre entremetteuse, et un curé d'Auvergne. L'originalité du dialogue n'excuse pas certains mots empreints d'un cynisme révoltant, que l'auteur emploie sous prétexte de mieux rendre les façons de parler du digne précepteur de Philippe.

Le second ouvrage, *Une tuerie de cosaques*, renferme des scènes d'invasion, d'un style incorrect, mais d'une énergie saisissante.

Godefroy Cavaignac commence la dynastie de ces républicains aux manières aristocratiques dont le *National* a déroulé le drapeau.

C'était un caractère trempé vigoureusemedt, un esprit organisateur.

Il voulait la République pure de tout excès et de tout désordre. S'il eut vécu en février, plus habile que Ledru-Rollin et consorts, peut-être aurait-il imprimé aux masses populaires une impulsion morale et régulatrice.

Mais Dieu avait condamné d'avance la République, en éloignant de son berceau les seuls personnages capables de la faire grandir, Armand Carrel, Godefroy et Eugène Cavaignac. Il retira aux deux premiers la vie, et au troisième le pouvoir.

Eugène fit ses études au collége Sainte-Barbe avec son frère.

On sait que l'abbé Nicolle, sous ce même nom de Sainte-Barbe, et par la faveur de la Congrégation, avait établi, rue des Pos-

tes, une institution rivale. Il disait de Victor Delanneau, chef de l'établissement de la rue de Reims :

— Jugez du maître par les élèves : il n'a chez lui que des fils de régicides !

En effet, parmi tous ces jeunes gens, la cause des lis n'était pas en faveur.

Le jour de la Saint-Charlemagne de l'année 1818, l'affiche de la Comédie-Française portait : *Spectacle demandé*.

Talma jouait *Manlius*.

Deux cents élèves de M. Delanneau convinrent de se donner rendez-vous au théâtre, pour avoir la joie d'applaudir à outrance le grand artiste et de siffler MM. les gardes du corps.

Tout se passa comme on l'avait comploté.

Un ancien condisciple des frères Cavaignac nous assure qu'ils prirent une large part à cette manifestation libérale, à laquelle la presse du lendemain donna un retentissement énorme.

Le *Journal des Débats* dénonça le fait comme scandaleux et jeta les hauts cris, afin d'exciter les alarmes du pouvoir.

Un spirituel article du barbiste Eugène Scribe, inséré dans le *Journal général*, turlupina la feuille blanche (elle a été, depuis, de bien d'autres couleurs !) et lui prouva que son article sentait la police d'une lieue.

Tous les autres organes de la presse, le

Constitutionnel, le *Journal de Paris*, la *Quotidienne*, etc., prirent parti dans la querelle, et, trois semaines durant, on vit pâlir à l'Opéra-Buffa les grands succès de Mme Angélique Catalani, femme Valabrègue, cantatrice fort en vogue de l'époque.

Au collége, Eugène Cavaignac se montrait d'un naturel sauvage et même un peu bourru.

Mais ces dehors de sanglier toujours prêt au coup de boutoir cachaient un cœur sensible, des penchants à la bienveillance et à l'amitié sincère. Eugène a conservé le souvenir de tous ses anciens condisciples, même de ceux qu'il n'a plus revus depuis sa sortie du collége.

Voici, à ce sujet, une anecdote dont nous garantissons l'exactitude.

Le 17 mai 1848, un ex-barbiste, garde national, se trouvait au poste du ministère de la guerre.

C'était le lendemain de l'une des plus folles et des plus tristes journées de la révolution. Des ordres rigoureux avaient été donnés pour empêcher qui que ce fût de pénétrer dans les grandes administrations publiques.

Tout à coup une simple citadine s'arrête devant le n° 90 de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain.

Un individu en habits bourgeois descend de voiture et se présente à la porte de l'hôtel.

Mais le factionnaire de la ligne lui barre le passage et refuse d'écouter ses explications.

Sept ou huit gardes nationaux, qui se promenaient dans la cour du ministère, s'approchent et confirment à l'étranger les rigueurs de la consigne.

Heureusement celui-ci, sous le shako de la milice citoyenne, avise tout à coup une figure de connaissance.

— Eh! bonjour! s'écrie-t-il, mon cher Frédéric! J'espère que tu vas me reconnaître, toi?

Le garde national examine pendant quelques secondes celui qui l'interpelle, pousse un cri de surprise et l'embrasse avec effusion.

— Laissez entrer M. le général Cavaignac ! dit-il au factionnaire, qui se hâta de présenter les armes au héros d'Afrique [1].

Ce fait prouve que notre héros a la plus précieuse de toutes les mémoires, la mémoire du cœur.

Après avoir achevé son cours de mathématiques spéciales, Eugène Cavaignac entra, le 1er octobre 1820, à l'Ecole polytechnique. Il en sortit deux années après et fut admis en qualité de sous-lieutenant à l'école d'application d'artillerie, à Metz.

1. Elu représentant à l'Assemblée nationale par les départements de la Seine et du Lot, Eugène Cavaignac avait opté pour ce dernier. Il venait d'obtenir l'autorisation de quitter l'Algérie pour remplir son mandat.

En 1824, il fut placé dans le deuxième régiment du génie, en garnison à Arras.

Deux années après, on le nomma lieutenant en premier.

Nous le voyons, en 1828, partir capitaine et suivre l'expédition qui allait délivrer la Grèce du joug égyptien.

La première affaire dans laquelle se distingua Cavaignac fut la prise du château de Morée. Il y déploya ce courage calme et froid qui révèle l'instinct du commandement et fait deviner le général sous l'épaulette du capitaine.

Rentré, après la guerre, à sa garnison d'Arras, il ne tarda pas à voir éclater la révolution de juillet.

Pour la première fois des idées politiques vinrent se jeter à la traverse de son avenir.

Envoyé à Metz avec son régiment, Eugène Cavaignac obtint la permission de venir à Paris rendre à son oncle et à son frère une visite de quelques jours.

Godefroy le fit adhérer sans peine au fameux *projet d'association* pour *la défense nationale*, machine révolutionnaire, dont les républicains, mécontents du tour que leur avait joué La Fayette, cherchaient à multiplier les ressorts.

On envoyait sur tous les points de la France des listes qui se couvraient de signatures.

Eugène se chargea de recueillir à Metz les adhésions démocratiques.

Le colonel de son régiment fut averti de la manœuvre. Il crut devoir interpeller le capitaine Cavaignac sur la conduite qu'il tiendrait en cas d'émeute.

— Si le régiment se bat contre les légitimistes, lui demanda-t-il, vous battrez-vous?

— Oui, colonel.

— Et si nous avons affaire aux républicains?

— Je ne me battrai pas, répondit Eugène.

C'était net et catégorique.

Son supérieur instruisit le gouvernement de la réponse. et tout aussitôt le

capitaine Cavaignac fut mis en disponibilité.

L'oncle Jacques-Marie, qui continuait d'être au mieux avec tous les régimes, n'abandonna pas son neveu dans cette circonstance.

Il alla trouver le maréchal Soult, son vieux compagnon d'armes, pour le prier d'obtenir qu'on revoquât la mesure.

— Diable! ce sera difficile, répondit le héros de Toulouse. Enfin, n'importe, essayons!

Mais Louis-Philippe ne voulut d'abord rien entendre.

Il avait pris le nom de Cavaignac en haine profonde, depuis une conférence

qu'il avait eue, après 1830, avec le frère d'Eugène.

Sachant l'influence de Godefroy sur les radicaux, Sa Majesté citoyenne s'était flattée de l'espoir de le séduire.

Toutes ses câlineries échouèrent devant une véritable muraille de bronze.

— On voit bien, monsieur, dit le roi, que vous êtes le fils d'un conventionnel.

— Si je suis le fils d'un conventionnel, vous êtes le fils de Philippe-Égalité! répondit avec rudesse l'aîné des Cavaignac.

Après avoir décoché cette boutade irrespectueuse, il prit congé du prince pour aller égayer le *National* avec l'anecdote.

Cet antécédent de famille était peu favorable à Eugène.

Mais le maréchal Soult y mit de la persistance. On triompha de la rancune de Louis-Philippe, et les épaulettes furent rendues.

— Envoyez-le jeter sa gourme en Afrique! dit le roi.

L'administration de la guerre employait depuis quelque temps ce moyen commode de purger les garnisons de Paris et de la province de tout officier démocrate.

Eugène fut dirigé sur Oran.

Ses supérieurs le choisirent pour surveiller les travaux de défense de la place et les routes stratégiques des environs.

« Il trouva, dit la *Biographie générale*, l'occasion de se faire remarquer dans diverses circonstances. Après la prise de Tlemcen, le maréchal Clausel ayant résolu de laisser une garnison au Méchouar (citadelle de la ville), Cavaignac fut placé, avec le titre de chef de bataillon provisoire, à la tête de cinq cents volontaires pour garder cette position périlleuse.

« Il arma cinq cents Koulouglis qui doublèrent sa petite garnison, créa des hôpitaux, des ateliers d'armement et d'équipement, éleva des casernes et perfectionna les moyens de défense du Méchouar.

« Plusieurs ravitaillements eurent lieu à diverses époques; mais leur insuffisance se faisait rapidement sentir, et la garnison se trouva souvent réduite aux plus dures

extrémités, malgré l'ordre qui régnait dans les distributions et la réduction des rations.

« Cavaignac organisa alors de fréquentes *razzias* centre les tribus hostiles. »

En 1839, on releva l'héroïque garnison de Tlemcen, et le maréchal Clausel annonça à Cavaignac qu'il allait lui obtenir la confirmation de son grade provisoire.

— Je n'accepterai rien, répondit Eugène, si chaque officier de mon bataillon n'obtient pas en même temps que moi de l'avancement.

Noble réponse qui peint d'un seul trait le caractère de l'homme.

L'année suivante, le maréchal Bugeaud écrivait au ministre :

« Cavaignac est un officier instruit, ardent, zélé, susceptible d'un dévouement qui, joint à sa haute capacité, le rend propre aux grandes choses et lui assure les premiers grades, si sa santé n'y met obstacle. »

En effet, le courageux soldat ne tarda pas à tomber malade. Les fatigues et les privations de Tlemcen l'avaient brisé.

L'air de la France, l'air natal pouvait seul le rétablir. Un congé lui fut accordé, à la sollicitation du colonel Rulhières.

Sur ces entrefaites, Godefroy Cavaignac s'évada de Sainte-Pélagie, à la suite du

procès d'avril. Eugène, craignant de se trouver dans une position fausse, voulut donner sa démission; mais ses chefs l'en dissuadèrent.

Il profita de son congé pour écrire un livre qui fit alors sensation et qui a pour titre: *De la régence d'Alger.*

Cependant le traité de la Tafna venait d'être rompu par Abd-el-Kader.

Au bruit de la bataille qui recommence, le cœur d'Eugène s'électrise. Il ne songe plus à ses souffrances physiques et demande à reprendre les armes. Le ministre de la guerre le désigne pour commander le deuxième bataillon de zéphirs, à Cherchell.

Dans une sortie contre les Kabyles, qui

bloquent la place, il est blessé d'une balle à la cuisse.

On l'apprend à Paris par des lettres particulières, Cavaignac n'en a point parlé dans son bulletin officiel.

Eugène avait été chargé là, comme au Méchouar, de défendre la position avec une poignée d'hommes, et son héroïsme fut récompensé par le grade de lieutenant-colonel aux zouaves.

Bientôt le général Changarnier ayant reçu la mission de ravitailler Milianah, Eugène commande sous ses ordres l'arrière-garde de la colonne. Il protége le passage des troupes au milieu de populations belliqueuses et à travers un pays de montagnes.

Dans cette retraite, il est blessé d'une balle au genou et voit un cheval tué sous lui, sans que son merveilleux sang froid et sa bravoure l'abandonnent une minute.

On le nomme colonel et on le maintient à la tête du régiment des zouaves.

En avril 1843, le gouvernement se décide, sur les conseils de Bugeaud et de Lamoricière, à construire à Ténès, à Ess-Nam et à Tiaret certains postes destinés à devenir des villes avec le temps.

Cavaignac est chargé d'établir le poste d'Ess-Nam.

Il arrive avec 2500 hommes dans une plaine immense, presque sans culture, et où l'on ne trouve çà et là que des lotus ou

d'informes vestiges de constructions romaines.

Bientôt s'élèvent, au milieu de ce désert, des établissements de tout genre, des casernes, des arsenaux, des maisons de colons, un aqueduc et une église, sentinelle avancée de la civilisation chrétienne.

D'une main, Cavaignac bâtit la ville qui doit porter le nom d'un prince de la dynastie régnante, de l'autre il combat et soumet à la domination française les tribus d'alentour.

Bref, en quelques mois, la nouvelle subdivision, dont Orléansville est devenu le chef-lieu, se trouve entièrement pacifiée.

Le *Moniteur* apporte à Eugène Cavai-

gnac sa nomination à un nouveau grade, celui de maréchal de camp. L'année suivante, on le place à la tête de la subdivision de Tlemcem, et, en 1844, on lui donne à gouverner la province d'Oran.

Eugène est alors général de brigade.

On conçoit que, dans une notice aussi courte, l'espace nous fait défaut pour mentionner en détail toutes les expéditions glorieuses de l'illustre soldat. Les affaires de Médéah, de Tagdempt, de la Mitidja et d'El-Harboug ne se reproduiront pas dans l'histoire sans montrer Eugène Cavaignac au premier rang des vainqueurs.

Le seul événement malheureux qui, sur la fin de la guerre sainte, contraria ses opé-

rations militaires, fut la destruction du bataillon commandé par l'intrépide Montagnac, et celle de l'escadron du deuxième hussards qui, sous les ordres de Courby de Cognord, s'était jeté tête baissée sur l'ennemi, soixante contre trois mille.

Ce désastre eut lieu au pied du mamelon de Djemmâa-Ghazaouat.

Le 2 mars 1848, un navire hollandais aborde à Oran et jette sur le rivage la première nouvelle de la proclamation de la République en France.

On court en informer le général Cavaignac.

Il devient pâle et murmure d'un air consterné :

— Hélas ! avant six mois nous aurons Henri V à Paris !

En attendant, la révolution apporte au frère de Godefroy sa nomination au grade de général de division et au commandement général de l'Algérie.

Après avoir fait connaître à l'armée et à la population que la France vient de briser le trône de la branche cadette, le nouveau gouverneur part pour Alger.

Que se passa-t-il entre ces trois généraux, d'Aumale, Joinville et Cavaignac ?

Ce dut être le pendant de la scène émouvante dans laquelle Tite-Live nous a peint l'un des plus grands capitaines de l'antiquité, au moment de semblables adieux : *Frendens, fremensque.*

Ici, pour être impartial, nous enregistrons plusieurs actes condamnables du gouverneur, au début de son pouvoir administratif, actes qu'il déplora lui-même amèrement plus tard, en ce qu'ils étaient d'imprudentes et absurdes concessions aux tendances démagogiques.

Le sieur Couput, commissaire de Ledru-Rollin et de Mme George Sand, avait reçu, avant son départ pour l'Afrique, les ordres de ce couple rubicond.

Il décida Cavaignac à faire enlever la statue du duc d'Orléans, dont le souvenir était populaire sur le sol où il avait vaillamment combattu.

Bien plus, on arbora, par les ordres du gouverneur, et toujours aux suggestions

du sieur Couput, le hideux bonnet rouge tout en haut de l'arbre de la liberté.

Cavaignac le fit enlever, le lendemain, devant les témoignages du dégoût public.

Pour excuser ses torts, il a dit plus tard qu'il n'avait attaché aucune importance à cette manifestation ; mais ni l'Afrique ni la mère-patrie ne s'étaient méprises sur le sens du sinistre emblème.

Le gouvernement provisoire, une fois installé, songe à confier à Cavaignac le portefeuille de la guerre.

On sent la nécessité d'investir de la force un chef capable de réprimer les élans de l'anarchie, et Lamoricière lui-même, arrivé le 24 au soir à l'Hôtel-de-Ville, s'em-

presse de rendre hommage aux qualités énergiques du héros de Tlemcen. Il conseille aux Provisoires de le choisir.

La discussion est longue et vive.

On finit par craindre de se donner un maître, et l'on conclut à laisser Cavaignac dans le poste que venait de quitter le duc d'Aumale.

Plus tard, le 20 mars, nos hommes d'État républicains, effrayés des allures du peuple, revinrent sur cette décision et firent porter des offres officiels au gouverneur général de l'Algérie.

— Je refuse, répondit Cavaignac, à moins que l'on ne m'accorde la rentrée immédiate des troupes dans Paris.

Il voulait venger l'armée de l'affront que les révolutionnaires lui avaient fait subir, affront sanglant dont nos soldats se souviennent encore et se souviendront toujours.

Nous pensons que les hommes de l'émeute ne les décideront plus, sous aucun prétexte, à déposer les armes sans combat. La valeur des flatteries démocratiques est connue.

C'est bien le moins que les leçons du passé profitent à l'avenir.

Eugène Cavaignac envoya donc aux Provisoires une réponse, nette, précise et loyale.

Un de nos plus braves généraux [1], à

1. Le général comte de M.., aujourd'hui sénateur.

qui l'on citait quelques passages de cette lettre, en fut tellement impressionné, qu'il s'écria, les larmes aux yeux :

— Dites à Cavaignac que, pour l'honneur de l'armée et le maintien des principes qu'il soutient avec tant de noblesse et de courage, moi son compagnon d'armes en Afrique et son ancien de grade, je suis prêt à servir sous ses ordres comme simple soldat !

Les exigences du gouverneur de l'Algérie semblèrent monstrueuses à messieurs du Provisoire.

Ils prirent sa lettre pour un refus de concours pur et simple et lui enjoignirent sèchement de demeurer à son poste.

Nommé, comme nous l'avons dit plus haut, représentant du peuple, aux élections générales d'avril, par les départements de la Seine et du Lot, Cavaignac voulut remplir son mandat à l'Assemblée nationale.

En conséquence, il obtint d'abandonner le poste éminent qu'il occupait en Afrique.

Il arriva le 17 mai, deux jours après le criminel attentat des démagogues contre la Chambre.

Paris était dans la consternation.

Les républicains se divisaient en deux camps, celui des modérés et celui des anarchistes.

Ces derniers conservaient une attitude menaçante. Ils entraînaient avec eux les

masses populaires, aigries par la souffrance et par le manque de travail.

Un cataclysme devenait imminent.

Les diverses légions de la garde nationale, divisées entre elles, étaient incapables de maintenir l'ordre, et la garde mobile, cette création toute révolutionnaire, avait trop d'instincts dangereux et trop d'indiscipline pour ne pas inspirer des craintes à l'heure du combat.

Grâce aux inexplicables faiblesses du Provisoire, l'armée continuait à être exclue de Paris.

La plupart de nos généraux d'élite étaient mis à la retraite. Quelques officiers d'un grade inférieur avaient provoqué cette

mesure de désorganisation et d'ingratitude.

Au milieu de ces graves conjonctures, et quand une vieille expérience d'homme d'Etat aurait à peine suffi à conjurer le péril, on offre de nouveau le portefeuille de la guerre à Cavaignac.

Il accepte, mu par une pensée de dévouement sublime, que les passions politiques essayent en vain de calomnier devant l'histoire.

Chaque jour et partout on entendait répéter ces mots sinistres : « Il faut en finir! » et, trois semaines après l'installation du nouveau ministre, le tocsin de la guerre civile éclatait d'un bout de Paris à l'autre.

Cette fois, la fermeture des ateliers nationaux est le prétexte de l'insurrection.

L'injustice des partis a voulu faire retomber les malheurs de la bataille sur la tête des hommes courageux qui ont provoqué cette mesure de salut public.

O démocrates, écoutez sur ce point le jugement de Victor Hugo!

Sans doute vous ne récuserez pas son émoignage.

« Les ateliers nationaux, dit-il, étaient un expédient fatal. Ils avaient abâtardi les vigoureux enfants du travail; ils avaient ôté à une partie du peuple le goût du labeur, goût salutaire qui contient la di-

gnité, le respect de soi-même et la santé de la conscience.

« A ceux qui n'avaient connu jusque-là que la force généreuse du bras qui travaille, ils avaient appris la honteuse puissance de la main tendue.

« Ils avaient déshabitué les épaules de porter le poids glorieux du travail honnête et ils avaient habitué les consciences à porter le fardeau humiliant de l'aumône. Nous connaissions déjà le désœuvré de l'opulence; ils créèrent le désœuvré de la misère, cent fois plus dangereux pour lui-même et pour autrui.

« La Monarchie avait ses oisifs ; la République eut ses fainéants.

« Paris copia Naples. »

Cependant des groupes nombreux et animés occupent, le jeudi 22 juin, les points principaux de la capitale. Une députation se présente aux portes du Luxembourg et proteste contre le récent décret des législateurs.

Les délégués viennent dire que M. Marie, membre de la commission exécutive, leur a fait mauvais accueil.

Immédiatement on décide que l'attaque aura lieu le lendemain.

On dresse le plan de la bataille. Le centre de l'armée parricide se cantonne dans les rues tortueuses qui avoisinaient alors l'Hôtel-de-Ville et les deux ailes remontent à droite et à gauche, l'une du côté des barrières de Belleville, de Montmartre et de

Clichy, l'autre du côté de la barrière d'Enfer.

Deux cent vingt et une barricades se dressent en un clin d'œil, et la ville entière semble être au pouvoir des émeutiers, dont le nombre s'élève à plus de soixante mille.

Sur la proposition de M. Pascal Duprat, l'Assemblée déclare Paris en état de siége.

Effrayée de l'importance de cette lutte, elle concentre dans les mains d'un seul toutes les forces militaires et civiles dont elle dispose.

Le général Cavaignac est investi de la dictature.

Après ce vote, la séance est suspendue

pendant un quart d'heure, au milieu de la plus vive agitation.

M. de Lamennais rencontre Ledru-Rollin dans un couloir. Ce noble ami de la citoyenne Sand a le visage bouleversé.

— Que pensez-vous de ce qui arrive? dit le vieux prêtre démocrate, avec un accent d'ironie amère, et de ce souffle de voix qui rendait ses paroles étranges et à peine intelligibles : nous voilà sous le régime du sabre?

— Oui, leur dit Dufaure qui survint; mais le sabre nous préserve du couperet.

Dans la soirée du 23, le général Cavaignac se porta vers le faubourg du Temple avec une partie de ses forces disponibles

et présida lui-même à l'enlèvement de la première barricade.

Lorsqu'il revint, madame Cavaignac, sa mère, que les petits journaux appelaient la *mère rouge*, à cause de ses ardentes convictions républicaines, lui dit en l'embrassant :

— Courage ! Tu seras digne de Godefroy, si tu réprimes cette sédition aveugle et impie.

— Je vous le promets, ma mère, répondit Eugène avec simplicité.

Sachant, par l'exemple des révolutions précédentes, combien il est dangereux d'éparpiller ses troupes en une foule de

petits corps, le général adopte le système de la concentration.

Nombre de gens, mal instruits de la valeur des termes militaires, se sont abusés étrangement sur le sens de ce mot. La concentration n'est pas plus le massement que la circonférence n'est le centre ; elle roupe les forces autour d'une position centrale, mais elle ne les y soude pas. Les corps se trouvent seulement à portée les uns des autres, de manière à ce qu'aucune phalange ennemie ne puisse se glisser entre eux pour les isoler, pour les séparer.

Grâce à ce système, on rayonne dans tous les sens et l'on peut lancer de fortes colonnes d'attaque sur tous les points en péril, de manière à se trouver toujours

supérieur à l'ennemi, ce qui est l'unique principe des hommes de guerre.

Le système de concentration triompha donc de ce mouvement formidable [1].

Cavaignac sauva Paris et la France.

Mais il avait fait arrêter Émile de Girardin, dont la politique taquine était de nature à prolonger la lutte, et, plus tard, Émile le punit de l'avoir épargné. La guerre qu'il fit à l'intrépide soldat restera comme un monument incroyable de haine et de mauvaise foi.

Tous les jours, les premiers Paris de la

1. La preuve qu'un système contraire eût compromis la réussite, c'est que le 2e bataillon du 18e léger, le seul qui se soit trouvé engagé au loin, par suite d'un malentendu, fut désarmé place des Vosges.

Presse, les entrefilets, les articles de fonds, les nouvelles étrangères, les faits divers et jusqu'au bulletin de la Bourse étaient consacrés à l'ereintement absolu du vainqueur de juin.

Fanatisée par son tendre époux Madame de Girardin elle-même se mettait de la partie.

Elle s'écria dans le feuilleton :

Eh bien ! moi, devant Dieu je l'accuse ;
Je ne suis qu'une femme, une folle, une Muse...

Dans cette circonstance-là, oui certes, madame ! Nous aurions été trop galant pour vous le dire, et nous prenons acte de l'aveu.

Mais mon cœur tout français d'honneur s'est révolté :
Je sens parler en moi l'esprit de vérité.

Sous l'inspiration de votre époux? C'est impossible. Il n'a jamais eu cet esprit-là.

Une fièvre de feu me tourmente et m'inspire.
J'entends dans mon sommeil les mères le maudire,
Et malgré l'humble arrêt par ses flatteurs rendu,
Je vois tomber sur lui tout le sang répandu.
Je vous dis, je vous dis que la justice est lente,
Que lui seul est l'auteur de la lutte sanglante,
Que du sang des Français il s'inquiète peu,
Que notre mort à tous n'est qu'un coup dans son jeu.
Je crie avec mon cœur. Oh! vous pouvez me croire;
Je hais tous les partis, je traite avec l'histoire.
Je n'aime que la France, et j'ai su le prouver...
Je lui pardonnerais, s'il pouvait la sauver!..

Eh bien! mais que dites-vous donc? Il l'a sauvée, madame.

On voit que vous êtes à l'école de la *Presse*, et vous faites résonner merveilleusement les mots creux et vides. La malédiction des mères, le sang répandu, le

mépris de l'histoire, tout cela serait effectivement retombé sur la tête de Cavaignac, s'il avait laissé la barbarie triompher de la civilisation.

Mais je vous dis encor que cet homme est coupable
Et que son propre aveu le condamne et l'accable.
Pendant qu'autour de nous grandissait le péril,
Pendant que nos amis tombaient, que faisait-il?
Partout le sang coulait en fleuves, en cascades,
Jusqu'au front des maisons montaient les barricades;
Dans un cercle de feu la cité s'enfermait;
La mort veillait partout... lui dormait... Il dormait!

S'il était fatigué, pourquoi pas? Avez-vous trouvé, madame, beaucoup d'hommes capables de rester à cheval trois jours et trois nuits, sans prendre une minute de repos?

Honneur au défenseur du peuple et de la ville!
Vive l'Endymion de la guerre civile!

Quoi ! le sommeil des camps est l'orgueil des héros ;
Des héros, il se peut, mais non pas des bourreaux !

Ah ! Delphine ! Delphine ! Si vous appelez Cavaignac un bourreau, quel nom donnerez-vous aux assassins du général Bréa?

Napoléon dormait la veille d'une affaire :
Bien ! c'était du courage, et la guerre est la guerre.
Mais l'Empereur avait choisi son ennemi.
Dans la guerre civile, il n'aurait point dormi.

Peut-être?

Vous dormiez, général ! Hélas ! nous, pauvres femmes,
Qui n'avons pas les camps pour retremper nos âmes,
Pendant les longues nuits de ces affreux combats
Nous priions, général, et nous ne dormions pas.

Emile était à la Conciergerie, quel dommage ! A coup sûr, il se fût agenouillé

madame, pour se mettre en oraison à ôté de vous.

Ce n'est pas lui qui aurait pris les armes contre les barbares du ruisseau !

Mais nous allons vous laisser poursuivre sans interrompre davantage. Vous trouverez plus bas une réponse meilleure que les nôtres.

Fi donc! par ce sommeil votre gloire est comblée,
Vous avez obtenu de la grave Assemblée,
Avec des mots heureux, des *sourires charmants*,
Pour ce noble sommeil des applaudissements.
O vous qui lui devez une mort magnanime,
Toi, pontife divin, sa *plus belle* victime,
Et toi, posthume enfant qui naîtras pour le deuil,
Toi, précoce orphelin bercé sur un cercueil,
Frères *dépareillés*, jeunes filles tremblantes
Qui n'avez pour trésor que des palmes sanglantes,
Vous tous qui l'accusez au tribunal de Dieu,
Vous qu'il a séparés par l'éternel adieu,

Vous, épouses, vous, sœurs, vous, mères éplorées,
Cœurs brisés, flancs meurtris, entrailles déchirées
Qui n'avez plus pour *fils* que de *froids ossements*,
Avez-vous entendu ces applaudissements?

. . . . . .

Certes, on est indigné jusqu'au fond de l'âme à cette lecture, et l'on se demande pourquoi une femme d'esprit comme madame de Girardin a trempé sa plume dans l'encrier, plein de fiel et de bave, de monsieur son mari.

Un homme courageux de l'époque se chargea de riposter dans un journal à cette coupable diatribe.

Eh quoi! Delphine, eh quoi! vous aussi dans l'arène!
Vraiment je le regrette et n'ai pas vu sans peine
Que vous, la blonde Muse à l'amoureux soupir,
Vous veniez devant tous accuser et flétrir
Ce pauvre général qui, dans son ignorance,
A si mal commandé qu'il a sauvé la France...

. . . . . .

Un lutin malfaisant aujourd'hui vous abuse,
Delphine, et c'est lui seul, ô femme, ô folle, ô Muse,
Qui vous aura dicté dans un dessein pervers
Des vers aussi méchants et d'aussi méchants vers.
. . . . . .
Laissez à votre époux, *qui les comprend si bien*,
Ses pénibles devoirs d'homme et de citoyen ;
Vous, femme, ange gardien du foyer domestique,
Gardez-vous de souiller votre blanche tunique
Dans l'arène sanglante où luttent les partis.
Le sein nu, l'œil en pleurs, montrant vos bras meurtris,
Vous auriez beau crier : Je ne suis qu'une femme !
Ils l'oublîraient peut-être, ils l'oublîraient, madame,
Et franchement je crois qu'ils auraient bien raison :
Car celle qui, fuyant le seuil de sa maison,
Vient, parmi les clameurs de la place publique,
Avec l'air et l'accent de la sybille antique,
Flétrir comme un bourreau le généreux soldat
Qui sauva son pays dans un affreux combat ;
Celle qui, dans l'orgueil de sa vaine faconde,
Croit par un feuilleton bouleverser le monde ;
Cette femme, Delphine, et vous en conviendrez,
A perdu tous ses droits, ses droits les plus sacrés :
Et l'on veut bien encore lui dorer la pilule,
En ne la châtiant que par le ridicule.

Malgré tout, la calomnie allait son train.

On prêtait au général Cavaignac des paroles dédaigneuses qu'il n'avait point prononcées.

« — Croyez-vous, aurait-il dit, que j'aie pour mission de soutenir votre garde nationale? Qu'elle défende elle-même sa ville et protège ses boutiques! »

Notre dictateur était accusé d'un langage plus méprisant encore. Il se serait écrié.

« — Je me.... *moque* de votre commission exécutive, composée de méchants avocats, d'un poëte naïf et d'un savant inutile! Allez dire à l'un de se cacher dans les nuages de la poésie et à l'autre d'aller au ciel découvrir ses étoiles. Ils ne comprennent rien au commandement des

troupes. Qu'ils me laissent faire mon métier ! »

Cavaignac aurait tenu réellement ces discours, qu'on les lui pardonnerait pour un motif très-simple : ils étaient l'écho du sentiment public.

Messieurs de la commission, qui avaient montré au pouvoir une incapacité si complète et une si ridicule impuissance, crurent le moment favorable pour obtenir une sorte de réhabilitation.

S'ils prouvaient à la Chambre que le général Cavaignac, refusant d'exécuter leurs ordres, avait prolongé la lutte à dessein, par un mobile d'intrigue et dans l'intention de les renverser ; tout était dit.

Rien ne les empêchait plus de reconquérir leurs titres à la gratitude du pays et à l'admiration de l'histoire.

Ils rédigent au plus vite en commun un acte d'accusation contre le dictateur.

On eut alors un spectacle tour à tour grotesque et magnifique. La Chambre entendit discuter un plan de stratégie entre les généraux Cavaignac, Bedeau, Lamoricière d'une part et, de l'autre, le libraire Pagnerre, le courtier de commerce Garnier-Pagès, les avocats Ledru-Rollin et Jules Favre, et le professeur Barthélemy Saint-Hilaire, qui reprochaient à ces vaillantes épées le crime impardonnable de n'avoir pas voulu suivre leurs conseils.

Dans la séance du 25 novembre, Cavaignac répondit à ses accusateurs.

Les calomnies, si longtemps et si odieusement combinées, disparurent devant cette parole simple, claire, loyale, toujours appuyée de preuves officielles, décisives et sans réplique.

Rien ne resta, rien, pas une équivoque, pas un doute, pas un soupçon, pas une ombre!

Le noble soldat termina par ces mots, qui achevèrent d'écraser ses ennemis :

« — Voyons, expliquez-vous maintenant! Dites si vous n'avez entendu traduire à cette barre que le général négligent, incapable, inerte. Celui-là a parlé. Il prend

désormais la nation pour juge. Que si vous avez voulu dénoncer un ambitieux, un traître, qui a cherché à se frayer un chemin au pouvoir, à la dictature, à travers le sang et les ruines, alors, parlez ! Point de ménagements, point de réticences, point d'équivoques ! Ce n'est plus mon intelligence qui sera en cause, mais mon honneur; ce n'est plus l'homme politique qui aura à répondre, mais le soldat, — et vous l'entendrez ! »

Dupont (de l'Eure) fit adopter un ordre du jour motivé, par lequel l'Assemblée rappelait et confirmait le décret du 28 juin, décret portant que le général Cavaignac *avait bien mérité de la patrie.*

Cet ordre du jour fut voté par 503 voix contre 34.

Le succès oratoire du président du conseil des ministres fut tel, que ses antagonistes eux-mêmes le reconnurent. Ils essayèrent de plaisanter du bout des lèvres.

— Avez-vous entendu l'*avocat général*? disaient-ils.

Mais bientôt ils sentirent que le ridicule retombait sur eux et ne pouvait atteindre le sauveur de la France.

Une biographie, publiée récemment sur le général Cavaignac, et qui semble écrite dans la casemate d'un fort par un insurgé pris les armes à la main, ose revenir sur cette intrigue ourdie par la commission d'enquête.

L'auteur reprend pièce à pièce l'écha-

faudage ignoble péniblement construit par les Pagnerre et les Jules Favre. Il accuse Cavaignac d'avoir laissé grandir à dessein l'insurrection.

Pour mieux la foudroyer, c'est possible.

Sa gloire, son mérite, son éloge, tout est là, quoi qu'en puissent dire les démagogues vaincus.

Il ne fallait pas exposer le succès par des mesures hâtives. La guerre des Barbares contre la civilisation était bien ouvertement déclarée. Ces Barbares sortaient non plus des steppes de l'Asie, mais des pavés de nos faubourgs.

Aujourd'hui les passions s'apaisent, et l'on peut juger sainement le général Cavaignac.

Fidéicommissaire d'une assemblée où la peur coalisait tous les partis, il reçut trop tard le blanc-seing de la dictature.

La répression était nécessaire, elle était fatale; par conséquent elle fut terrible. Il mitrailla la démagogie et lui porta un coup dont elle ne se releva plus.

Malitourne a dit de Cavaignac :

« C'est un Grandisson militaire. »

Il est impossible de tracer un portrait plus net et plus fidèle du vainqueur de juin, de l'homme aux intentions pures, à la probité antique, à l'abnégation sans bornes.

Simple et modeste au milieu de sa gloi-

re, il disait de Lamoricière, son frère d'armes en Afrique.

« — Est-ce bien possible qu'il soit au second rang, quand je suis au premier? »

Néanmoins l'administration du général Cavaignac a commis des fautes. Ce qu'elle eut de répréhensible vint de tiraillements de droite et de gauche.

On n'approuve ni les rigueurs excessives déployées contre les insurgés, ni la transportation en masse de quartiers de Paris, ni le fameux dossier des récompenses nationales, ni le retard des malles-postes dans un but d'influence électorale; mais on ne va pas jusqu'à reprocher au dictateur, avec ces bons démagogues, d'avoir témoigné trop d'égards au chef des fidèles.

Voici la lettre du général Cavaignac à Pie IX :

Paris, le 3 décembre 1848.

« Très-saint Père,

« La nation française, profondément affligée des chagrins dont votre sainteté a été assaillie dans ces derniers jours, a été aussi profondément touchée du sentiment de confiance paternelle qui portait Votre Sainteté à venir lui demander momentanément une hospitalité qu'elle sera heureuse et fière de vous assurer, et qu'elle saura rendre digne d'elle et de Votre Sainteté.

« Je vous écris donc pour qu'aucun sentiment d'inquiétude, aucune crainte sans fondement ne vienne se placer à côté

de votre première résolution pour en détourner votre sainteté.

« La République, dont l'existence est déjà consacrée par la volonté réfléchie, persévérante et souveraine de la nation française, verra avec orgueil votre sainteté donner au monde le spectacle de cette consécration toute religieuse que votre présence au milieu d'elle lui annonce, et qu'elle accueillera avec la dignité et le respect qui conviennent à cette grande et généreuse nation.

« J'ai éprouvé le besoin de donner à Votre Sainteté cette assurance, et je fais des vœux pour qu'elle lui parvienne sans retard prolongé.

« C'est dans ces sentiments, très-saint Père, que je suis votre fils respectueux,

« Général CAVAIGNAC. »

Le pape lui répondit :

« Monsieur le général,

« Je vous ai adressé, par l'intermédiaire de M. de Corcelles, une lettre pour exprimer à la France, mes sentiments paternels et mon extrême reconnaissance. Cette reconnaissance s'accroît de plus en plus à la vue des nouvelles démarches que vous faites auprès de moi, monsieur le général, en votre propre nom et au nom de la France, en m'envoyant un de vos aides-de-

camp, avec une lettre, pour m'offrir l'hospitalité sur une terre qui a été et qui est toujours fertile en esprits éminemment catholiques et dévoués au saint-siége. Et ici mon cœur éprouve le besoin de vous assurer de nouveau que l'occasion favorable ne manquera pas de se présenter, où je pourrai répandre de ma propre main sur la grande et généreuse famille française les bénédictions apostoliques.

« Que si la Providence m'a conduit par des voies surprenantes dans le lieu où je me trouve momentanément, sans la moindre préméditation ni le moindre concert, cela ne m'empêche point, même ici, de me prosterner devant Dieu dont je suis le vicaire, quoique indigne, le suppliant de

faire descendre ses grâces et ses bénédictions sur vous et sur la France entière.

« Donné à Gaëte, le 10 décembre 1848.

« Le pape PIE IX. »

Un autre tort de Cavaignac fut de céder aux inspirations des hommes du *National* et d'organiser, rue de Varennes, de pompeuses soirées politiques, où les ambitieux de tous étages venaient intriguer à l'envi l'un de l'autre.

Les journaux se moquaient de ces soirées, et vraiment ils avaient raison.

« Des masques partout, des visages nulle part, dit un chroniqueur de l'époque. C'est l'adoration des Mages devant un nou-

veau roi, non pas les mains pleines de riches présents, mais la bouche remplie de compliments fardés d'hypocrisie et de mensonge.

« A peu de distance du général Cavaignac, s'engage entre M. le comte Molé et le représentant d'une grande puissance le colloque suivant :

« — Vous ici, cher comte?

« — Pourquoi pas, cher ambassadeur?

« — A quel titre, s'il vous plaît? Comme ami, ou comme ennemi?

« — Ni l'un ni l'autre.

« — A titre de satisfait et de repentant, alors?

« — Pas davantage, cher diplomate.

« — Comment êtes-vous donc ici?

« — Comme vous, comme bien des gens. en *curieux*. »

Le général entendit ce dialogue peu flatteur. Tant pis! il ne devait pas suivre les conseils de M. Marrast et ouvrir ses salons à cette foule hostile ou moqueuse.

Un autre soir, au milieu d'un groupe de représentants, on aperçut chez Cavaignac les deux Dupin, MM. Sarrans et les questeurs Degousée et Lebreton. Ces messieurs parlaient très-haut et sans la moindre gêne de la candidature du prince Louis Bonaparte.

« — Pour moi, disait M. Dupin, sa nomination n'est plus douteuse.

« — Allons donc! firent les autres.

« — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, et ça vous apprendra, messieurs les républicains, à faire du suffrage universel.

« — Ainsi, Cavaignac...

« — N'y songez plus! son succès de tribune n'a pas dépassé le seuil de l'Assemblée. Gardez-le pour un *en cas*; ou mieux, vous autres républicains de la veille, mettez-le dans votre poche pour dans quatre ans, si, à cette époque, nous avons encore la République.

« — Qui donc la tuerait? s'écria M. Degousée tout ému.

« — Ni vous, ni moi, en particulier,

mais tous ensemble, sans le savoir et sans le vouloir!... »

Le général Cavaignac accepta dignement l'arrêt du suffrage universel qui lui préféra l'héritier du nom de Napoléon. Il avait encore l'espoir de tenter le sphinx populaire à l'élection suivante ; mais les événements de décembre 1851 le précipitèrent brusquement des hauteurs qu'il caressait en rêve.

Arrêté dans son domicile, rue du Helder, il fut transféré à M..zas, puis au château de Ham, où il resta jusqu'au 29 du même mois.

Il en sortit alors, par ordre du pouvoir, et presque aussitôt il épousa mademoiselle Odier, fille d'un opulent capitaliste.

M. le général Cavaignac, mis à la retraite sur sa demande, est aujourd'hui un des principaux actionnaires du *Siècle*.

Les hommes sont de grands enfants qui ne peuvent se décider à rompre avec leurs illusions.

En attendant c'est une célébrité militaire perdue pour la gloire et pour l'armée. La guerre civile, Médée furibonde, tue ses enfants, ou arrive à les rendre absolument nuls pour la patrie. Elle a causé la perte de ces nobles et vaillants soldats qui avaient arrosé de leur sang le sol africain.

Changarnier, Bedéau, Lamoricière, c'est de vous que nous parlons, aussi bien que de Cavaignac.

Où étiez-vous, à l'heure où la France se trouvait engagée dans une lutte formidable avec le colosse du Nord?

Chaque matin, nous nous attendions à lire au *Moniteur* une demande signée de vos noms illustres, une demande de servir en Orient, *sans conditions*, puisqu'on se battait pour l'honneur national.

Notre attente a été vaine.

Encore une fois, où étiez-vous?

Une telle conduite n'a pas d'excuse. Est-ce que la grandeur d'âme doit céder aux inspirations de la rancune et de la haine personnelle? Un soldat ne raisonne jamais, quand le drapeau se déploie et quand la mèche du canon s'allume. Vous

vous êtes abstenus, dites-vous. Nous répondrons :

Vous vous êtes amoindris.

Tous les sophismes démocratiques n'empêcheront pas le triomphe de cette vérité, soyez-en sûrs. Foin des querelles de parti, lorsqu'elles étouffent les élans de l'honneur, du patriotisme et du courage!

L'épée n'appartient pas à une opinion, messieurs, elle appartient à la France.

FIN.

Paris. -- Typ. Gaittet et C., rue Git-le-Cœur, 7.

VIENT DE PARAITRE

HISTOIRE-MUSÉE

DE LA

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DEPUIS

L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES JUSQU'A L'EMPIRE

PAR

AUGUSTIN CHALLAMEL

ACCOMPAGNÉE

DES ESTAMPES, COSTUMES, MÉDAILLES,
CARICATURES, PORTRAITS HISTORIÉS ET AUTOGRAPHES
LES PLUS REMARQUABLES DU TEMPS

TROISIÈME ÉDITION

Le succès qui a accueilli les deux premières éditions de ce livre pourrait, à la rigueur, nous dispenser d'entrer dans de nouvelles explications sur l'intérêt des matières qu'il traite et

sur l'importance des nombreux documents qu'il contient; mais il nous a semblé qu'il ne serait pas hors de propos aujourd'hui de dire quelques mots sur la pensée de l'auteur, sur le plan qu'il a suivi et sur les motifs qui doivent faire, à notre avis, désirer en ce moment une réimpression de cet ouvrage.

L'*Histoire-Musée de la République française* n'est pas, à proprement parler, une histoire de la République, c'est-à-dire un récit plus ou moins détaillé des événements publics groupés et appréciés suivant la passion politique, le système ou l'école philosophique de l'auteur; elle n'est pas non plus, comme on pourrait le penser, un simple recueil de documents, plutôt fait pour les écrivains que pour les lecteurs; elle tient à la fois de ces deux genres de livres; plus impartiale et moins solennelle que les narrations des historiens, en ce qu'elle se borne, la plupart du temps, à exposer les circonstances dans lèsquelles se sont produits les lettres, les dessins, les emblèmes, les caricatures, dont elle retrace et conserve l'image exacte comme autant de

monuments des luttes des partis, elle est moins sèche aussi et plus instructive qu'une simple collection de pièces, parce que, en guidant le lecteur par un récit rapide des faits qui relient entre elles ces productions si diverses de l'esprit français pris sur le fait dans le moment où la surexcitation des passions de parti lui donne l'essor le plus énergique, elle met l'observateur intelligent à même d'en déduire des enseignements utiles.

On pourrait dire que l'*Histoire-Musée de la République française* est la chronique du mouvement quotidien de l'esprit français pendant la Révolution.

Quant à l'opportunité du moment choisi pour cette réimpression, nul ne contestera qu'elle ne saurait se produire plus à propos que dans ces temps de calme si favorables à la méditation, ces temps où les esprits sérieux aiment à chercher dans l'étude impartiale du passé la raison d'être du présent et la leçon de l'avenir.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'*Histoire-Musée de la République française*, par AUGUSTIN CHALLAMEL, formera deux volumes grand in-8 jésus.

350 gravures sur acier et sur bois, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 72 livraisons à 25 cent., et en 12 séries brochées à 1 fr. 50 cent.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte, avec gravures, plus *deux gravures* sur acier ou sur bois, tirées à part, ou une gravure et un autographe.

Prix de la livraison, 25 centimes

LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE GUÉNÉGAUD, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

LES

CONTEMPORAINS

JOURNAL CRITIQUE ET BIOGRAPHIQUE

EUGÈNE DE MIRECOURT, RÉDACTEUR EN CHEF

BUREAUX A PARIS, RUE COQ-HÉRON, 5

Une publication qui, depuis trois ans, n'a pas vu le succès se ralentir pour elle, vient aujourd'hui prêter son titre au journal que nous annonçons.

M. EUGÈNE DE MIRECOURT sera le rédacteur en chef de ce journal.

Tôt ou tard, l'auteur de tant de volumes, — loués sans restriction par les uns, impitoyablement dénigrés par les autres, — devait prendre rang dans la presse militante.

L'heure est venue pour lui de se défendre, en allant chercher sur leur terrain même les ennemis discourtois qui le poursuivent de leurs attaques.

LES CONTEMPORAINS, — ce titre engage.

Il annonce nécessairement une feuille toute d'actualité, palpitant, respirant en quelque sorte avec le siècle, et à laquelle il suffira de tâter le pouls, si l'on veut apprendre comment se porte le monde littéraire et comment se porte le monde qui ne l'est pas.

Toutes les richesses biographiques restées intactes dans le portefeuille de M. Eugène de Mirecourt, et que le cadre restreint de ses volumes ne lui permet pas d'employer, trouveront ici leur place, en donnant le complément de son œuvre.

Critiques originales, nouvelles de bonne source, échos et bruits de la ville, anecdotes vivantes; portraits tantôt sérieux, tantôt grotesques, mais toujours ressemblants; cuisine mystérieuse des journaux, des revues, des théâtres, des académies; histoire complète de l'époque, écrite jour par jour avec vérité, discernement, conscience : — voilà ce qu'annonce le journal nouveau.

Quant à la polémique, — plus ses adversaires seront violents et grossiers, — plus M. Eugène de Mirecourt s'affermira dans la résolution d'être calme, convenable et de bon goût.

Le journal les Contemporains paraîtra toutes les semaines, le mardi (52 numéros par an).

ON S'ABONNE :

A Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 35 ; en province, chez les libraires et en envoyant un mandat de poste sur une maison de Paris, à l'ordre du directeur du VOLEUR.

Prix de l'abonnement : Paris, un an, 6 fr. ; six mois, 3 fr. 50 c. ; un numéro, 10 centimes, pris au bureau ou chez les libraires.

Province : un an, 8 fr. ; six mois, 4 fr. 50 c. ; un numéro, 15 centimes, en timbres-postes. Les abonnements ne partent que du 1er de chaque mois. — Toute lettre non affranchie est rigoureusement refusée.

LA SÉRIE ILLUSTRÉE A COMMENCÉ AVEC LE MOIS DE NOVEMBRE 1856.

MONTALEMBERT

Carey, sc

MONTALEMBERT

Publié par G HAVARD

Imp de Mangeon 67 r St Jacq Paris

LES CONTEMPORAINS

MONTALEMBERT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1857

CHEZ L'AUTEUR
48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

MONTALEMBERT.

Une des conséquences de la révolution de 1830 fut d'imprimer un élan formidable au mouvement anti-chrétien. Dans l'ordre philosophique, un rationalisme bâtard niait la mission du Christ, et le mélanco-

lique Jouffroy écrivait ce livre qui s'intitule : *Comment les dogmes finissent.*

Le septicisme d'en haut se traduisait en excès et en violences dans les classes infimes.

On dévastait le Calvaire du Mont-Valérien et l'Archevêché.

Saint-Germain-l'Auxerrois, le vieux temple catholique, se voyait profané par l'émeute et livré au pillage. Un chœur de chiffonniers ivres psalmodiaient au lutrin la *Parisienne*, et des prostituées déminues faisaient retentir la maison du Seigneur de leurs rauques blasphèmes.

Quant au pouvoir, il laissait faire et regardait passer.

Sa basse et misérable politique prétendait intimider l'Église, en tenant suspendue sur elle l'épée de Damoclès des fureurs populaires.

Aussi pouvait-on craindre que la révolution prochaine, dont on voyait déjà les nuées s'amonceler au loin, ne vînt recommencer 93, abattre les croix et fermer les temples.

Il n'en fut rien pourtant.

1848 respecta l'autel et le prêtre.

Les parodies indécentes d'un Châtel, sectaire ignoble que la monarchie avait secrètement encouragé, expirèrent sans écho au milieu du dégoût public.

D'où provenait cette réhabilitation d'une Eglise victime de tant de calomnies?

Nous croyons que l'honneur doit en être attribué surtout aux voix courageuses qui, durant les dix-huit ans de règne de la bourgeoisie, s'élevèrent à la tribune et dans la presse, pour protester, au nom de la religion du Christ, contre les instincts matériels, contre les doctrines de l'égoïsme, contre le culte de l'or.

Montalembert est au premier rang de ces champions héroïques, appelés à lutter par la parole et l'action pour la foi chrétienne.

A force de talent et à force de courage, ils ont atteint le but qu'ils voulaient attein-

dre. L'égalité et la liberté devant la loi, ce principe de la France nouvelle, est conquis pour l'Église, et voilà sans contredit leur plus beau titre de gloire aux yeux du présent comme aux yeux de l'avenir.

Charles Forbes [1], comte de Montalembert, est né à Londres, le 15 avril 1810.

Il est fils de Marc-Réné-Aimé-Marie de Montalembert, qui avait émigré, encore enfant, en 1792, et d'Elise Forbes, d'une ancienne famille d'Écosse, dont le père avait fait aux Indes orientales une grande fortune.

La famille de Montalembert est d'une noblesse très-ancienne.

1. Il porte le nom de sa mère, suivant l'usage de l'aristocratie anglaise.

Un de ses membres, André de Montalembert, seigneur d'Essé, se distingua dans les guerres d'Italie, sous Louis XII et sous François Ier.

La maison Montalembert,
D'Essé, de Vaux et de Cers,
Mi-partie angomoisine
Et mi-partie poitevine,
Vaillamment a combattu
Es champ d'honneur et vertu.

Voilà ce que rimait, en 1632, un notaire de Bordeaux.

Cent quarante ans plus tard, le célèbre généalogiste Chérin écrivait qu'il n'était point de maison dans le royaume dont les preuves de noblesse fussent plus authentiques.

Le grand-père de Charles, mort à Paris,

en 1800, fut le Vauban de son époque. Il a laissé des livres fort estimés sur l'art des fortifications.

Marc-René-Aimé-Marie de Montalembert prit du service dans l'armée anglaise et ne revint en France qu'à la rentrée des rois légitimes.

Sa majesté Louis XVIII le nomma colonel, pair de France et ministre à Stuttgard.

Charles X en fit un ambassadeur à Stockholm.

Orateur excentrique, il donna des preuves d'indépendance à la Chambre haute. Mais son caractère manquait de sérieux et de tenue. C'était, avant tout, un homme de plaisir, grand amateur de folles parties

et hantant plus que de raison les coulisses de l'Opéra.

Ses goûts ruineux dérangèrent sa fortune. Il ne laissa que peu de chose à ses enfants.

Madame de Montalembert, très-grande et très-raide Anglaise, aux mouvements saccadés et géométriques, appartenait à la religion protestante. Elle n'eut pas la moindre influence sur la direction des idées religieuses de son fils Charles.

Bientôt nous verrons quel fut le parrain spirituel du jeune comte.

Un de nos correspondants de province, M. Berluc de Perussis, nous affirme que, pendant l'émigration, la première enfance de Charles de Montalembert fut confiée à

un ami de sa famille, le vénérable abbé François-Joseph de Monier-Laquarrée, ancien oratorien, originaire de Viens, en Provence.

L'imagination bouillante et le caractère expansif du maître auraient déteint sur le disciple, et formé le côté le plus remarquable du talent oratoire de celui-ci.

« Monsieur le comte de Montalembert, ajoute M. de Perussis, affectionna toujours l'abbé de Monier-Laquarrée. Devenu pair de France, il alla voir une dernière fois, à Viens, son vieil ami, qui mourut en 1838, dans son obscur village, pleuré du grand orateur dont il avait formé la belle intelligence[1]. »

1. Le même correspondant nous signale un fait

Les parents de Charles, à leur retour en France, le placèrent dans une grande pension de la rue de La Rochefoucauld, dirigée par un Anglais, M. William Duckett.

Il ne savait encore parler que sa langue maternelle. C'était des pieds à la tête un véritable fils d'Albion.

Plus tard, il entra au collége Henri IV, puis à Sainte-Barbe-Nicole, où il acheva sa philosophie, en 1829, avec le plus brillant

assez curieux. Il paraît que la grand'mère du comte Charles rivalisait avec les bas-bleus illustres de son époque, madame de Genlis et autres. M. de Perussis nous affirme qu'il a sous les yeux cinq volumes in-12, imprimés à Londres en 1800, chez Dulau, et qui ont pour titre *Elise Dumesnil*, par Marie de Comarrieu, marquise de Montalembert.

succès, et où il obtint, au concours, le premier prix de dissertation française.

Il eut pour camarades dans la maison de la rue des Postes [1] : le duc d'Harcourt, — le comte Combarel de Legval, — le marquis de Talhouet, — M. de Sénarmont, le minéralogiste, — Désiré Nisard, — Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase, — Adolphe Dumas, — le comte de Chabrillan, — le duc de Caraman, — M. Perrée, — le duc de Guiche, — MM. de Melun, ses collègues aux assemblées de la République, — le général Fleury, aide-de-camp de Napoléon III, — et le comte de Nieuwerkerke.

Son frère, plus jeune que lui de quel-

1. Aujourd'hui collége municipal Rollin.

ques années, est aujourd'hui lieutenant-colonel de cavalerie.

C'est le premier chef d'escadron qui ait crié : *Vive l'Empereur !* aux revues du général Changarnier. Le peu de sympathie du frère aîné pour le système actuel n'empêche pas le frère cadet d'être bien en cour.

Au collége Henri IV, Charles de Montalembert connut un jeune aumônier, dont la parole brûlante enflamma son cœur, et avec lequel il se lia bientôt d'amitié.

Nos lecteurs devinent que nous parlons de l'abbé Lacordaire.

C'est au noble prêtre que revient l'honneur d'avoir acquis à la défense du catho-

licisme ce ferme et valeureux esprit. Charles se fixa sous la bannière chrétienne au moment où, ses études achevées, les séductions du monde allaient mettre son âme en péril et le jeter dans un milieu qui n'est pas celui où s'ébauchent d'ordinaire les saintes vocations.

Grâce au viatique des bons exemples, il doubla sans naufrage le cap des tempêtes de la jeunesse.

Il comprima par une austérité précoce l'essor des passions, ou, pour mieux dire, il n'en eut qu'une seule, la passion des idées fécondes et généreuses vers lesquelles le portait son pieux Mentor, sous l'égide alors franche d'apostasie de leur maître commun, l'abbé Félicité de Lamennais.

Tous les trois, en 1830, se lancent dans l'arène de la polémique.

Quelques mois après les barricades, le 18 octobre, nous les voyons fonder le journal l'*Avenir*, avec cette épigraphe : *Dieu et liberté*.

Nos publicistes religieux réclament, au nom de la Charte, la liberté d'enseignement, la liberté de conscience, la liberté d'association et même le suffrage universel, dont plus tard l'abbé de Genoude prétendit avoir été le promoteur. Lamennais signale au monde chrétien l'oppression des catholiques sous le régime nouveau, et Lacordaire adresse aux évêques de France les plus pressants appels.

Aussitôt le parquet s'émeut de cette pro

pagande, qui gagne du terrain chaque jour.

On accuse les rédacteurs de l'*Avenir* de provocation à la désobéissance aux lois et d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement de Juillet.

Lamennais et Lacordaire sont traînés en cour d'assises; mais le jury les acquitte aux applaudissements d'une foule immense, accourue de tous les coins de Paris pour assister au procès.

Pendant cette première lutte, Montalembert se trouvait en province.

Elu membre du conseil de l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*, il ranimait dans les départements le cou-

rage des catholiques, les excitait, au récit des misères de leurs frères d'Irlande, et popularisait le nom du grand agitateur O'Connell.

Il publia deux brochures, à Lyon, au commencement de l'année 1831.

La première a pour titre : *Association lyonnaise pour la liberté religieuse*; la seconde est une *Lettre sur le catholicisme en Irlande*, qu'il vendit au bénéfice des catholiques irlandais.

Sur les entrefaites, une commission officielle est chargée de préparer la modification des lois et des règlements concernant l'instruction publique.

Charles revient à Paris, et rédige, avec

MM. de Lamennais, Lacordaire et de Coux une pétition qu'ils adressent à la Chambre haute. Le débat sur cette requête s'engage, le 8 mai, au Luxembourg, et M. de Montalembert père prête son appui à ceux qui l'ont signée.

Pour toute prise en considération, la Chambre prononce le renvoi au ministre.

Or, ne se souciant pas de voir le principe pour lequel ils combattent délaissé dans les oubliettes administratives, les rédacteurs de l'*Avenir* se décident à attaquer de front le privilége.

Un local assez vaste est loué rue des Beaux-Arts, n° 3, et le préfet de la Seine reçoit en même temps notification de l'ou-

verture d'une école gratuite d'externes sans autorisation de l'Université.

Ce coup d'audace n'avait pas eu jusque-là d'exemple.

Il était impossible de déclarer plus courageusement la guerre à l'*Etat enseignant*, à ce système bâtard et oppressif d'éducation, incompatible avec la liberté de conscience, et qui déniait aux pères le droit naturel de garder l'âme de leurs enfants, aux chrétiens celui de faire entendre la parole sainte.

Le matin du 9 mai, l'abbé Lacordaire ouvre l'école. Beaucoup de familles ont amené là de jeunes élèves et l'assistance est nombreuse.

Soudain paraît un commissaire de police qui s'écrie :

— Au nom de la loi, retirez-vous!

— Au nom de l'autorité paternelle que vos parents m'ont transmise, dit Lacordaire, je vous ordonne de rester!

Déjà nous avons reproduit cette scène curieuse dans la biographie de l'illustre dominicain [1].

Nous y renvoyons nos lecteurs.

Après avoir vu les sergents de ville fermer l'école de la rue des Beaux-Arts, MM. Lacordaire, de Montalembert et de Coux furent cités devant le tribunal de police correctionnelle.

1. Pages 45 et 46.

Ceci n'avait pas été prévu.

L'affaire, à leur sens, devait être portée devant la cour d'assises, où ils espéraient obtenir du jury un verdict d'acquittement, dont ils se seraient armés pour une nouvelle résistance.

Voulant échapper à cette massue de la police correctiennelle, qui frappe en aveugle avec la lettre de la loi, sans en rechercher l'esprit, et cloue les écrivains sous une tombe, ils se rendirent chez un jeune avocat, M. Léon Cornudet, ancien camarade de Charles de Montalembert à Sainte-Barbe-Nicolle; ils le prièrent de rédiger une consultation sur la liberté d'enseignement.

Cette consultation déclinait la compétence du tribunal correctionnel.

Signée au commencement de juin, par les principaux membres de l'Ordre et approuvée par tous les barreaux de France, elle fut répandue à Paris et en province.

L'exception fut admise; mais la cour d'appel retint l'affaire et la renvoya au 28 du même mois, pour plaider au fond.

C'en était fait de cette courageuse résistance contre un despotisme inqualifiable, lorsque, le 21 juin, quelques mois avant l'abolition définitive de l'hérédité de la pairie, le comte de Montalembert, père de Charles, tomba malade et mourut.

Le jeune publiciste se trouva soudain investi des prérogatives attachées à la dignité de pair de France. Il ne pouvait plus être jugé qu'au Luxembourg, et ses co-ac-

cusés devaient naturellement le suivre à la barre de la Chambre haute.

Qu'importe désormais la condamnation?

La plainte est sûre d'être entendue, et le procès aura de l'écho d'un bout de l'Europe à l'autre.

Eu égard au deuil de Charles, on attendit quatre mois pour évoquer l'affaire. Les débats s'ouvrirent le 19 septembre, et le dernier pair, par droit de naissance, fit ses débuts d'orateur dans le rôle d'accusé.

— Votre nom? dit le président.

— Charles, comte de Montalembert, pair de France.

— Votre âge?

— Vingt et un an.

— Votre profession?

— Maître d'école.

Dès les premiers mots qu'il prononce pour sa défense, le maître d'école fait preuve d'un talent oratoire aussi vif qu'audacieux.

— La seule pensée de l'infaillibilité du pape, s'écrie-t-il, vous fait lever les épaules de pitié, et vous nous avez dotés de l'infaillibilité du Conseil royal de l'instruction publique! Quand les hommes passent si vite et les institutions plus vite encore que les hommes, c'est dans cette enceinte qui a vu naître et mourir tant de pouvoirs, non-seulement divers, mais opposés, mais ennemis les uns des autres, c'est ici qu'on viendra nous dire de réduire l'éternité de nos croyances à la durée de ces fantômes

éphémères? En vérité, ce serait renouveler l'horrible supplice des anciens; ce serait attacher la vie de nos cœurs, une vie éternelle, à un cadavre!

Il est permis de le répéter, celui qui faisait une peinture si saisissante des hommes et des choses n'avait que vingt et un ans.

Après lui, l'abbé Lacordaire prononce une philippique retentissante et passionnée contre le procureur-général Persil, qui demandait naguère, en vertu d'un principe écrit dans la Charte, la tête de quatre ministres.

La noble Chambre condamne **MM. de Montalembert, Lacordaire et de Coux** à *cent francs* d'amende.

On a voulu voir dans cette amende minime une marque d'indulgence.

C'est une erreur. Le chiffre de la condamnation se trouvait fixé déjà par la Cour d'appel; car, — nous avions omis de le dire, — la Cour s'était crue autorisée à juger par défaut, nonobstant le décès du vieux comte.

Voulant obtenir à tout prix une condamnation, le parquet insinua que Charles pourrait bien ne pas être le fils aîné de son père, et la raison parut concluante. Les objections de la haine ont toujours leur effet sur les esprits prévenus.

On parla peu de ce procès dans les journaux.

Séduits par le pouvoir ou occupés d'au-

tres querelles, messieurs les publicistes négligèrent ces curieux débats.

Mais les esprits clairvoyants ne s'y trompèrent pas.

Une défaite qui comptait de tels vaincus devait tôt ou tard amener un triomphe.

Par malheur, l'*Avenir* se perdait dans une multitude de questions. Ce journal, emporté par un zèle qu'on n'a pas eu tort d'accuser d'intempérance, attaquait et flagellait à la fois tous les abus sociaux.

Les évêques prennent l'alarme. Avertissements et réclamations arrivent de toutes parts aux belliqueux rédacteurs.

Ils suspendent leur publication et partent pour Rome en pèlerins.

La France ne les y suivit même pas des yeux. Pour l'instant elle se pâmait d'aise devant les exercices, les tours de force et les sauts de carpe de saltimbanques d'une nouvelle espèce, qu'on appelait Saint-Simoniens.

Montalembert, de Coux, Lacordaire et Lamennais, après avoir obtenu audience du pape, reviennent de la capitale du monde catholique, pleins de tristesse, mais résignés. Ils trouvent, à leur retour en France, une lettre encyclique de Grégoire XVI, qui, sans prononcer leur nom, condamne leurs doctrines.

L'*Avenir* ne reparaît plus.

Dans sa sollicitude pour les malheurs ré-

cents de la Pologne, Charles de Montalbert traduit, à cette époque, le livre des *Pèlerins polonais*, d'Adam Michiewicz.

Cette inspiration, pleine d'une religieuse et sombre violence, et accentuée d'une couleur toute biblique, enflamme Lamennais, qui commence à buriner ses *Paroles d'un Crogant*.

Le livre de Montalembert fait éclater l'orage. On met à l'index les *Pèlerins polonais*.

« Puisque le vin est tiré, il faut le boire ! » écrit l'obstiné Breton à son jeune disciple.

Mais le disciple s'éloigne du maître, fait sa soumission à l'Église et s'enfuit en Allemagne.

Il est difficile de trouver, aujourd'hui, un exemplaire de cette traduction des *Pèlerins polonais*, car l'auteur a racheté presque toute l'édition. Si vous demandez l'ouvrage à la Bibliothéque impériale, on vous dit qu'il est absent. Peut-être même ne sait-on pas ce qu'il est devenu. Au cabinet de lecture le plus complet de Paris, la vieille madame Cardinal vous répondra:

— Monsieur de Montalembert m'a priée de ne pas louer le seul exemplaire que je possède.

Le comte Charles passe en Allemagne les années 1833 et 1834.

Pendant son séjour dans la ville de Marbourg, une touchante légende le sé-

duit, le domine, s'empare invinciblement de ses pensées, et il se dispose à écrire l'histoire de la *chère sainte Elisabeth de Hongrie*, patronne d'une sœur morte à la fleur de l'âge et tendrement aimée.

Notre pieux écrivain compulse, cherche, fouille les bibliothèques allemandes dans leurs plus secrètes profondeurs, et, revenu en France, il imprime la vie de la sainte, précédée d'une introduction historique aussi remarquable que savante.

Charles entrait dans sa vingt-cinquième année.

Il put siéger à la Chambre des pairs, avec voix délibérative, et prêta serment, le 14 mai 1835.

Dès lors il se trouva mêlé à toutes les luttes du pays.

Entré dans l'arène sans préoccupations politiques, et, disons-le, admettant dans leur plénitude les mouvements populaires, son opposition fut celle d'un homme franc, loyal, désintéressé dans les querelles de partis, dédaigneux du pouvoir, applaudissant de grand cœur aux bonnes mesures, mais stigmatisant avec une impitoyable indépendance tout ce qui froissait sa foi dans le catholicisme et dans la liberté.

Comme orateur, il savait tout oser, sans que sa parole élégante parût jamais celle d'un envieux ou celle d'un agitateur.

A lui seul il était l'enthousiasme, l'indépendance et la jeunesse de ce vieux Luxem-

bourg, dont le marquis de Boissy n'était que l'enfant terrible.

L'éloquence militante de l'ancien élève de Sainte-Barbe-Nicolle procédait de la logique la plus serrée et n'avait rien de ce parlage du barreau, trop en honneur, de nos jours, dans les assemblées politiques.

Elle transportait comme la Foi, sans faire une chaire chrétienne de la tribune.

Agressive, mordante, acerbe et personnelle, jamais elle ne cessait d'être, dans sa bouche, soit pour l'attaque, soit pour la défense, une arme courtoise de gentilhomme.

Voici comment Sainte-Beuve caractérise les facultés oratoires de notre héros:

« Sobre de gestes, M. de Montalembert arrive aux effets, sans grands efforts, comme par suite d'un développement continu. Outre sa parfaite aisance à la tribune, il a la voix, une voix d'un courant pur et d'une longue haleine, d'un timbre net et clair, d'un accent distinct et vibrant, très-propre à marquer les intentions généreuses ou ironiques du discours. On croirait sentir dans sa voix, à travers la douceur apparente, une certaine accentuation montante qui ne messied pas, qui fait tomber certaines paroles de plus haut et les fait porter plus loin. Jamais, sous prétexte d'avoir mis son humilité une fois pour toutes aux pieds du Saint-Siège, un jeune talent d'orateur ne s'est passé plus en sûreté de conscience ses facultés altières, piquantes et ironiques. »

La discussion des lois de septembre offrit à Montalembert l'occasion de remporter un premier triomphe de tribune.

Il conjura le gouvernement de ne point déclarer aux intelligences une guerre aveugle et fatale.

— Vous promettez un talent consciencieux, mais vous n'avez point l'expérience des choses, lui répondit dédaigneusement M. de Saint-Aulaire.

— Et vous, répondit le comte, vous, hommes publics, vous nous faites regretter chez vous l'absence de ces principes supérieurs, sacrés, immortels, sans lesquels il n'est point de véritable grandeur pour les individus comme pour les peuples!

Plus tard nous le voyons combattre avec énergie l'iniquité flagrante des dépenses somptuaires et administratives.

Il flétrit les résultats de l'industrie casernée, de cette industrie des filatures et des usines qui arrache le pauvre, sa femme et ses enfants aux habitude de la famille, aux bienfaits de la vie des champs, pour les parquer dans des réduits malsains, dans d'obscurs ateliers où tous les âges, tous les sexes sont condamnés à une dégradation systématique et progressive.

Le comte Charles a constamment défendu les lettres et les arts contre le vandalisme bourgeois et officiel.

C'est lui qui a ouvert la lutte contre cet envahissement du plat, du laid, du mono-

tone, qui mettait en coupe réglée les souvenirs de notre histoire et qui défrichait les monuments plantés sur le sol de la patrie par la forte main de nos aïeux.

Grâce à son initiative, à ses brochures, à ses discours à la Chambre des pairs ou dans les congrès archéologiques, la France lui doit la conservation de plusieurs de ses merveilles.

Il fit un rapport pour la restauration de Notre-Dame et signala, quelque temps après, la ruine de la façade de l'église de Saint-Denis, « cette église dégradée, avilie, et rendue méconnaissable moyennant la bagatelle de sept millions. »

Mais par dessus tout, l'orateur consacra

sa vie parlementaire à la liberté de l'enseignement.

Cet interminable conflit forme l'épisode le plus caractéristique et le plus grave du règne de Louis-Philippe, ce roi Voltairien, qui s'opposait au développement de tout ce qui n'était pas égoïsme et corruption.

Du rocher de Madère, où il était allé chercher un climat propice à la santé de sa jeune femme [1], le comte lance, en

1. Il avait épousé mademoiselle de Mérode, sœur de l'héroïque défenseur de la liberté belge. Sa femme lui apporta une fortune immense. La famille de Mérode est très-influente en Belgique et dans quelques-unes de nos provinces. Vers 1840, le comte et la comtesse de Montalembert étaient liés d'une étroite amitié avec M. et madame de Lamartine.

1843, une brochure où il trace aux catholiques leurs devoirs.

Jusque-là sourde et latente, la lutte s'engage à ciel ouvert et devient générale.

Les évêques par leurs mandements, l'*Univers* par sa politique alors toute légitimiste, et les partisans de la branche aînée par leur adhésion lui donnent un développement fougueux.

Toutefois, il y avait quelques dissidents.

La *Gazette de France* du 29 août 1845 imprimait la diatribe suivante, due à la plume burlesque de M. Madrolle :

« Vous représentez, ou plutôt je ne crains pas de le dire, monsieur et cher

comte, vous *paraissez* représenter seulement le clergé, que vous compromettriez, s'il pouvait être compromis par d'autres que par lui-même. Et, comme la Providence de la France ne lui permet jamais un ennemi, qu'elle ne lui suscite un défenseur (saluez ici dans la personne de M. Madrolle l'organe de la Providence!), c'est vous que je dois prendre à partie, que je dois enlever à une *foi fausse*, que je dois défier (peste!) et remettre sur la voie de la foi catholique qui vous est échappée à la suite du grand-maître de votre *université* à vous [1], aussi étroite, aussi orgueilleuse, aussi ambitieuse, aussi révolutionnaire, que la partie mauvaise de l'autre

1. L'abbé de Lamennais.

est suffisante seulement et pacifique en conséquence. (*Fiat lux !*)

« Le dernier de vos *petits manifestes* étant le plus téméraire, le plus agitateur, je ne m'attache ici qu'à lui, et une minute.

« Il faut le dire il y a *au fond*, au cœur de votre doctrine effroyable dans le christianisme, et surtout dans le catholicisme : 1° la doctrine non-seulement du droit d'insurrection, mais du devoir, mais de la sainteté de l'insurrection, et, ce qui est pire cent fois, la doctrine de l'insurrection non avouée, dissimulée, hypocrite et lâche ; 2° la doctrine du *parjure*.

« Vous sentez bien, après tout, monsieur et cher comte, que je ne justifie pas les *poursuites* jusques en cassation du pauvre

et innocent Breton à votre suite, et que je ne *requiers* pas les vôtres. Je serais le premier à vous défendre (excellent M. Madrolle !) à la barre de la justice criminelle, communément inique, comme je vous dénonce à l'Église, exclusivement infaillible, laquelle vous condamnera... car elle vous condamne ! »

En 1850, le même journal déclara que M. de Montalembert *n'était même pas chrétien.*

Parlez-nous du jugement des ultràs et de leur style !

En attendant, M. de Broglie fut chargé de présenter à la Chambre haute un pro- t de loi sur l'instruction secondaire.

Chose étrange! les révolutions, chez nous, s'étaient faites aux cris de liberté, et les démocrates purs, comme les simples libéraux, repoussaient la liberté d'enseignement, la première de toutes. Ils reconnaissaient à l'Etat, à l'inconnu, à l'être impersonnel, changeant, inconstant, versatile par excellence, le droit souverain de diriger l'éducation de la jeunesse. Ni les uns, ni les autres ne voulaient de la liberté qu'au profit de leurs intérêts.

Montalembert ne demandait pas à voir l'éducation tomber exclusivement aux mains du clergé. Il voulait une éducation libre, large, en même temps que morale et religieuse.

Or, l'existence du monopole en vigueur

froissait les sentiments les plus vulgaires de la justice.

Sans espoir de succès, mais ne craignant point la défaite, le comte posa nettement la question.

Il savait la société menacée, en haut comme en bas; en haut, par une corruption trop certaine, par la soif du luxe, par l'ardeur inextinguible des appétits matériels et par l'absence de tout frein moral; en bas, par une misère de plus en plus intense, par une dépravation presque universelle, par des instincts toujours plus ignobles.

Et quel remède à ces maux terribles?

Quand les fortunes se gagnent en quel-

ques secondes, que devient le respect de la propriété, sa justification par le travail?

Quand la philosophie supprime la vie future, il n'y a plus que le canon pour contenir les masses avides et brutales, qui poussent la logique jusqu'à réclamer leur part d'égalité dans le bien-être.

O pharisiens! vous savez cela mieux que nous, ce qui ne vous empêche pas de calomnier la sainte doctrine, seule capable, ici-bas, de consoler le pauvre par la patience et par l'espoir!

Dans une de ses harangues sur la liberté de l'enseignement, M. de Montalembert prononça, un jour, cette phrase sublime:

— Au milieu d'un peuple libre, nous ne

voulons pas être des ilotes ! nous sommes les successeurs des martyrs, et nous ne tremblons pas devant les successeurs de Julien l'apostat ! *Nous sommes les fils des Croisés*, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire.

Là-dessus éclate une véritable tempête.

MM. Villemain, Rossi et Guizot, adversaires habituels du champion chrétien, crient au scandale. Ils accusent l'orateur de vouloir les humilier par sa morgue aristocratique.

Evidemment Montalembert ne faisait pas le moins du monde allusion à sa noblesse.

Par ces mots : *Nous sommes les fils des Croisés*, il évoquait le souvenir de l'époque

de foi par excellence, et l'antithèse des *fils de Voltaire* le démontre sans réplique.

Du reste, ces orages ne l'intimidaient pas.

Il grandissait de toute la petitesse, de tout le ridicule et de toute la mauvaise foi de ses antagonistes.

Ce pauvre M. Dupin assistait en amateur à ses propres étrivières.

« De temps à autre, dit le *National* de l'époque, le courage lui montait au front ; l'impatience se lisait dans le jeu de ses muscles, et le jeune pair devait se féliciter que son ennemi fût tenu bouche close, car il eût certainement senti l'empreinte du soulier ferré. »

Le comte ne craignait guère ce soulier proverbial, et les gros yeux du paysan du Danube ne comprimèrent aucun des élans de son éloquence.

M. Guizot, dans l'impossibilité de confondre l'orateur, ne trouva rien de mieux que de l'appeler *anarchiste*, et les petits journaux aux gages de la rue de Jérusalem, semblables à des mirmidons épileptiques, s'évertuaient à lancer contre le géant chrétien leurs flèches inoffensives et leurs épigrammes sans pointe.

« Ce n'est pas un orateur, disaient-ils; en voulez-vous la preuve? Il écrit ses discours et les apprend de mémoire. »

Quel pavé!

En attendant, les évêques, les chapitres

diocésains, tous les catholiques de France s'unissaient dans un concert unanime d'éloges, et acceptaient notre héros comme le représentant officiel des intérêts de la foi.

Tacticien habile, M. de Montalembert essaya de transporter la lutte sur le champ électoral.

Dans un manifeste écrit en 1847, il conseille aux électeurs de préférer un protestant libéral comme M. de Gasparin, et même un juif, à ces catholiques de mauvais aloi qui sortaient de la messe pour aller voter avec MM. Thiers et Dupin l'expulsion de leurs frères.

Poussant la logique jusqu'au bout, il refuse d'appuyer de son vote les réclama-

tions faites contre les cours de MM. Michelet et Quinet, préférant la philosophie qui insulte la vérité catholique à celle qui prétend la défendre en usurpant sa place.

Nous le voyons porter le libéralisme jusqu'à demander la gratuité des inscriptions et des examens dans les Facultés, ce qui n'empêchait pas messieurs les étudiants de l'appeler le *grand sacristain*. Naïve jeunesse, à laquelle on faisait peur en lui parlant des intrigues des jésuites! comme s'il y avait encore des jésuites.

Henri Heine, dont on ne suspectera pas le témoignage, dit là-dessus :

« Ce sont des contes pour de grands marmots, de vains épouvantails, une superstition moderne. Il me semble qu'on a

traité assez souvent les jésuites un peu jésuitiquement, et que les calomnies dont ils se sont rendus coupables leur ont été restituées avec usure.

« On pourrait appliquer aux pères de la compagnie de Jésus la parole que Napoléon prononça sur Robespierre: « Ils ont été exécutés et non pas jugés. »

« Mais le jour viendra où on leur rendra justice et où on reconnaîtra leurs mérites. Déjà nous sommes forcés de convenir que, par l'action de leurs missionnaires, répandus sur tout le globe, ils ont avancé d'une façon incalculable la moralisation du monde, la civilisation générale; que, de plus, ils ont été un salutaire contre-poison contre les miasmes délétères de Port-Royal,

et que même leur théorie tant blamée des *accommodements* a été l'unique moyen de conserver à la foi l'humanité moderne, si désireuse de liberté, si avide de jouissances.

« — Mangez un bœuf et soyez chrétien ! disaient les jésuites au pénitent qui, dans la semaine sainte, avait envie d'un petit morceau de viande. »

Si les catholiques ont péché par des excès, par des personnalités coupables, par des récriminations inutiles, la faute n'en doit pas retomber sur les idées toujours si libérales de M de Montalembert.

Dans les questions d'honneur politique, l'intrépide soutien de la foi religieuse se montre un fils zélé de la France. Tous les

échos de son âme vibrent aux accents du patriotisme et de la gloire nationale.

— Que le gouvernement représentatif, s'écrie-t-il, veille à ce que ce dépôt sacré, l'honneur du pays, que nous avons reçu de nos pères, ne devienne pas moins éclatant et moins précieux que sous la monarchie absolue, autrement la France ne sera plus la France! La dernière goutte du sang de quatre-vingt-douze s'épuisera dans ses veines; elle se noiera dans un océan d'intérêt matériel, elle se plongera jusqu'au cœur dans la betterave et le bitume!

C'est le jésuite Montalembert qui a proféré ces fiévreuses paroles:

Et nunc erudimini!

Lorsque la question d'Orient se dressa menaçante et mystérieuse, en 1840, le comte alla l'étudier sur les lieux mêmes et revint ensuite prendre part à la discussion, éclairé de lumières qui n'avaient point pénétré dans les cervelles obtuses de nos hommes d'État.

Signalant tout ce qu'il y avait de factice dans les réformes de Méhémet-Ali, il montre comment ce dernier prostituait les inventions du génie européen au génie de la barbarie, et mettait en œuvre tous les progrès de la civilisation moderne pour rendre plus lourd, plus accablant, plus universel, le joug du despotisme oriental.

— La question d'Orient, s'écrie Montalembert, sera tôt ou tard le tombeau de la paix!

Au mois d'août 1847, il prononce l'oraison funèbre de la session et caractérise ainsi le système parlementaire:

— De nos jours, le gouvernement de la France est une espèce de chasse effroyable, où les ministres sont constamment traqués par quatre cents députés, avec une certaine quantité de pairs de France; et ces quatre cents députés sont à leur tour poursuivis, harcelés par dix mille électeurs infatigables et âpres à la curée, qui ne leur laissent pas un instant de liberté et de repos.

La révolution grondait déjà.

Tous les esprits doués de clairvoyance comprenaient que, dans ce formidable ouragan, le pouvoir resterait debout parce

qu'il est le premier besoin des sociétés organisées ; mais que la liberté succomberait par la peur que les honnêtes gens auraient des scélérats, et même par la peur que les petits scélérats auraient des grands.

Le 14 janvier 1848, M. de Montalembert excita chez ses collègues une de ces violentes émotions contre lesquels on les croyait garantis. Il fut réellement animé du souffle des prophètes, lorsqu'il débuta par ces mots, eu parlant des affaires de la Suisse :

— Messieurs, c'est un vaincu qui parle à des vaincus !

Dans ce même discours, le pair de France catholique s'écria :

— Voyez-vous ces hommes armés, montant par ce défilé des Alpes que beaucoup d'entre vous ont suivi ? Les voilà qui gravissent le sentier escarpé que, pendant tant de siècles, des milliers de chrétiens, étrangers, voyageurs, ont foulé pieusement et avec reconnaissance. Ils vont là où la République française s'était arrêtée avec respect, là où le premier Consul Bonaparte avait laissé avec sa gloire le souvenir de son intelligente tolérance, là où le corps de Dessaix a trouvé un tombeau digne de lui. Et que vont-ils y faire ces vainqueurs sans combat ? Il faut le dire : ils vont pour voler, oui pour voler le patrimoine des pauvres, des voyageurs, de ces moines du Saint-Bernard, que dix siècles ont entourés de leur vénération et de leur amour !

Le *National* fut ému lui-même.

Pour la première fois il se montra juste envers l'orateur, auquel il prodiguait ordinairement les gracieuses épithètes de *cafard*, *d'insolent*, *à la colère mêlée de bave et d'eau bénite.*

Montalembert a une figure douce, calme, empreinte d'une sorte de béatitude religieuse, qui l'exposa plus d'une fois aux plaisanteries de MM. les Voltairiens. Ceci nous remémore une anecdote qui se rapporte aux dernières années du règne de Louis-Philippe.

Trois voyageurs revenaient en wagon du camp de Compiègne.

L'un était un homme de trente-six ans,

au visage pâle et régulier, avec de longs cheveux tombant droit, des yeux grands et mélancoliques d'une expression pleine d'aménité et de poésie.

Il lisait un livre de Joseph de Maistre et semblait parfois méditer avec une sorte d'extase.

A côté de lui se trouvait un capitaine de dragons, dont la lèvre supérieure était ornée d'une large moustache noire qu'il relevait en crocs d'un air martial, et, dans l'angle opposé, se tenait vis-à-vis d'eux un tout jeune homme, qui, le lorgnon dans l'œil, regardait le lecteur avec un air très-suspect d'impertinence.

— Voyez donc la bonne tête de jésuite!

murmura-t-il à voix basse en se penchant vers le capitaine, son voisin.

— Monsieur, répondit tranquillement celui-ci, en accablant l'étourneau d'un regard froid qui le couvrit de confusion, cette tête de jésuite est celle de mon frère, le comte de Montalembert, pair de France.

Notre héros accepta les événements en Février.

Peu lui importait que la République succédât à la Monarchie. Les droits et les devoirs des catholiques subsistaient toujours les mêmes.

Envoyé à la Constituante par le département du Doubs, puis à l'Assemblée législative par les mêmes électeurs et par ceux des Côtes-du-Nord, il devint l'un des chefs

les plus autorisés du parti de l'ordre et l'un des plus enclins aux mesures répressives. En présence des luttes révolutionnaires, des journées sanglantes et des déceptions cruelles, il sentit la crainte envahir son âme, et le spectacle de l'anarchie sembla faire chanceler sa foi dans la liberté.

Ceux qui ont cru voir une contradiction de caractère dans l'effet produit par un moment d'angoisse, ne savent juger ni les circonstances ni les hommes.

M. de Montalembert ne mit pas en poche son drapeau. Seulement il ne voulut pas le déployer pour qu'il flottât au souffle impur de la démagogie.

Quand les hommes sont ivres, on ne leur donne plus de vin.

La liberté n'est faite que pour les sages. On la retire aux fous.

Dans ce tohu-bohu sans nom de toutes les idées, de tous les intérêts et de tous les pouvoirs, il fut bien obligé d'accepter les transactions et les demi-mesures. Un jour, il était d'accord avec M. Dupin ; le jour suivant, il s'entendait avec M. Thiers.

Lorsqu'il s'agit de construire une digue, qu'importent les matériaux ?

Il fit un rapport à l'appui du projet de loi tendant à rendre obligatoire la célébration du dimanche et des jours fériés, projet inopportun qui ne résolvait rien, surtout à une époque d'effervescence irréligieuse.

Chez nous, d'ailleurs, comment célèbre-

t-on le dimanche? Pour l'immense majorité ce n'est qu'un jour de dissipation.

A Paris, l'homme d'affaires, le commerçant, l'industriel vont, dès le matin, à la campagne chercher de l'appétit et se goberger un peu plus amplement qu'à la ville. Quant aux ouvriers, ils courent à la barrière boire du vin frelaté.

En province, la pratique du repos hebdomadaire s'entend à peu près de la même façon : le bourgeois traite ou dîne en ville; l'artisan et le campagnard passent leur journée à la guinguette.

Il faudrait ou donner la foi aux populations, ce que le législateur ne peut pas faire, ou contraindre chaque individu à

prendre le chemin du temple et à prier de par la loi, ce qui est impraticacle.

Du reste, jamais l'éloquence de M. de Montalembert ne fut plus vive, plus puissante, plus hautaine que dans ces discussions orageuses, où les clameurs et les interruptions accueillaient chacune de ses paroles, au milieu d'un désordre presque sauvage.

On a surtout gardé le souvenir de deux de ses harangues, celle du 12 janvier 1849 et celle du 19 octobre de la même année.

Dans le premier discours, qui avait trait à la proposition Rateau, Montalembert, dorant le sarcasme de paroles respectueuses et tout à fait parlementaires, con-

viait l'Assemblée à se dissoudre d'elle-même.

La seconde harangue, prononcée au sujet des affaires de Rome, est universellement regardée comme un des chefs-d'œuvre les plus brillants de l'art oratoire.

On lisait, le lendemain, dans la *Voix du Peuple*, organe de M. Proudhon :

« D'où vient cette profondeur dans le *vrai*, cette forme saisissante dans le langage, ce bonheur parfois inouï de l'expression? de ce que, seul, M. de Montalembert s'est placé au point réel de la question. »

Sévère pour Victor Hugo, qui s'égarait au milieu de la horde démagogique, et à qui il montra Rome comme le lieu où il

se consolerait un jour de toutes ses déceptions, l'orateur eut des larmes pour la perte de la liberté et des accents d'un filial et sublime respect pour défendre la chaire de Saint-Pierre.

— Savez-vous, disait-il aux montagnards, savez-vous quel est le plus grand de tous vos crimes? Ce n'est pas seulement le sang innocent que vous avez répandu, quoiqu'il crie vengeance au ciel contre vous; ce n'est pas seulement d'avoir versé à pleines mains la ruine dans l'Europe entière, quoique ce soit le plus formidable argument contre vos doctrines. Non! C'est d'avoir désenchanté le monde de la liberté; c'est d'avoir ou compromis, ou ébranlé dans tous les cœurs honnêtes cette noble croyance;

c'est d'avoir refoulé vers sa source le torrent des destinées humaines.

« Vous niez la force morale, vous niez la foi, vous niez l'empire de l'autorité pontificale sur les âmes, cet empire qui a eu raison des plus forts empereurs, eh bien, soit!

« Mais il y a une chose que vous ne pouvez pas nier, c'est la faiblesse du Saint-Siége.

« Sachez-le, cette faiblesse même fait sa force insurmontable. Quand un homme est condamné à battre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément; elle lui dit : Frappez! mais vous vous déshonorez et vous ne vaincrez pas! Eh bien, l'Église

n'est pas une femme, c'est bien plus, c'est une mère, la mère de l'Europe, la mère de la société moderne! On a beau être un fils dénaturé, un fils ingrat, on reste toujours fils, et il arrive un moment où cette lutte parricide devient insupportable au genre humain. Celui qui l'engage tombe accablé, anéanti, soit par sa défaite, soit par la réprobation unanime de l'humanité!

Pie IX envoya une lettre de remercîment touchante à l'orateur.

Quelques mois après, pendant les vacances de l'Assemblée, M. de Montalembert fit un voyage à Rome et rapporta un morceau de la vraie croix, qu'il offrit au chapitre de la cathédrale.

Depuis le vol du reliquaire de Saint-

Denis, sous la Révolution, la France ne possédait plus un seul fragment de la sainte relique.

Nous sera-t-il permis de reproduire, puisque l'occasion s'en présente, une curieuse version que nous avons recueillie sur les destinées postérieures des objets enlevés, à cette époque, dans la vieille église?

En 1827, Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, est abordé dans la rue par un ancien comparse de sa troupe, qui lui dit, en proie à un trouble qu'il ne cherche pas à dissimuler :

— Voici quelque chose que j'ai pris autrefois à Saint-Denis. Qu'est-ce? Je crains de le deviner, et cela me brûle les mains.

Prenez-le, je vous en supplie. A tout autre que moi cela portera bonheur.

Et le vieux comparse disparut.

Dans le lambeau de soie rouge qui enveloppait l'objet mystérieux, Harel trouva un fragment de bois de cèdre, rongé de vétusté, et un parchemin vermoulu qui n'était rien autre que la propre lettre écrite en 325, par sainte Hélène à son fils Constantin le Grand.

L'impératrice y donnait les détails les plus circonstanciés sur les fouilles opérées à l'endroit où s'était accompli le mystère de la Rédemption, et sur la découverte du précieux fragment qu'elle envoyait à son fils.

C'était bien le même morceau de bois

dont Sauval fait la description dans le *Trésor de l'Abbaye de Saint-Denys*.

Plus de doute, le directeur posséde la sainte relique.

Aussitôt il court chez l'archevêque.

— Qui annoncerai-je à monseigneur? demande l'huissier.

— Annoncez le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui veut lui offrir un morceau de la vraie croix.

Une pareille relique au pouvoir d'un comédien!

M. de Quélen n'y crut point et refusa l'audience. Même accueil chez le grand-aumônier, M. de Croy, et chez le ministre des cultes, M. de Frayssinous.

Harel indigné reprit le chemin de son théâtre, où il arriva un peu avant le lever du rideau.

Tous les artistes se trouvaient réunis.

Il raconte son aventure au milieu du plus profond silence, et bientôt, à l'aspect de l'objet vénérable, oubliant leurs oripeaux, leurs rôles et le public, les hommes s'inclinent, les femmes s'agenouillent et demandent à toucher de leurs lèvres le bois sacré.

Dans l'élan de sa ferveur, l'une d'elles offre une année de ses appointements en échange du précieux trésor.

— Eh bien! s'écrie le directeur, chacun de vous en aura sa part!

C'est ainsi que la sainte relique refusée et méconnue par les grands dignitaires du clergé, fut divisée entre vingt ou trente comédiens, qui en reçurent les fragments avec les démonstrations de la piété la plus vive [1].

Après le 2 décembre 1851, M. de Montalembert est nommé membre de la Commission consultative, Les électeurs l'envoient ensuite au Palais Bourbon.

L'ordre est rétabli en France. Il croit le temps venu de faire entendre de nouveau le nom de liberté.

Au mois de mars 1854, il écrit à M. Du-

1. Ce fait a été raconté, dans l'*Illustration*, par M. Philippe Busoni.

pin, l'illustre caméléon, une lettre tellement verte, que le procureur général demande au Corps Législatif l'autorisation de poursuivre M. de Montalembert.

Le comte se défendit par des aveux catégoriques, et nous avouons notre incompétence sur ces délicates matières. Après une longue discussion, les poursuites furent autorisées.

Belmontet, le poëte impérialiste, donna un vote négatif.

M. Berryer devait présenter la défense du célèbre ennemi de M. Dupin; mais le procès n'eut pas d'autres suites, et l'on fut sage de s'en tenir là, car les renommées intactes grandissent dans la persécution. Le parquet n'a jamais écrasé le mérite ni

étouffé les voix intrépides qui osent proclamer des vérités utiles.

Élu membre de l'Académie, le comte de Montalembert fut installé, le 5 février 1853, dans le fauteuil vacant de M. Droz.

La Révolution française fit les frais de son discours et de celui de M. Guizot, chargé de lui répondre.

Dans ces derniers temps, le noble comte a publié plusieurs ouvrages, entre autres le livre intitulé: *Des intérêts catholiques au XIXe siècle*, avec cette épigraphe empruntée à Tacite: *Liceat inter abruptam contumaciam et deforme obsequium pergere iter periculis vacuum.*

C'est une éloquente protestation con-

tre l'abaissement des esprits et contre les diatribes insensées et pleines de périls pour l'Église, imprimées par M. Louis Veuillot.

Depuis longtemps déjà, Montalembert s'occupait d'une *Histoire de saint Bernard*, dont une curieuse étude, publiée en 1844, nous a donné un avant-goût. Le cadre de ce premier travail s'agrandit, et maintenant il nous promet une histoire complète des moines d'Occident.

Un chapitre détaché de cette œuvre, l'*Esprit romain après la paix de l'Église*, a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1855.

Enfin un dernier écrit, dont le retentissement fut immense : *De l'Avenir politi-*

que de l'Angleterre, nous montre M. de Montalembert préoccupé de douloureuses pensées ; mais nous y lisons ces paroles qui résument toute son existence de politique et de chrétien :

« Au milieu des découragements, des hésitations et des apostasies qui nous assiégent, que notre voix et notre vie restent d'accord avec notre passé.

« *Manet immota fides !* »

FIN.

Paris. — Typ. Gaittet et C., rue Git-le-Cœur, 7.

Monsieur,

M. Emile Amé, architecte
m'a prévenu que je serai décidé, après avoir
connaissance de vos prix

J'ai l'honneur d'être votre
très humble serviteur

Ch. de Mentat Cuibert

LES

CONTEMPORAINS

JOURNAL CRITIQUE ET BIOGRAPHIQUE

EUGÈNE DE MIRECOURT, RÉDACTEUR EN CHEF

BUREAUX A PARIS, RUE COQ-HÉRON, 5

Une publication qui, depuis trois ans, n'a pas vu le succès se ralentir pour elle, vient aujourd'hui prêter son titre au journal que nous annonçons.

M. EUGÈNE DE MIRECOURT sera le rédacteur en chef de ce journal.

Tôt ou tard, l'auteur de tant de volumes, — loués sans restriction par les uns, impitoyablement dénigrés par les autres, — devait prendre rang dans la presse militante.

L'heure est venue pour lui de se défendre, en allant chercher sur leur terrain même les ennemis discourtois qui le poursuivent de leurs attaques.

LES CONTEMPORAINS, — ce titre engage. Il annonce nécessairement une feuille toute d'actualité, palpitant, respirant en quelque sorte avec le siècle, et à laquelle il suffira de tâter le pouls, si l'on veut apprendre comment se porte le monde littéraire et comment se porte le monde qui ne l'est pas.

Toutes les richesses biographiques restées intactes dans le portefeuille de M. Eugène de Mirecourt, et que le cadre restreint de ses volumes ne lui permet pas d'employer, trouveront ici leur place, en donnant le complément de son œuvre.

Critiques originales, nouvelles de bonne source, échos et bruits de la ville, anecdotes vivantes; portraits tantôt sérieux, tantôt grotesques, mais toujours ressemblants; cuisine mystérieuse des journaux, des revues, des théâtres, des académies; histoire complète de l'époque, écrite jour par jour avec vérité, discernement, conscience : — voilà ce qu'annonce le journal nouveau.

Quant à la polémique, — plus ses adversaires seront violents et grossiers, — plus M. Eugène de Mirecourt s'affermira dans la résolution d'être calme, convenable et de bon goût.

Le journal les Contemporains paraîtra toutes les semaines, le mardi (52 numéros par an).

Le premier numéro a paru le mardi 6 janvier 1857.

On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5.

LE JOURNAL LES CONTEMPORAINS SE VEND

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE,

15, RUE GUÉNÉGAUD,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX

ET CHEZ

TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

UN NUMÉRO : TRENTE CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Trois mois : 5 fr. — Six mois : 10 fr. — Un An : 18 fr.

ÉTRANGER, — le port en sus selon les pays.

Le journal LES CONTEMPORAINS *sera envoyé gratuitement, comme essai, à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

Pour le prix de l'abonnement, envoyer *une valeur sur Paris* — ou un MANDAT SUR LA POSTE à M. le Directeur du journal **les Contemporains**, rue Coq-Héron, 5. (*Affranchir.*)

Paris. — Typ. GAITTET et C., rue Cit-le-Cœur, 7.

VIENT DE PARAITRE

HISTOIRE-MUSÉE

DE LA

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DEPUIS

L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES JUSQU'A L'EMPIRE

PAR

AUGUSTIN CHALLAMEL

ACCOMPAGNÉE

DES ESTAMPES, COSTUMES, MÉDAILLES,
CARICATURES, PORTRAITS HISTORIÉS ET AUTOGRAPHES
LES PLUS REMARQUABLES DU TEMPS

TROISIÈME ÉDITION

Le succès qui a accueilli les deux premières éditions de ce livre pourrait, à la rigueur, nous dispenser d'entrer dans de nouvelles explications sur l'intérêt des matières qu'il traite et

sur l'importance des nombreux documents qu'il contient; mais il nous a semblé qu'il ne serait pas hors de propos aujourd'hui de dire quelques mots sur la pensée de l'auteur, sur le plan qu'il a suivi et sur les motifs qui doivent faire, à notre avis, désirer en ce moment une réimpression de cet ouvrage.

L'*Histoire-Musée de la République française* n'est pas, à proprement parler, une histoire de la République, c'est-à-dire un récit plus ou moins détaillé des événements publics groupés et appréciés suivant la passion politique, le système ou l'école philosophique de l'auteur; elle n'est pas non plus, comme on pourrait le penser, un simple recueil de documents, plutôt fait pour les écrivains que pour les lecteurs; elle tient à la fois de ces deux genres de livres; plus impartiale et moins solennelle que les narrations des historiens, en ce qu'elle se borne, la plupart du temps, à exposer les circonstances dans lesquelles se sont produits les lettres, les dessins, les emblèmes, les caricatures, dont elle retrace et conserve l'image exacte comme autant de

monuments des luttes des partis, elle est moins sèche aussi et plus instructive qu'une simple collection de pièces, parce que, en guidant le lecteur par un récit rapide des faits qui relient entre elles ces productions si diverses de l'esprit français pris sur le fait dans le moment où la surexcitation des passions de parti lui donne l'essor le plus énergique, elle met l'observateur intelligent à même d'en déduire des enseignements utiles.

On pourrait dire que l'*Histoire-Musée de la République française* est la chronique du mouvement quotidien de l'esprit français pendant la Révolution.

Quant à l'opportunité du moment choisi pour cette réimpression, nul ne contestera qu'elle ne saurait se produire plus à propos que dans ces temps de calme si favorables à la méditation, ces temps où les esprits sérieux aiment à chercher dans l'étude impartiale du passé la raison d'être du présent et la leçon de l'avenir.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'*Histoire-Musée de la République française*, par Augustin Challamel, formera deux volumes grand in-8 jésus.

350 gravures sur acier et sur bois, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 72 livraisons à 25 cent., et en 12 séries brochées à 1 fr. 50 cent.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte, avec gravures, plus *deux gravures* sur acier ou sur bois, tirées à part, ou une gravure et un autographe.

Prix de la livraison, 25 centimes

LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE

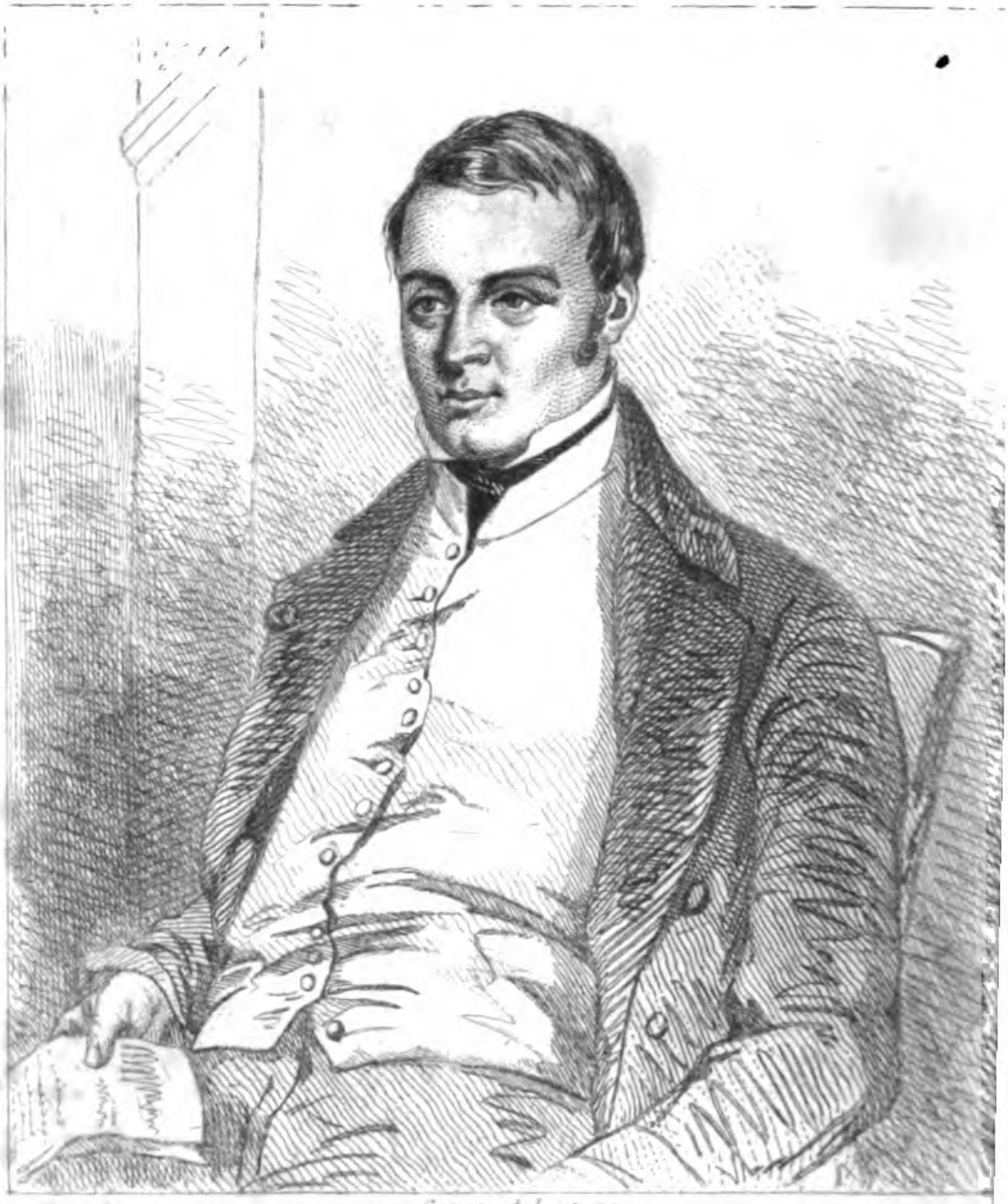
ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE GUÉNÉGAUD, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

Paris. -- Typ. Gaittet et C., rue Cit-le-Cœur, 7.



Carey, del. et sc.

SAINT MARC GIRARDIN

Publié par G. HAVARD

Imp. de Mangeon

LES CONTEMPORAINS

SAINT-MARC GIRARDIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger

SAINT-MARC GIRARDIN

Pour ne pas être confondu sans doute avec l'ancien rédacteur en chef de *la Presse*, le héros de ce petit livre s'est canonisé par anticipation.

Son véritable nom de famille est Marc Girardin.

Le célèbre professeur est né à Paris, le 21 février 1801, d'une famille bourgeoise et commerçante de père en fils. Il ne compte pour ancêtres que des marchands drapiers. Son mérite personnel lui a conquis des droits à l'illustration sans le secours d'aucun parchemin héréditaire.

Dès l'âge le plus tendre, Marc se distingua par une vive intelligence et par un goût passionné pour l'étude.

Ses parents, comme le plus grand nombre des boutiquiers, n'avaient pas cet esprit étroit et dépourvu d'horizon que donne la constante préoccupation du gain.

Ils décidèrent que l'enfant ferait ses classes.

On l'envoya, comme pensionnaire, à l'institution Hallays-Dabot (1), un des plus grands établissements libres de Paris, situé rue des Fossés-Saint-Jacques, et qui envoyait ses élèves aux cours du lycée Napoléon.

Marc eut là pour condisciples le futur maréchal Saint-Arnaud, le futur député Chégaray et M. de Langsdorf.

Au concours général, il disputa plus d'une couronne à Vitet, l'un des brillants élèves du collége Charlemagne.

L'année scolaire ne se termina pas une

(1) Cette institution existait encore, il y a quelques années. Elle a fait place à une école préparatoire à la marine.

fois sans que le nom du jeune Marc fût proclamé sous les voûtes solennelles de la Sorbonne.

Ses triomphes ont laissé des traces dans le souvenir de ses contemporains, car le public, au commencement de la Restauration, prenait un intérêt beaucoup plus vif aux succès de collége qu'il ne le fait de nos jours.

On essayait de cultiver d'autres lauriers que ceux du champ de bataille.

Depuis trop longtemps, l'Empire avait mis en coupe réglée la jeunesse française, et l'on applaudissait à la génération nouvelle qui ceignait son front de palmes moins glorieuses, mais plus uti-

les, au point de vue de la civilisation et du repos de la France.

L'année de rhétorique est surtout, pour les héros de collége, l'année des grandes victoires.

Marc remporta deux prix : celui de discours français et celui de vers latins; mais ces couronnes lui coûtèrent force démarches; il lui fallut, pour les obtenir, une longue persévérance

Par un déni de justice inqualifiable, on l'avait éliminé du concours après coup, sous prétexte qu'il avait dépassé vingt ans, l'âge de rigueur, et sans remarquer qu'il bénéficiait de la prolongation d'une année, exceptionnellement accordée aux élèves que les événements politiques de

1815 avaient précédemment frustrés d'une joûte universitaire.

Outré de l'injustice dont on le rendait victime, Marc accourut chez un de ses parents, M. Hochet, secrétaire du contentieux au conseil d'État.

Il expliqua son mécompte et lut sa composition.

M. Hochet, homme d'esprit et fort lettré, le conduisit chez M. Villemain, où le jeune homme fit une seconde lecture de ses vers.

Le professeur les goûta fort.

— Excellente latinité, dit-il à Marc ; seulement, vous avez laissé, par étourderie, échapper une faute de césure.

N'importe, j'épouse votre querelle. Je vous ferai rendre justice.

Il tint parole.

Cependant, malgré l'intervention du professeur, les droits de Marc Girardin ne furent reconnus qu'à demi.

Les juges du concours prétendirent qu'il devait partager le prix avec un autre élève, neveu du doyen de la Faculté des lettres.

C'était pour donner à celui-ci la couronne tout entière qu'on avait évincé son concurrent. Les condisciples de Marc le vengèrent de cette intrigue et sifflèrent son rival.

Après la distribution de prix, le jeune

homme se rendit chez son protecteur pour le remercier.

Villemain se trouvait absent

Marc lui laissa un mot d'écrit dans lequel il lui exprimait toute sa gratitude. Le style de cette lettre, rédigée à la hâte dans une antichambre, frappa M. Villemain.

Rencontrant Marc peu de temps après, il lui dit :

— Je suis sûr que vous avez lu et relu la Correspondance de Voltaire. Pour écrire de cette façon franche et nette, il faut avoir bien étudié le meilleur de nos modèles de prose.

En effet, le jeune collégien faisait ses

délices de la susdite correspondance.

Il se forma de la sorte au bon style, c'est possible; mais en même temps il se dessécha le cœur, à un âge où il est nécessaire de céder quelquefois aux illusions de l'enthousiasme.

La littérature y perdit un poète, et les *Débats* y gagnèrent un critique.

Disons que M. Saint-Marc Girardin est resté fidèle à sa prédilection pour Voltaire. Tout récemment, il a publié en tête de ses *Lettres inédites* une fine et savante étude sur le patriarche de Ferney.

Quelques mois après la sortie du collége, le hasard mit le jeune homme en présence de six de ses anciens camara-

des, les plus *forts*, après lui, de l'institution Hallays-Dabot.

Tous rêvaient l'avenir littéraire.

Les six amis de Marc avaient chacun en poche une tragédie, qu'ils n'eussent pas cédée pour l'empire de Trébizonde.

Vinrent les épanchements et les confidences.

O prodige ! sur les six chefs-d'œuvre il y avait deux *Virginie* et quatre *Lucrèce*.

Nous connaissons un académicien qui va se pendre après cette révélation.

Si la corde est solide, elle pourra servir ensuite à M. Latour Saint-Ybars.

Marc Girardin n'avait aucun manuscrit

de ce genre à se reprocher. Son prix de poésie latine ne lui montait pas au cerveau en alexandrins, et le démon de la rime le laissait assez calme.

Néanmoins, il se sentait entraîné, comme ses camarades, vers la carrière des lettres.

Mais les fils proposent et les pères disposent.

Sa famille décide qu'il suivra le cours de l'Ecole de droit. M. Girardin père regarde avec raison le métier du barreau comme beaucoup plus agréable, au point de vue de l'indépendance, que celui du professorat.

Le jeune homme obéit.

Mais, tout en étudiant la jurisprudence, il continue de suivre les cours de la Sorbonne.

Reçu avocat, il plaide trois causes.

Nous parlerons seulement de la première, qui fit naître certains épisodes curieux. Marc avait à défendre un marchand bonnetier contre les dames de la Halle.

Il prononce un plaidoyer fort ironique et gagne le procès.

Or, ceci ne va plus aux commères qui se présentent comme parties adverses.

Durant toute la plaidoirie, elles se permettent des gestes de menace envers le jeune orateur; puis, au sortir de l'au-

dience, elles se rassemblent dans la salle des Pas-Perdus, afin de le complimenter de son succès, en style poissard.

Quelques âmes charitables préviennent Marc de l'ovation qu'on lui ménage.

Il ne fait qu'en rire et veut affronter intrépidement le dialecte de Vadé. Les gendarmes y mettent obstacle et font déguerpir ces dames.

Trois jours après, il reçoit la visite de son client, le marchand bonnetier. Celui-ci entame la question des honoraires.

— Oh ! vous ne me devez rien, répond Saint-Marc, absolument rien ! Je suis avocat amateur et je plaide pour mon plaisir.

— Monsieur, repart l'honnête boutiquier, je sais à quoi la délicatesse m'oblige. Puisque vous refusez mon argent, croyez bien que je ne resterai point votre débiteur. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Le lendemain, notre Démosthènes dormait encore, quand le bonnetier force la porte de sa chambre, avec un paquet sous le bras.

— J'espère, mon généreux défenseur, s'écrie-t-il, que vous accepterez au moins ce gage de ma reconnaissance!

— Pourquoi cela?... mon Dieu, non ; je ne veux rien.

— Oh! je laisserai le paquet, je vous le jure !

— Quel terrible homme! Voyons au moins ce que vous m'apportez.

— Du tout! Je vous en prie, ne regardez cela qu'après mon départ.

Il fallut bien en passer par où voulait ce client si plein de délicatesse.

A peine a-t-il tourné les talons, que notre avocat s'empresse d'ouvrir le paquet mystérieux ; il y trouve... douze bonnets de coton de premier choix et une demi-douzaine de caleçons de nuit.

Cependant, ni Cujas ni Pothier ne pouvaient faire oublier à Marc Girardin sa douce littérature.

Nous le trouvons, au début de l'année 1821, taillant et affilant sa plume dans le

bureau de rédaction d'un petit journal qui avait pour titre l'*Echo du soir*.

Il y faisait, en style on ne peut plus délibéré, le compte rendu de l'Opéra.

M. de Sacy, son futur collègue au journal de la rue des Prêtres, y publiait également, dans une manière toute folâtre, certaines esquisses judiciaires qu'il serait curieux de mettre en regard de ses articles actuels.

La plume de ces messieurs jetait là sa gourme. Ils étaient en goguette et se livraient à leurs folies de jeunesse.

Du reste, ils ne tardèrent pas à se ranger l'un et l'autre.

Ce passage de Saint-Marc Girardin

dans la petite presse ne lui fut point inutile.

A toutes ces manœuvres d'escrime du journalisme amusant, sa plume acquit aisance et souplesse, désinvolture cavalière et spirituelle vivacité : charme suprême, lorsqu'il se trouve au service d'un talent sérieux.

Bientôt il s'occupe de travaux plus importants.

En 1822, il concourt à l'Académie française pour l'éloge de Lesage.

Mais il n'obtient que l'accessit.

Sa forme libre, et beaucoup trop en dehors du ponsif académique, déplaît à l'aréopage.

Marc avait entrepris ce travail d'après les conseils de Villemain. Ce dernier le consola du demi-échec qu'il venait de subir, en insérant dans les *Débats*, sur son œuvre, quelques lignes flatteuses.

Il y avait réellement d'excellentes choses dans cette étude sur Lesage.

Les différences de caractère entre Gil Blas et l'audacieux Figaro s'y trouvaient très nettement et très finement tracées.

Comme nous l'avons déjà dit, Saint-Marc Girardin, dès la première heure de ses débuts, se renferma dans les limites de la critique pure et simple. Il ne fit jamais à la Muse le plus petit doigt de cour, infiniment plus sage en cela que tous ses prédécesseurs et tous ses rivaux, dont les

essais malheureux ou insuffisants ont révélé l'impuissance.

Etienne Béquet a fait le *Mouchoir bleu*, — un chef-d'œuvre, si vous voulez, mais un chef-d'œuvre de cent lignes.

M. Villemain a écrit *Lascaris*.

Philarète Chasles a commis la *Fiancée de Bénarès*.

Nous avons lu des poésies fugitives de M. Ampère.

On a joué une comédie de M. Magnin : *Racine*, ou *la Troisième représentation des Plaideurs*.

Enfin M. Nisard a signé une nouvelle; Gustave Planche a promis d'écrire un roman; ce gros Janin s'est rendu coupable

de l'*Ane mort*, de la *Religieuse de Toulouse* et des *Plaisirs champêtres*.

Rien de semblable chez notre héros.

Sa conscience est pure de tout soupçon de roman, de tragédie ou de poème.

Cet esprit net, avisé, positif, ennemi du vague et de la rêverie, n'a jamais risqué le moindre écart dans le pays de l'imagination. Sa critique, en revanche, est toujours brillante et limpide.

Jamais il ne tombe dans les minuties pédantesques de la science.

Il voit de loin, parce qu'il voit de haut; ses lecteurs le suivent sans fatigue.

En 1823, Saint-Marc, persistant à embrasser la carrière du professorat, bien que

ses parents aient obtenu de lui qu'il ne se fasse point admettre à l'Ecole Normale, profite de la création récente de l'agrégation pour en subir les examens.

Il est reçu, et attaché comme professeur suppléant à plusieurs colléges de Paris.

Cette position lui offre des avantages plus que modestes sous le rapport du traitement; mais il trouve moyen de l'améliorer par des répétitions ou des leçons particulières.

Tout à coup, on le dénonce comme libéral, et il se voit écarté de l'enseignement par l'abbé Nicolle.

Sans réclamer contre les mesures qui

le frappent, il se résigne à passer doucement sa vie en famille, en attendant des jours meilleurs.

Chaque année, aux vacances, il se livre à quelques excursions peu lointaines sur les bords du Rhin, en Belgique, en Suisse; et y dépense gaiement ses minces économies de répétiteur et d'universitaire en demi-solde.

Saint-Marc Girardin a toujours eu le goût des voyages.

Nous le suivrons plus tard dans quelques autres pays, moins battus des touristes.

M. de Frayssinous, ministre de l'instruction publique, le relève de sa disgrâce en 1826.

On tient même à le dédommager des rigueurs de l'abbé Nicolle, et monseigneur d'Hermopolis lui offre une chaire de seconde au collége Louis-le-Grand.

Vers la même époque, Marc se charge, à la *Société des Bonnes-Lettres*, de faire un cours public sur la littérature de la Renaissance.

Il improvise sa première leçon avec une verve piquante, avec un esprit merveilleux et plein de grâce.

La multitude se presse pour l'entendre.

On peut dire que ses cours obtinrent un succès incontestable, même à côté du sublime enseignement de la Sorbonne.

La couleur politique de la *Société des Bonnes-Lettres* n'avait pas empêché Saint-Marc Girardin de lui prêter l'appui de sa parole et de sa science ; mais il devint, en même temps, un des principaux rédacteurs du *Mercure du XIX*e *siècle*, recueil foncièrement libéral.

Nous l'y voyons écrire, pendant les années 1826 et 1827, et en gardant l'anonyme, un assez grand nombre d'articles intitulés : *Lettres sur la littérature dramatique.*

Sans se ranger le moins du monde sous le drapeau classique, il décoche au romantisme des flèches acérées et cuisantes.

« Avec la nouvelle école, dit-il dans un

de ses premiers manifestes (1), notre rôle sera piquant. Que de fois nous aurons à crier *haro*, quand on mettra le niais sous le nom de naïveté, et le monstrueux sous le nom d'énergie. »

Dans un autre passage, il caractérise le vicomte d'Arlincourt en disant :

« Il invente comme les classiques, et il écrit comme les romantiques. »

Au milieu de cette guerre, ou plutôt au milieu de ces escarmouches contre les novateurs, Saint-Marc Girardin n'est jamais sorti de son rôle individuel. Jamais il n'a abdiqué sa personnalité au

(1) *Mercure du XIXe siècle*, tome 15, page 274.

profit des rancunes manœuvrant derrière lui.

Tout en admettant ses qualités brillantes, la prestesse et la vivacité de son style, on lui reproche d'être parfois trop superficiel.

Il y a quelque chose de fondé dans ce reproche.

L'écrivain qui regarde la clarté comme son mérite le plus incontestable et comme le premier devoir de sa plume, néglige ordinairement les profondeurs où la clarté n'est plus assez vive.

Or, le contraire arrive aux gens profonds. Presque toujours ils sont obscurs.

A la fin de l'année 1826, notre profes-

seur, un peu fatigué de la poitrine, sollicite de M. de Frayssinous un congé, que celui-ci lui accorde avec un empressement gracieux.

Somme toute, la congrégation n'était pas fâchée de le voir partir en Italie.

L'année suivante, Saint-Marc Girardin concourt une seconde fois devant l'Académie française. Il remporte le prix avec M. Patin, pour l'*Éloge de Bossuet*.

En 1828, nouvelle lutte académique.

Cette fois, Saint-Marc et Philarète Chasles sont couronnés ensemble. Le sujet proposé par le docte cénacle était un *Tableau de la marche et des progrès de la littérature française au seizième siècle*.

L'œuvre de notre professeur, n'est, selon nous, qu'un brillant croquis.

Il éclaire la question tout au plus à la surface, et néglige bien des richesses précieuses qu'il aurait trouvées dans la mine, en y creusant davantage.

Quoi qu'il en soit, les hauts bonnets du *Journal des Débats* trouvèrent ce travail merveilleux. En plein bureau de la rue des Prêtres, M. de Feletz fit l'éloge du lauréat en termes si pompeux et avec l'élan d'une sympathie si vive, qu'on eut aussitôt l'idée d'admettre Saint-Marc Girardin au nombre des rédacteurs du journal.

La négociation n'avait rien de difficile. Armand Bertin s'en chargea volontiers.

Quelques jours après, il rencontre Saint-Marc au foyer du Gymnase.

Dès le premier soir, ils sont amis, et, le lendemain, notre professeur envoie de la copie aux *Débats*.

Son premier article fut une étude sur Beaumarchais, à laquelle dame Censure, très sévère alors, apposa son *veto*.

Le passage que voici lui parut séditieux :

« Beaumarchais est un novateur sans scrupule. C'est là une gloire ou un crime que ne lui pardonneront pas ceux qui marchent en arrière, ceux qui marchent de côté, et enfin ceux qui ne marchent pas du tout. »

Saint-Marc aborde le premier-Paris, quinze jours après son entrée dans la rédaction.

Les troubles de la rue Saint-Denis éclatent. Il prend la plume, et donne courageusement cet article, imité d'un passage de Champfort :

« Tartuffe s'était mortifié dimanche soir. Lundi et mardi il se vengea. La canaille se mit à courir Paris, en criant : *Vive l'Empereur !* cri défunt qui ne ressuscite personne; cri exhumé des cartons de la police, car son ignorance des choses d'aujourd'hui trahit son origine. Le peuple accourt pour voir; la bourgeoisie s'assemble pour s'indigner de pareilles provocations. Alors gendarmerie

à cheval et à pied, troupes de ligne s'élancent sur le tout, sabrant, fusillant, renversant.

» *O qualis facies et quanto digna tabella!*

» Qu'il faisait beau voir nos soldats prendre la rue aux Ours, s'emparer de la rue Gréneta, marcher au pas de charge dans la rue Saint-Denis, tourner la rue Mauconseil, s'élancer dans le passage du Grand-Cerf, tirer sur les fenêtres gabionnées de pots de fleurs, tout cela à la lueur des réverbères, à défaut du soleil d'Austerlitz!

« Voyez cette cavalerie victorieuse qui court à plein galop : gare! laissez passer la victoire! gare aussi pour les civières

chargées de blessés qu'on porte à l'Hôtel-Dieu! Ce sont aussi des trophées, et le bulletin de la grande bataille est affiché à la Morgue! »

On le voit, cette polémique ne manquait pas de hardiesse.

L'article fit fortune dans la haute société libérale de Paris, et les salons de M. de Talleyrand, de M. de Broglie et de M. Molé s'ouvrirent pour Saint-Marc Girardin.

Mademoiselle Mars elle-même, qui se mêlait un peu de politique, voulut connaître le jeune professeur.

Elle lui envoya une invitation pour une de ses soirées.

Saint-Marc lui répondit avec bon goût :

« Votre invitation, mademoiselle, est des plus flatteuses; mais ma robe noire ferait tache d'encre à côté des brillantes toilettes de femme qui peuplent vos salons. »

Désirant entreprendre un nouveau voyage, il pria le successeur de M. de Frayssinous, M. de Montbel, de vouloir bien lui permettre de quitter sa chaire pour quelques mois.

— Allez, monsieur! lui fut-il répondu. Prenez tout le temps qu'il vous plaira. Nous ne demandons pas mieux que de vous envoyer promener!

Trois ans plus tard, en 1831, le professeur-journaliste rencontra hors de France les deux ministres qui s'étaient montrés si *obligeants* à son égard.

Il les plaignit et les remercia.

On peut dire de Saint-Marc Girardin qu'il est professeur dans l'âme. A toutes les époques, son ambition s'est concentrée dans l'enseignement.

Sous Martignac, le ministre libéral, il demanda une chaire de rhétorique et l'obtint.

M. Thiers, après Juillet, voyant qu'il dédaignait de prendre part à la curée générale des places, lui dit un jour :

— Il faut avouer, mon cher monsieur

Girardin, que vous êtes un fier pédant !

— Dites un pédant fier ! repartit Saint-Marc.

On le nomma presque malgré lui maître des requêtes.

Six mois auparavant, c'est-à-dire en avril 1830, il avait fait un voyage en Prusse, dans le but d'étudier les établissements d'éducation professionnelle, encore inconnus chez nous.

Il fit connaissance avec Michelet de Berlin, avec Gutzkow, l'éminent auteur dramatique, avec Edouard Gans et avec le philosophe Hégel.

De retour à Paris, la semaine qui précéda les glorieuses, il reprit, le lende-

main de la révolution, sa plume de journaliste pour écrire son fameux article sur les solliciteurs. Il stigmatisa bien avant Auguste Barbier tous ces mendiants ministériels,

Effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte et d'étage en étage.
Gueusant quelques bouts de galons.

On lira sans doute avec plaisir quelques-unes de ces lignes curieuses.

« Il y a quinze ans, en 1814, les martyrs de la fidélité inondaient les antichambres; la Vendée assiégeait les bureaux. C'était l'insurrection des Gérontes. L'ambition avait alors les cheveux blancs, et l'intrigue portait de la poudre.

» Le costume et le langage diffèrent aujourd'hui ; mais c'est la même chose au fond. Les victimes abondent, les héros pullulent. Ceux-ci se sont battus en personne (lisez le journal où leur nom est cité, mais ne lisez pas l'erratum du lendemain); ceux-là font valoir leurs titres. Aujourd'hui l'Intimé ne dirait plus :

« Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.

» Il serait bâtard d'un des vainqueurs de la Bastille ou oncle d'un des braves du pont de la Grève, et à ce titre l'Intimé demanderait une place de procureur général. »

Après avoir ainsi tiré sa poudre à ces

moineaux francs impudents, Saint-Marc Girardin s'en alla faire un tour au delà des Alpes.

Comme il regagnait Paris, en passant par Lyon, l'émeute le bloqua deux jours dans cette dernière ville, deux jours de transes épouvantables, pendant lesquels il eut à trembler cent fois pour la vie de sa femme, qui l'accompagnait.

Encore sous l'impression de son effroi, il écrivit dans les *Débats :*

« Les barbares qui menacent la société ne sont point au Caucase ni dans les steppes de la Tartarie, mais dans les faubourgs de nos villes manufacturières. »

Phrase terrible, dont chaque année qui s'écoula, depuis lors, a rendu la menace plus saisissante.

De 1829 à 1833, Saint-Marc Girardin a publié nombre d'opuscules et quelques livres, dont voici les principaux : *Des œuvres apocryphes du premier et du second siècle de l'ère chrétienne ;— Etat du théâtre à la fin du dix-huitième siècle ;— Histoire politique et littéraire de l'Allemagne* (1).

Tous ces travaux n'empêchaient pas l'illustre professeur de fournir au journal

(1) Ce dernier ouvrage est la publication de ses leçons à la Faculté des lettres, pendant l'année 1831 ; il contient un discours d'ouverture sur l'*Etat politique de l'Allemagne actuelle*.

de la rue des Prêtres de nombreux articles.

Il osa le premier tourner en ridicule l'Eglise-théâtre de l'abbé Châtel, le costume bariolé des saint-simoniens, le phalanstère et la femme libre.

On doit l'en remercier au nom de la morale publique.

Armand Carrel ne redoutait qu'un seul écrivain dans la presse, et cet écrivain était Saint-Marc.

— Diable d'homme! disait à ses intimes le rédacteur en chef du *National :* il ne vous répond que par des épigrammes et ne se laisse jamais saisir ; il plaisante et ne discute pas.

Notre héros, en effet, écrit sur la politique absolument comme il en cause, c'est-à-dire avec tout le charme et toute la vivacité de l'improvisation.

Il fut choisi pour suppléer Guizot dans la chaire d'histoire de la Sorbonne.

On lui avait proposé d'abord l'intérim de Villemain. Ceci rentrait davantage dans ses aptitudes; mais cette raison même le décida au refus.

— En suppléant M. Guizot, disait Saint-Marc, il y a de ma part infériorité, mais non analogie ; si je m'asseyais dans la chaire de Villemain, je montrerais trop, par l'analogie de mon enseignement, combien je lui suis inférieur.

Voilà, certes, de la sagesse et de la modestie.

Notre héros, à la fin de 1833, reçut le ruban rouge et fut nommé professeur de poésie française, en remplacement du père des deux Laya.

Quelques années plus tard, le collége de Saint-Yrieix (Haute-Vienne) l'envoya au palais Bourbon.

Nommé conseiller d'État en service extraordinaire, il assista tout au plus à huit séances, dans l'espace de dix-huit mois, ce qui n'empêcha point le Système de reconnaître ses services de presse et ses services parlementaires par une promotion aux fonctions de conseiller en

service ordinaire, place qui valait douze mille francs.

Mais, se jugeant indigne de cette faveur, à cause de son peu d'assiduité, Saint-Marc Girardin déclara qu'il ne voulait point accepter une sinécure.

Il raconta l'histoire à Châtelain, du *Courrier français*.

La confidence ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd.

— Que vous y consentiez ou que vous n'y consentiez pas, s'écria le journaliste de l'opposition, je dénoncerai le fait! Mais soyez sans crainte, mauvais conseiller d'État, si je vous égratigne, je panserai la blessure.

Et Châtelain de brocher une tartine foudroyante contre le pouvoir corrupteur, tout en exaltant l'héroïque refus de l'un de ses champions.

Il n'y avait rien d'exagéré ni dans le blâme, ni dans l'éloge.

Saint-Marc Girardin est peut-être le seul homme de Juillet qui ait su garder quelque mesure dans la compétition des faveurs et quelque indépendance dans sa ligne de conduite.

Assez souvent il parlait à la Chambre; mais il y fit peu de discours soutenus.

L'homme qui improvise dans sa chaire avec une facilité si merveilleuse était

loin d'obtenir le même succès dans une assemblée politique.

Cela se conçoit.

Son véritable terrain, c'est la finesse, l'ironie piquante, le mot spirituel ; et ces qualités délicates ne s'apprécient point à une tribune, où l'orateur, avant tout, vise aux gros effets de l'éloquence.

Du reste, il avoue lui-même qu'il se trouvait là complétement dépaysé.

— Ce n'est pas la même chose, dit-il, de parler à la Chambre et de parler à la Sorbonne.

Il obtint cependant quelques triomphes parlementaires dans les questions dont il s'était fait une spécialité, par exemple

dans la question russe et dans la question polonaise.

A la session suivante, il fut réélu.

Tous nos contemporains ont encore souvenir du célèbre discours prononcé par Guizot pendant la coalition. L'homme de Gand termina par ces mots, jetés à la face de M. Molé :

Omnia serviliter pro dominatione!

Celui qui recevait à bout portant cette magnifique citation latine ne savait que répondre.

Heureusement, Saint-Marc Girardin lui vint en aide.

— Oh! oh! dit-il, messire Guizot se

montre érudit à la façon de Janin ! Le mot de Tacite ne s'applique pas aux courtisans, il s'applique aux ambitieux.

— En êtes-vous sûr ? s'écrie Molé.

— Parfaitement sûr. Tacite l'a dit à l'occasion de l'avénement d'Othon à l'empire.

Aussitôt Molé s'élance à la tribune et rétorque au ministre la triomphante citation. Chacun trouva que l'historien de Rome avait tracé le caractère de M. Guizot, à dix-huit siècles de distance.

Vers cette époque, le malheur frappa cruellement M. Saint-Marc Girardin.

Sa femme se trouvait à Morsang, village presque inconnu des environs de

Paris, où M. Tierriet, son père, avait une maison de plaisance.

On propose une promenade sur l'eau.

Madame Saint-Marc Girardin prend place dans une nacelle à voiles avec ses trois sœurs et son frère. Tout ce monde s'embarque avec gaieté. Le ciel est magnifique et le paysage d'alentour est splendide.

Soudain, un coup de vent fait chavirer l'embarcation et précipite dans la rivière les cinq personnes qui la montent.

M. Charles Tierriet, le seul qui sût nager, ramène ses deux plus jeunes sœurs, qui s'accrochent au bateau avec toute l'énergie de l'épouvante. Il s'efforce

ensuite, mais inutilement, de ressaisir madame Saint-Marc, qui perd connaissance et disparaît.

L'autre sœur, madame Marchand-Dubreuil, revient un instant sur l'eau, puis disparaît à son tour.

A cet affreux spectacle, les deux jeunes filles sentent leurs forces défaillir.

M. Tierriet est épuisé.

Tous vont être victimes, quand, à ce moment suprême passe le bateau à vapeur le *Louqsor*.

On entend leurs cris de détresse.

Dix passagers se jettent à la nage, et l'on ramène sur le bateau les trois survivants de ce drame terrible, avec le

corps inanimé de madame Saint-Marc Girardin.

Le cadavre de madame Marchand-Dubreuil ne fut retrouvé que beaucoup plus tard.

Pendant ce temps-là, notre pauvre député se trouvait à la Chambre. Il n'apprit qu'à neuf heures du soir l'irréparable catastrophe.

Mais tout n'était pas fini, et le drame devait avoir un épilogue.

Attaqué d'une maladie de poitrine, résultat de son immersion dans un moment où il était trempé de sueur, M. Charles Tierriet mourut à quelque temps de là.

Le malheur ne frappait pas cette famille pour la première fois.

Madame Marchand-Dubreuil, qui venait de périr si misérablement, s'était trouvée veuve le jour même de son mariage.

Préfet de l'une de nos provinces, son mari arriva, pour faire célébrer son hymen, juste deux jours avant l'insurrection Barbès.

Au sortir de la mairie, entendant battre la générale, il prend son fusil et marche contre les émeutiers.

Revenu à son domicile après l'action, il oublie de décharger son arme, et, le lendemain, comme il venait de s'habiller

pour conduire sa femme à l'autel, son pied accroche la détente du fusil. Le coup part et lui fait sauter le crâne.

Après le cruel événement qui lui avait enlevé sa compagne, M. Saint-Marc Girardin tomba gravement malade.

Une fois convalescent, il partit pour Constantinople et revint en France par Athènes, Trieste et Venise, où il rencontra MM. Scribe et Salvandy.

Officier de la Légion d'honneur en 1839, et membre du conseil royal de l'instruction publique, il hérita, quelques années après, à l'Académie française, du fauteuil de Campenon.

Ce fut Victor Hugo que le hasard dési-

gna pour répondre au discours du nouvel élu.

Le grand poète, que Saint-Marc n'avait pas épargné dans sa critique, eut le tort, en cette circonstance, de trop montrer sa rancune.

Il se dispensa de faire à son collègue les compliments d'usage, et prononça une harangue toute politique, innovation dont messieurs les immortels ont beaucoup trop abusé depuis, sans compter qu'ils en abuseront encore, si l'on n'y met ordre.

Après le pèlerinage de Belgrave-square, notre héros, au sein de la commission chargée de rédiger l'adresse à la cou-

ronne, s'éleva contre le mot *flétris* que la majorité des satisfaits voulait infliger aux légitimistes.

Mais on lui joua le méchant tour de le nommer rapporteur, et il se vit obligé de soutenir à la tribune l'expression même qui avait encouru son blâme.

Il lui en coûta huit à neuf suffrages, lors de son élection à l'Institut.

On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que la politique y a ses grandes entrées.

Notre professeur pleurait encore sur la tombe de sa femme, quand il perdit, en 1846, à peu de distance l'un de l'autre, son père et l'un de ses enfants.

Tous ces coups du sort implacable re-

tentirent douloureusement dans son âme, car il ne vivait que par les affections de famille.

Nous trouvons dans les œuvres de Gutzkow, son ami d'Allemagne, le passage touchant qui va suivre :

« Les dernières heures que j'ai passées à Versailles appartenaient à M. Saint-Marc. Je le trouvai au milieu de sa famille, devant le feu dont on ne pouvait encore se passer le soir, entouré de ses chers petits enfants qui, à huit heures, venaient gentiment donner la main et dire bonsoir. Je compris qu'en France aussi on peut être heureux parmi les siens (1). »

(1) *Briefe ans Paris*, tome 2, page 94.

Le *Cours de littérature dramatique* du célèbre professeur contient sur l'amour paternel des pages qu'il est impossible de lire sans être profondément ému.

Comme il a compris la sainteté des devoirs d'un père! Comme il parle admirablement du caractère indélébile et sacré que ce titre imprime !

Nous n'avons cité jusqu'à présent qu'une partie de ses œuvres.

Sans établir la liste complète de ses nombreux écrits, il faut mentionner néanmoins ceux qui ont le plus contribué à sa réputation.

En voici les titres :

La Pucelle de Chapelain et la Pucelle

de Voltaire; — *Edouard Gans*; — *les Confessions de saint Augustin*; — *Souvenirs et réflexions sur l'Allemagne* ; — *Histoire de sainte Affre, courtisane* ; — *la Légende de saint Chrodegung* ; — *la Reine Sémiramis*, livre traduit du latin, de Jacob Mosenius, jésuite allemand; — *l'Ingrat*, conte traduit du même auteur ; — *Grégoire de Tours*, — et les *Essais de littérature et de morale*, recueil d'articles publiés dans différents journaux, notamment dans le journal des *Débats*.

Il ne faut pas oublier sur cette liste le *Traité de l'instruction intermédiaire et de son état dans le midi de l'Allemagne*.

Ce sont les notes du voyage officiel que Saint-Marc fut chargé de faire outre-

Rhin, dans le but d'approfondir le système d'éducation professionnelle.

Sans respect pour les routines universitaires, il parle avec sympathie de ces écoles mixtes, où pourtant l'étude du dessin linéaire a détrôné sans façon l'étude du grec.

On devait attendre de lui cette impartialité.

Comme tous les hommes d'un sens droit, il était frappé du vice intolérable qui affligeait l'éducation française, éducation illogique, imparfaite, aboutissant tout au plus à faire des demi-lettrés, et grossissant, à la fin de chaque année

scolaire, la cohue des incapacités ambitieuses.

Saint-Marc Girardin provoqua de toute son influence la réforme qui vient de s'accomplir.

Il l'a dit avant tous, et mieux que personne :

« Chaque fois que la société, par le vice de ses écoles, fait un demi-savant, elle fait un mécontent prétentieux, qu'il lui faudra plus tard satisfaire, ou qui deviendra l'ennemi mortel de son repos. »

Ah ! messieurs les démocrates, race d'orgueilleux et de désœuvrés incapables, comme cette réflexion vous retombe sur la tête et vous écrase !

Nous avons parlé plus haut du *Cours de littérature dramatique* de notre écrivain, ou *De l'usage des passions dans le drame.*

C'est dans ce livre, sans contredit, que ses qualités brillent de tout leur éclat.

On ne peut se faire une idée plus sûre du style de l'auteur et du caractère de son esprit qu'en lisant les deux premières pages de cette étude.

« La sympathie que l'homme sent pour l'homme, dit Saint-Marc Girardin, est la cause du plaisir que donnent les arts qui procèdent de l'imitation de la nature humaine.

» C'est par là que nous aimons les statues et les tableaux.

» Mais c'est au théâtre surtout que cette sympathie s'exerce et se développe, parce que nulle part l'imitation de la nature humaine n'est poussée plus loin.

» Au théâtre, nous ne voyons pas seulement la forme et la figure de l'homme, nous voyons les mouvements de son cœur. Nous trouvons un plaisir de curiosité morale à observer nos semblables, à voir comment ils vivent et comment ils agissent; à plaindre leurs malheurs, s'ils sont malheureux, et à rire de leurs défauts, s'ils sont ridicules.

» Le théâtre satisfait à ce sentiment, par la comédie qui plaît à la malignité de

l'homme, et par la tragédie qui excite sa pitié.

» Non pas que l'homme aime le malheur d'autrui ; mais il aime la pitié qu'il en éprouve. Et comme, au théâtre, la souffrance des personnages n'a rien de réel, il jouit à son aise de son émotion. L'âme se fait un plaisir de l'agitation que lui donne le spectacle des passions humaines, et un plaisir d'autant plus doux que ces passions ne sont qu'une image, une illusion sans dangers.

» Ces sentiments impétueux qui poussent au crime les héros tragiques, ces amours qui font leur joie et leur tourment, nous émeuvent et nous attendrissent sans nous inquiéter.

» Nous nous rassurons, sachant fort bien que nous ne sommes pas en jeu dans les périls de ce genre; nous jouissons sans scrupule de la vue et du voisinage de ces passions, qui sont tournées en plaisirs.

» Il y a pourtant dans cette jouissance quelque chose de dangereux.

» Ce que reprochent au théâtre les prédicateurs et les moralistes, Bossuet, Nicole, Jean-Jacques Rousseau, c'est de croire qu'en amollissant l'âme il ne la corrompt point, et qu'en remuant le levain des passions il ne les fait pas fermenter. »

Certes, il est impossible de donner du

théâtre une explication plus claire, plus complète et plus rapide.

Mais nous ne sommes pas en tout de l'avis du célèbre professeur. Quelques-unes de ses conclusions nous semblent inadmissibles.

Ainsi, par exemple, il déprécie beaucoup trop les modernes, pour exalter les anciens outre mesure.

« Ceux-ci, dit-il, n'ont représenté que les passions du cœur humain les plus générales et les plus communes : l'amour, la tendresse maternelle, la jalousie, la colère. Ces passions, qui sont simples de leur nature, ils les ont représentées simplement. Le théâtre moderne, au con-

traire, cherche, en fait de passions, les *exceptions* et les *curiosités* avec autant de soin que le théâtre ancien les évitait. »

A l'appui de son dire, M. Saint-Marc Girardin cite *Lucrèce Borgia*.

Lucrèce Borgia ! c'est-à-dire l'amour maternel. Or, ce sentiment, n'en déplaise à l'illustre écrivain, n'est ni une *exception* ni une *curiosité*.

Sans doute il va nous répondre que nous faisons, de gaieté de cœur, un malentendu.

Dans le cas présent, ce n'est pas l'amour maternel que je mets en cause, nous dira-t-il; c'est le rapport tout ex-

ceptionnel sous lequel l'auteur l'a considéré.

Soit, nous acceptons l'argument.

Mais ouvrez les tragiques anciens, monsieur, et commencez par l'*OEdipe* de Sophocle.

Trouvez-vous qu'un fils qui tue son père et qui épouse sa mère ne soit pas une *exception?*

Si vous prenez ensuite Euripide, pensez-vous qu'on puisse rien voir de mieux, en fait de *curiosité* théâtrale, que Phèdre amoureuse d'Hippolyte et désirant ensuite sa mort?

Les Atrides vous présentent un père qui égorge sa fille, une femme qui égorge

son mari, un fils qui égorge sa mère, et ce sont là, vous en conviendrez, — sans faire mention des autres crimes de la race, — de fort jolies *exceptions* dramatiques.

M. Saint-Marc Girardin confond trop volontiers le mélodrame plat et boursoufflé du boulevard avec les œuvres sérieuses du théâtre moderne.

Quand il imagine une scène ridicule de sa composition pour prouver ce qu'il avance (1), il imite, comme l'observe M. Clément de Ris avec beaucoup de vérité, ce docteur candide qui argumentait

(1) Voir le chapitre intitulé *Des Pères dans la Comédie*.

contre son bonnet, et qui en réfutait victorieusement les raisons.

Ces réserves posées, le *Cours de littérature dramatique* est une des œuvres les plus substantielles que nous ayons dans le genre.

Jusqu'à ce jour, M. Saint-Marc Girardin est peut-être le seul critique moraliste du siècle.

Mais ses préceptes sont trop rigoureux, trop exclusifs.

Ainsi que le dit fort bien M. Charles Labitte, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1845, « il oublie trop que la fantaisie est la dixième muse. Platon n'eût pas chassé de sa république les

poètes que rêve M. Saint-Marc : il en eût fait des archontes.

Nous avons omis de parler de la très active collaboration de notre écrivain au recueil de M. Buloz et à la *Revue de Paris*.

Quelques-uns des morceaux que nous avons cités tout à l'heure ont paru dans ces deux recueils.

Voici plusieurs autres articles dus à sa plume, et qui ne peuvent être passés sous silence :

De la profession d'homme de lettres ; — Silvio Pellico ; — Henri Farel ; — M. Lacretelle, ou le Professeur ;— Causeries en Sorbonne ; — De la tragédie grecque

et de la tragédie française ; — Napoléon ; — les Journaux chez les Romains ; — Perse, ou le Stoïcisme ; —De l'inspiration et de l'expression ; — De la jeune école poétique, etc.

Quand éclata la révolution de Février, le Système, cherchant un remède tardif à ses irréparables sottises, voulut se mettre à l'abri d'un ministère de fusion, que devaient composer Thiers-Picrochole et M. Molé.

Saint-Marc Girardin, dans cette combinaison, devait avoir le portefeuille de l'instruction publique.

Par malheur, M. Molé refusa net en disant :

— Aux conditions que l'on me pose, je ne serais plus le ministre du roi, je serais le ministre de M. Thiers.

O châtiment d'un pouvoir corrompu!

Les voyez-vous discuter leur orgueil et sauvegarder leur égoïsme, au bord de l'abîme qui s'ouvre, et où le trône va s'engloutir?

Si notre écrivain put concevoir alors quelques regrets, la marche des événements les lui fit oublier.

Bientôt il siégea sur les bancs de la Constituante, au milieu du parti de l'ordre.

Il fut élu membre de la commission d'organisation de l'enseignement profes-

sionnel, et de la section permanente du conseil supérieur de l'instruction publique.

C'est une marque de haute confiance qu'il ne peut manquer d'obtenir sous tous les régimes, parce que, sous tous les régimes, les lumières des hommes spéciaux sont indispensables.

Le conseil supérieur de l'Université le choisit pour secrétaire. Il en est encore aujourd'hui l'un des membres les plus actifs.

A l'époque où M. Dufaure administrait l'intérieur, Saint-Marc Girardin fut appelé à faire partie de la commission des théâtres.

Les journaux lui apportent sa nomination à Versailles, lieu de sa résidence depuis plusieurs années.

Il s'empresse d'accourir au ministère.

— En conscience, dit-il à M. Dufaure, je ne puis accepter cette place.

— Pourquoi? demande le ministre.

— Parce que je ne connais pas le théâtre.

— Allons donc! Il est possible que vous ne soyez point, comme un vaudevilliste ou comme un dramaturge, au courant des procédés avec lesquels on fait une pièce sans esprit et sans passion véritable; je vous accorde cela. N'importe,

vous êtes l'homme qu'il me faut. Je veux pour les œuvres scéniques des juges qui ignorent le théâtre et qui connaissent le drame.

La commission créée par M. Dufaure fut dissoute après le coup d'Etat, par un de ses membres, M. de Morny qui, n'ayant jamais assisté aux séances, la crut tout naturellement inutile.

M. Saint-Marc Girardin conserve à la dynastie d'Orléans ses affections secrètes; mais il ne se montre pas, comme beaucoup d'autres, ennemi systématique du pouvoir.

S'il a des rancunes, elles sont inoffensives comme son caractère et comme son cœur.

Faisant, l'an dernier, une analyse de l'*Attila* de Corneille, il arrive à ce passage :

A qui regarde bien,
L'empire est quelque chose, et l'empereur n'est rien.

Dans l'auditoire, on croit saisir une allusion. Le professeur entend des chuchottements à droite et à gauche. Il se trouble et s'écrie :

— Oh! rassurez-vous, le contraire est aussi vrai !

Nouvelle surprise. On chuchotte bien davantage.

L'incident arrive aux oreilles du mi-

nistre, qui appelle Saint-Marc et lui demande une explication.

— Je n'en ai pas d'autre à vous donner que le hasard d'une lecture, répond-il à l'excellence. J'aurais également cité le vers, s'il y avait eu :

L'empereur seul est tout, et l'empire n'est rien.

Mais on ne semble pas satisfait. Saint-Marc reste dans l'inquiétude jusqu'au jour où, rencontrant de nouveau le ministre, il lui dit :

— Eh bien! et ma justification?

— Je l'ai transmise à l'Empereur.

— Quelle a été sa réponse?

— Il a souri.

— A la bonne heure! Une autre fois je me défierai de Corneille.

On accuse Saint-Marc Girardin de scepticisme et de froideur. L'émotion cependant le gagne quelquefois.

Un jour, — il y a bien longtemps de cela, car c'était à l'époque où Lamartine ne pactisait pas encore avec la démocratie, — l'illustre professeur était en train de lire à son auditoire de la Sorbonne le *Mondain* de Voltaire.

Tout à coup le souvenir du magnifique poème de *Jocelyn*, dont la première édition était en vente depuis la veille, lui revient à l'esprit.

Il jette le volume du roi de l'Encyclopédie, et parle avec feu, durant deux heures, des transports enthousiastes que la lecture de l'œuvre de Lamartine a soulevés dans son âme.

La salle entière partage son émotion. Chacune de ses phrases est accueillie par des bravos.

Une autre fois, lisant une page de la *Retraite de Russie*, des sanglots lui coupent la voix, et tous les assistants pleurent avec lui.

Personne au monde ne sait mieux électriser ceux qui l'écoutent. Il y a quelques mois, il termina l'une de ses leçons par le récit d'un acte héroïque accompli sous les

murs de Sébastopol. Tout l'auditoire se leva comme un seul homme, en criant :

« — Vive la France! »

La jeunesse l'aime et lui est sympathique.

De son côté, Saint-Marc Girardin témoigne aux élèves qui suivent son cours une affection presque paternelle. C'est un des examinateurs les plus indulgents.

Homme d'esprit, il n'a jamais su résister à un trait spirituel. Interrogeant, un jour, un aspirant au baccalauréat, il lui demande :

—Quelles conquêtes a faites Louis XIV?

L'étudiant se trouve mal servi par sa mémoire, et répond :

— Je ne connais qu'une seule conquête de ce prince.

— Dites-la.

— C'est la conquête de La Vallière.

Saint-Marc Girardin ne put s'empêcher de rire. Le mot valut une boule blanche au candidat.

Notre professeur, sachant qu'il est aimé de son public, le gourmande parfois, avec bienséance toujours, mais avec un sans gêne qu'on tolère de lui seul.

Il se mit à lire une fois, en affectant des intonations ultra-dramatiques, une

des pièces les plus boursoufflées d'Alexandre Dumas.

On riait aux éclats dans l'amphithéâtre.

— Tout beau, messieurs! s'écria soudain le professeur, en reprenant un air grave : ne riez pas ainsi, car peut-être irez-vous applaudir cela demain !

Un autre, à sa place, eût été sifflé.

Mais, dans la bouche de notre héros, la saillie fut couverte d'applaudissements.

En chaire, Saint-Marc Girardin aborde les sujets les plus scabreux, sans cesser de se montrer homme de bon ton et de bon goût.

Il vous parle de *Candide*, il vous parle de la *Pucelle*, des *Bijoux indiscrets* et des œuvres les moins chastes avec une pudeur de langage toute particulière. Il est de force à tout analyser, même la *Guerre des Dieux*, sans faire rougir les dames qui assistent à ses cours.

On a dit de lui qu'il se tenait à cheval sur une lame de rasoir.

— Mon cher monsieur Saint-Marc, lui disait un jour le recteur de l'Université, je ne connais que les hirondelles qui sachent, comme vous, se mouiller les ailes sans se noyer.

FIN

Paris.—Imp. Dubuisson et C• rue Coq-Héron, 5.

EN VENTE :

Chez GUSTAVE HAVARD, Éditeur,
15, rue Guénégaud, 15.

LA DEUXIÈME ÉDITION DE

LES BALS PUBLICS
A PARIS,

ÉTUDE PARISIENNE

PAR VICTOR ROZIER.

UN FORT VOLUME IN-32.

—

Prix : 1 franc.

TABLE SOMMAIRE.

—

LIVRE PREMIER.

État physique.

CHAPITRE PREMIER. — GÉNÉRALITÉS.

I. Notions générales.

La danse dans les Bals publics. — Public des dimanches. — **Variété du public.**

II. Tableau des bals publics.

Les bals régis et les bals-guinguettes. — Nombre des bals dans Paris et dans les environs. — Classement des principaux bals. — **Prix de l'entrée selon les jours.** — Les bals-guinguettes.

III. Législation des bals publics.

Droit des pauvres. — **Ordonnance sur la police des bals et salles de concerts publics.** — Arrêté concernant la fixation des rétributions résultant du dépôt des cannes et autres objets dans les théâtres et les établissements publics.

IV. Origine du luxe dans les bals publics.

Origine du Jardin Mabille. — Les journaux attirent l'attention sur les bals publics. — La reine Pomaré. — Clara Fontaine. — Maria l'anglaise. — Mogador. — Rose Pompon. — Pritchard. — Élan donné aux autres bals par le Jardin Mabille. — Le Jardin Mabille aujourd'hui. — Essais à l'Étranger d'un jardin analogue. — Effet moral du luxe dans les bals.

V. Aperçu général.

Bals d'été : Le Jardin d'hiver et d'été. — Le Ranelagh. — Le Chateau des Fleurs. — Chateau et Parc d'Asnières. — Chateau-Rouge. Brididi. — Frisette. — Chicard. — Rigolette. — La Chaumière. — La Closerie des Lilas. — Les Arènes italiennes.

Bals d'hiver : Salle Valentino. — Salle Sainte-Cécile. — Salle Barthélemy. — Wauxhall. — Le Chateau d'Eau. — L'Élysée des Arts. — Le Prado.

VI. De l'affiche des bals publics.

Effet de l'affiche des bals sur le public. — Abus qu'en font certains directeurs de bals.

CHAPITRE II. — COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

VII. Des bals qui ne sont plus.

Ce qu'étaient les bals publics il y a dix ans. — Les seules danses habituelles à cette époque. — Les guinguettes de marchands de vin. — La Salle Montesquieu. — La Chartreuse. — La Reine Blanche. — Les modèles Israélites. — Bal Molière. — Bal du Saumon. — Salle Bréda. — Folies-Meyer. — Le Casino. — Le Bal du Rond-Point. — L'Ermitage d'été.

VIII. Le quartier latin.

Le quartier latin il y a vingt ans : L'Étudiant. — La Grisette. — Les Enfants du Prado. — Le Bœuf furieux.

Le quartier latin aujourd'hui : L'Étudiant. — Les Femmes. — La Rôtisseuse.

CHAPITRE III. — LES BALS MASQUÉS.

IX. L'Opéra.

Les jours gras à Paris. — Fondation des bals de l'Opéra. — Le

public des bals de l'Opéra : Les turbulents. — Les beaux esprits. — Les femmes qui s'émancipent. — Il ne faut pas jouer avec le feu. — Les Marguerite de Bourgogne. — Les danseurs. — Le goût dans les travestissements. — L'Opéra-Comique. — Les autres bals masqués.

X. La Courtille.

Ce que l'on pense généralement de la Courtille. — Ce qu'il en est. — Les Folies de Belleville. — Le Salon Favié. — Les femmes que l'on rencontre à la Courtille. — La descente de la Courtille.

LIVRE SECOND.

État moral.

CHAPITRE IV. — ORIGINE DES FEMMES DE BAL.

XI. La jeune fille de paris.

Influence des bals et guinguettes sur l'avenir de la jeune ouvrière de Paris. — Le dimanche d'un grand nombre de familles ouvrières de Paris. — Le dîner à la barrière. — La guinguette. — Le jeune ouvrier. — La jeune fille. — Départ du domicile naturel. — Le concubinage. — Effet du mariage lorsqu'il a lieu. — La misère. — Le goût du luxe. — Départ du domicile de l'amant. — La jeune fille chez elle. — Les bals qu'elle fréquente. L'horrible femme. — Rêves de l'ouvrière. — La toilette et la rouerie lui manquent. — Elle devient à son aise dans les habits de soie. — Mabille et Valentino.

XII. Suite du paragraphe qui précède.

Deux genres de parents. — Les parents entichés de leurs filles. — Les Cours de danse. — Les mauvais parents. — Fuite de la jeune fille. — Où elle se réfugie. — Ce qu'elle devient. — Abandon des parents. — Actes de bassesses de ces derniers. — Les jeunes filles vendues par leurs parents.

XIII. La fille de province.

Variété. — La domesticité. — Les rusées commères. — La femme qui devient lorette. — Celle qui se retire de l'arène.

XIV. L'orpheline sans fortune.

Ses débuts dans la vie. — Comment elle tombe. — Le rang qu'elle se crée parmi les lorettes.

XV. La femme séparée de son mari.

Son récit à propos de sa séparation. — Le mari.

CHAPITRE V. — LA LORETTE ET LA FEMME ENTRETENUE.

XVI. Mœurs et coutumes de la lorette.

Mobile de la fille perdue. — Quartier où se loge la lorette. — Le thermomètre de sa fortune. — Les providences habillées en femmes mûres. — Leurs multiples fonctions. — Misères. — Comment se relève la lorette. — La Cagnotte. — Splendeurs. — Brouilles entre femmes. — Les plaisirs de la lorette. — Vice dépeint par Balzac. — Tactique de la lorette pour se faire aimer.

XVII. Distinctions entre l'actrice et la lorette.

XVIII. La lorette au bal.

L'amant de cœur. — Dans quelle intention la lorette va au bal. — Ses moyens de séduction. — Épreuves qu'elle fait subir à ses adorateurs.

XIX. Dialogues dans les bals.

Signes distinctifs de la femme de bal. — Dialogues sur divers sujets. — La bouquetière.

XX. Soupers a la sortie des bals.

Ce qui s'y passe. — Discussions.

CHAPITRE VI. — DES HOMMES QUI FRÉQUENTENT LES BALS.

XXI.

Les petits jeunes gens. — Leur stage auprès des danseuses. — Les jeunes gens qui dansent encore. — Les vieillards corrompus. — De pauvres jeunes gens. — Les désœuvrés. — Le boursicotier. — Les flaneurs.

CONCLUSION.

Paris. — Typographie de Gaittet et Cie, rue Git-le-Cœur, 7.

VIENT DE PARAITRE

---

25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

MÉMOIRES

DE

NINON DE LENCLOS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Auteur des *Confessions de Marion Delorme*

2 volumes grand in-8° jésus, illustrés par J.-A. BEAUCÉ

Le succès obtenu par les *Confessions de Marion Delorme* nous décide à publier sans interruption un second ouvrage, qui en est, pour ainsi dire, le complément.

A l'étude si dramatique et si intéressante du siècle de Louis XIII, M. Eugène de Mirecourt va faire succéder l'étude du grand siècle, que mademoiselle de Lenclos a parcouru dans toute sa durée et dans toute sa gloire.

Nous allons retrouver ici, sous un autre point de vue et dans des circonstances différentes, beaucoup de personnages du premier livre, mêlés à de nou-

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Mémoires de Ninon de Lenclos, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. Beaucé, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet, 15 fr.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, rue Guénégaud,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

OUVRAGE COMPLET

LES CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Les *Confessions de Marion Delorme*, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 vol. grand in-8° jésus.

20 gravures sur *acier* et sur *bois*, tirées à part, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, il-

lustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent.

Chaque livraison contient invariablement 16 pages de texte. Les gravures sont données en sus.

Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet 15 francs.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, rue Guénégaud, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'étranger.

Paris.—Imp. Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

LOUIS BLANC

Carey, del et sc.

LOUIS BLANC

G. HAVARD

Imp. de Mangeon 6, r. St Jacq. à ...

LES CONTEMPORAINS

LOUIS BLANC

PAR

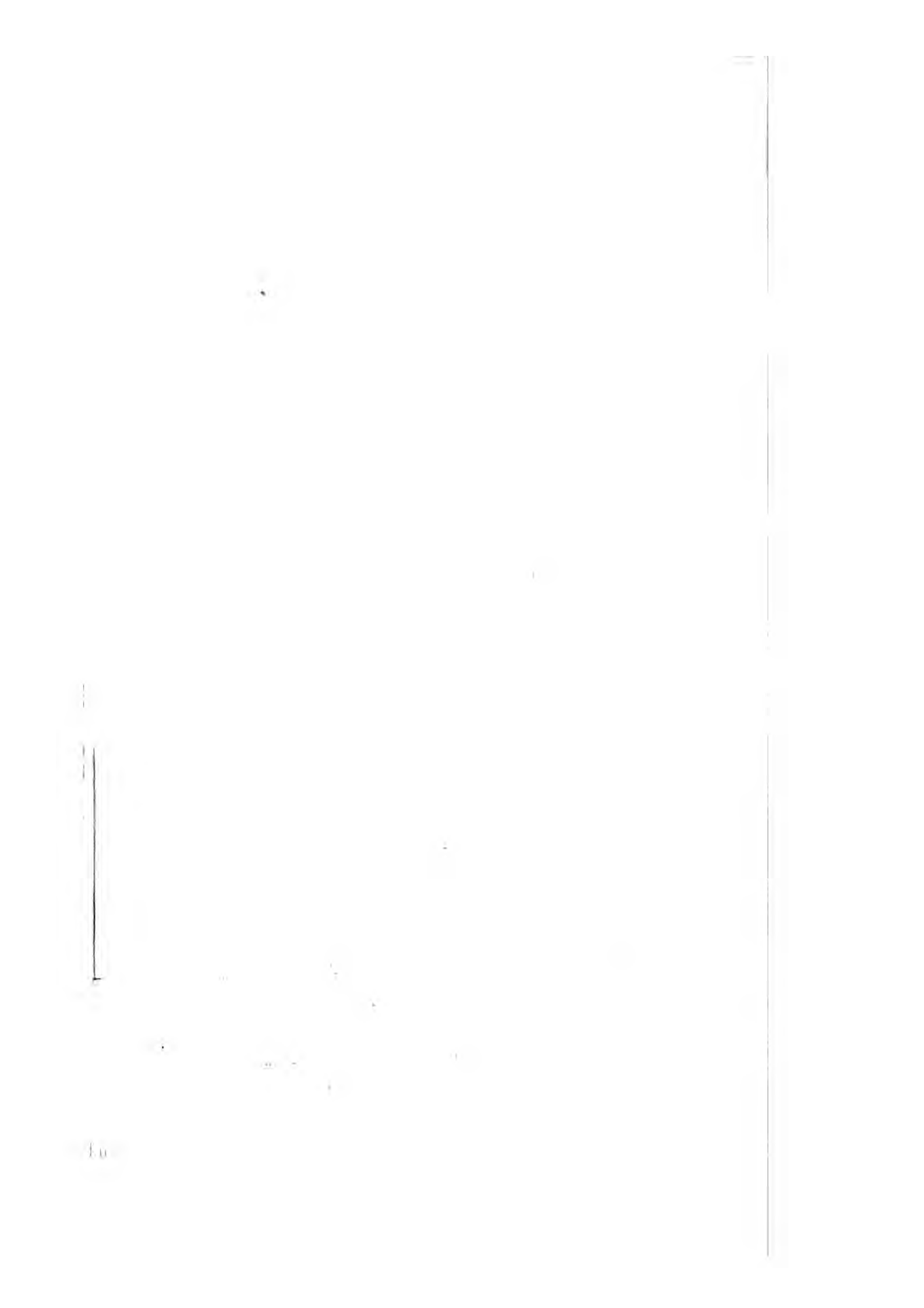
EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1857

CHEZ L'AUTEUR
48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.



LOUIS BLANC.

Déjà nous avons daguerréotypé bon nombre d'utopistes contemporains.

Franchement, il nous faut du courage pour suspendre dans notre galerie ces visages grimaçants, que les passions politiques nous accusent de défigurer encore.

Les passions politiques mentent aujourd'hui, comme elles mentaient hier.

Pour la vingtième fois, nous le répétons, cette œuvre n'arbore aucun drapeau ; le blâme, chez nous, n'est point un système, et, tout en attaquant les hommes, quand la vindicte publique l'exige, nous respectons les principes.

Jetez les yeux derrière nous, sur cette longue série de volumes, publiés depuis quatre ans.

Nous avons rendu pleine justice aux héros de la démocratie qui se nomment Raspail, Proudhon, Pierre Leroux.

Mais, en faisant l'éloge de leurs qualités privées et de leur valeur intellectuelle,

devions-nous marchander la vérité à leur étrange histoire? Ne fallait-il pas montrer que l'orgueil est au fond de toutes leurs doctrines et surnage au-dessus de tous leurs sophismes?

Certes, nous ne pouvions manquer de retrouver encore ce vice superbe de l'esprit, en étudiant l'individualité d'un autre réformateur moderne, le citoyen Louis Blanc.

L'orgueil, chez ce nouveau personnage, se dissimule sous un masque de pharisaïsme qui repousse et qui excite l'indignation.

Vous rappelez-vous l'attitude de ce

pygmée montagnard à la tribune de l'Assemblée nationale?

Juché sur un escabeau, la main gauche sur la poitrine, et gesticulant de la droite avec une empathique monotonie, l'imperceptible orateur semblait menacer le ciel de son poing d'enfant.

Son visage, glacé d'une morgue hautaine, commentait ses paroles sonores et creuses.

Il y avait un dédain suprême dans la manière dont il tenait tête à ses accusateurs. Sans doute il les plaignait, au fond de l'âme, du stupide aveuglement qui les empêchait de reconnaître son infaillibilité de penseur et de prophète.

Louis Blanc se croyait l'incarnation de la République sociale et le Messie de l'avenir.

Sans cesse on l'a vu poser en demi-dieu, s'étonnant de ne pas recueillir les hommages de la France entière et de ne pas trouver les peuples disposés, d'un bout du globe à l'autre, à lui dresser des autels.

Nous avons relu son fameux ouvrage de l'*Organisation du Travail*.

Hélas ! est-il bien possible qu'on ait pris jadis au sérieux un tel livre ?

Feuilletant chaque page l'une après l'autre, avec une stupeur croissante, nous nous demandions par quelle aberration

de l'esprit ces conceptions monstrueuses, qui dépassent toutes les bornes de l'absurde, ont pu rencontrer des admirateurs et des soutiens dans les dernières années du règne de la branche cadette.

Auprès de l'atelier social de M. Louis Blanc, la *Cité du soleil* de Campanella, et l'*Icarie* de Cabet sont des chefs-d'œuvre de bon sens, des merveilles de logique, et semblent des Éden de félicité presque réalisables.

Il se trouva néanmoins des plumes assez menteuses ou assez folles pour exalter Louis Blanc et son livre.

Une foule niaise crut à la sublimité des idées de l'auteur. On porta aux nues sa compassion pour les souffrances et pour

les larmes. La nation tout entière avait perdu l'esprit en 18 0.

Elle le fit bien voir huit ans après.

Jean - Joseph - Louis Blanc naquit, le 28 octobre 1813, à Madrid, où résidait son père, inspecteur général des finances, sous le roi Joseph.

Sa mère, Corse de naissance, l'éleva jusqu'à l'âge de sept ans dans son île natale. Elle était sœur du comte Pozzo di Borgo, cet ennemi personnel de Napoléon Ier, qui s'attacha au service diplomatique de la Russie, et devint le ministre et le confident de l'empereur Alexandre.

Pozzo di Borgo, sur la fin de sa vie, tomba dans la démence.

Il se figurait sans cesse être l'objet de poursuites, et disait que l'empereur Napoléon avait donné l'ordre de le faire fusiller [1].

La famille paternelle de l'organisateur du travail était originaire du Rouergue.

1. Messieurs les démocrates ont reproché plus d'une fois à Louis Blanc cette parenté comme un crime. Nous lisons dans l'*Ami du Peuple*, de Raspail, du 6 mai 1848 : « Les commissaires du gouvernement en Corse, MM. Pietri et Vogin, ont donné leur démission le jour où il a plu à M. Louis Blanc d'envoyer dans le département son oncle (ici Raspail se trompe, ce n'était qu'un cousin; l'oncle était mort) comme commissaire général. Le conseil municipal n'a pas voulu reconnaître M. Pozzo di Borgo. — Louis Blanc, neveu de Pozzo di Borgo! d'un transfuge, du fléau de la liberté de la Pologne, d'un Corse devenu Russe! Est-ce que la France serait déjà cosaque? »

Son père et son grand-père habitaient Sainte-Afrique. Ils furent emprisonnés sous la Terreur.

Pendant leur captivité, un avocat de leurs amis, nommé Monseignat, crut devoir accepter l'offre d'un bandit de grande route sauvé par lui des galères et qui proposa, par reconnaissance, de tenter l'évasion de ces malheureux.

Sorti tout récemment des cachots et connaissant lui-même les détours de la maison d'arrêt, cet honnête voleur garantissait la réussite de l'entreprise.

Accompagné d'un second ami de la famille, M. Géraldy, père du célèbre artiste, Monseignat conduisit son Fra-Diavolo sous

les murs de la prison, qui furent escaladés au moyen d'une échelle de corde.

Mais le père de Louis Blanc profita seul de ce secours inattendu.

L'aïeul refusa de s'échapper, disant que son arrestation avait été l'effet d'une méprise et que son innocence ne tarderait pas à être reconnue.

Dès le lendemain on le transférait à Paris où le tribunal révolutionnaire l'envoya presque aussitôt à la guillotine, en récompense de sa foi dans la justice républicaine.

Sous la Restauration, le père de Louis Blanc fut inscrit sur la liste des émigrés,

auxquels on offrait en partage le fameux millard.

On lui proposa une forêt.

Il préféra une pension et deux bourses pour ses fils au collége de Rhodez.

Louis y fit de brillantes études, qui se trouvèrent achevées au moment où éclata la révolution de 1830.

Il venait rejoindre son père à Paris, lorsqu'il reçut en chemin la nouvelle du soulèvement du peuple. A son arrivée, la bataille était finie; mais d'énormes barricades s'élevaient encore dans les rues.

Par le conseil officieux d'un voisin de diligence, il coupa les boutons de son frac

de collégien, estampillés des trois fleurs de lys, et parvint sans encombre, dans cette toilette d'anabaptiste, jusqu'à l'hôtel Coquillière, où il était impatiemment attendu.

Il trouva son père dans la consternation.

La chute des rois de la branche aînée ruinait l'ex-pensionnaire de la liste civile et l'empêchait de guider fructueusement les pas de son fils, à ses débuts dans la vie agissante et dans le choix d'une carrière.

Pour échapper au besoin, le jeune homme fut obligé de se mettre en quête d'un emploi quelconque.

Il atteignait à cette époque sa dix-hui-

tième année, et semblait n'avoir pas fait encore sa première communion.

Un de ses parents, M. Ferri-Pisani, ex-conseiller d'État et gendre du maréchal Jourdan, le prit sous sa protection spéciale.

— Te sens-tu des inclinations pour la carrière diplomatique? lui demanda-t-il.

— J'accepte d'avance toutes les carrières où l'on obtient de l'avancement par le travail, répondit notre logicien de Rhodez.

— Alors il faut te recommander du nom de Pozzo di Borgo, ton oncle. Viens avec moi à l'hôtel Talleyrand.

Sans plus de retard, il le mène rue

Saint-Florentin, et le présente à madame la duchesse de Dino, la nièce et l'Égérie du vieux diplomate.

C'était une jeune femme très-forte du cerveau, mais dont la puissance intellectuelle se cachait sous des mœurs folâtres. Il était rare que son premier mouvement ne fût pas pour la moquerie, et, quand on lui adressait des reproches à cet égard, elle ne manquait jamais de répondre :

— Tant pis pour ceux qui ont le caractère bossu !

Apercevant le petit bonhomme aux yeux noirs et aux joues roses que lui présentait M. Ferri-Pisani, la duchesse éclata de rire.

— Eh ! mais il paraît que vous êtes ambitieux, don Chérubin ! s'écria-t-elle, en effleurant de son éventail le menton de Louis. Avant de faire votre noviciat dans les ambassades, attendez au moins que vous ayez toutes vos dents !

Chérubin fit la grimace, et ce mot de madame de Dino décida de son sort.

Blessé profondément par cette raillerie bien innocente d'une jeune femme qui, après tout, ne devinait pas sous ses traits de *baby* sa virilité précoce, il répliqua, nous ne savons par quelle orgueilleuse réponse, et brûla nettement la politesse à sa protectrice.

Il sortit de l'hôtel, la rougeur au front et la rage dans l'âme.

— Je ferai mon chemin moi-même! dit-il à M. Ferri-Pisani.

En attendant, il ne crut pas devoir refuser une petite pension que le gendre du maréchal proposa de lui servir.

Aidé par ce secours pécuniaire, il continua ses recherches d'emploi avec une infatigable persistance, et réussit à donner quelques leçons de mathématiques.

Louis Blanc lui-même a dit plus tard que, le jour où il s'était vu à la veille de n'avoir ni pain ni travail, malgré son désir de trouver l'un et l'autre, il avait renouvelé contre la société actuelle le serment d'Annibal contre Rome, c'est-à-dire un serment d'extermination.

Quelle noble et charmante nature !

Au lieu d'écouter la voix de l'orgueil, ce conseiller maudit, savez-vous quel était votre devoir, illustre démocrate ?

Sans parler de la résignation chrétienne, que vous n'acceptez sous aucun prétexte, et raisonnant au point de vue philosophique pur et simple, nous vous dirons qu'il fallait acquérir par des études sérieuses le sentiment vrai des hommes et des choses, afin d'apprendre à supporter l'épreuve et à gagner le but par le chemin de la patience. Les annales de la folie humaine n'auraient point à enregistrer la déplorable utopie qu'enfantèrent vos rancunes contre le destin.

En 1831, Louis Blanc entra chez M. Pallot,

avoué à la Cour royale, avec le titre de troisième ou de quatrième clerc.

A cette époque, il fit la connaissance de M. de Flaugergues, ancien président de la Chambre des députés.

Ce monsieur de Flaugergues était un homme d'un esprit éminent. A la suite de quelques causeries intimes, il pénétra les hautes facultés intellectuelles du jeune homme et lui enseigna la politique, absolument comme il eût fait d'une science.

Le libéralisme de M. de Flaugergues n'allait pas plus loin que Benjamin Constant.

Qu'aurait-il pensé des progrès de son élève, s'il avait pu assister, en 1848, aux séances du Luxembourg?

Cependant notre quatrième clerc s'ennuyait beaucoup chez son avoué. Le hasard voulut qu'il retrouvât à Paris la famille Géraldy, autrefois intimement liée avec la sienne. Il reçut là gracieux accueil, fréquenta le salon de ses nouveaux amis, et y rencontra, un soir, M. Corne de Brillemont, frère d'un ancien procureur général sous la République. Ce personnage avait mission de chercher un précepteur pour le fils d'un célèbre fabricant de machines, M. Hallette (d'Arras).

Il offrit la place à Louis Blanc.

Pour le jeune clerc, cet emploi devenait une fortune, et, sans plus de retard, il partit pour Arras, où il resta dix-huit mois.

Ce fut dans cette ville que notre démocrate imberbe débuta comme publiciste et comme poëte, — car il a cette touchante analogie avec M. de Robespierre, que la culture de la rime fut une de ses passions.

Louis Blanc composa un poème sur *Mirabeau* et un autre sur l'*Hôtel des Invalides*. Ces deux poèmes, soumis au jugement des académiciens d'Arras, furent couronnés, ainsi qu'un *Éloge de Manuel*, en prose.

Or, cinquante ans auparavant, la même académie décernait des palmes à ce madrigal du *sensible* Maximilien :

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde, et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.

Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée;
Tu n'en seras que mieux aimée
Si tu crains de ne l'être pas.

Est-ce bien toi, tigre candide, qui as rimé cette strophe incroyable?

Comment la muse rococo qui chantait sous ta plume est-elle devenue la Gorgone sinistre dont le souvenir épouvante encore la France?

Mais revenons au héros de cette histoire.

Jean-Joseph-Louis, encouragé par ses triomphes académiques, publia un certain nombre d'articles dans le *Propagateur du Pas-de-Calais*.

Frédéric Degeorge dirigeait avec distinction cette feuille départementale. Surpris de la vigueur et de la sève qui caractérisaient les élucubrations du jeune écrivain, il lui donna le conseil désintéressé d'entrer dans la presse parisienne.

L'éducation du fils de M. Hallette était finie.

Rien ne retenait plus à Arras Louis Blanc. Donc, il accepta les lettres de recommandation que lui offrait Degeorge, et regagna Paris à la fin de 1834.

Son ex-patron l'adressait principalement à Conseil collaborateur d'Armand Carrel, au *National*.

Mais Conseil, à l'exemple de tous ses

confrères du journalisme, était partout et n'était nulle part. Il renouvelait, de nos jours, l'histoire de Protée; jamais homme ne se montra plus insaisissable.

A cette époque, le *National* avait ses bureaux dans l'ancien hôtel Colbert, rue du Croissant.

Un jour, après une dixième tentative, aussi infructueuse que les précédentes, Jean-Joseph-Louis lève les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de l'inutilité de ses efforts, et voit, au-dessus d'une porte, cette inscription en grosses lettres :

LE BON SENS.

C'était encore une feuille démocratique ;

et, comme il avait deux articles en poche, il se décide à en offrir un, à tout hasard, à ce journal.

Il monte résolûment dans les bureaux et demande le rédacteur en chef.

— Vous trouverez son cabinet au fond du couloir, lui répondent les commis, en lui indiquant un passage obscur.

Louis traverse le corridor.

Mais, au moment de pénétrer dans le sanctuaire de la rédaction, il se sent pris d'une fausse honte.

— Que vais-je dire, pensa-t-il, et de qui me recommander ? Mon air d'extrême jeunesse fera croire nécessairement que ces articles ne sont pas de moi.

La peur d'être mal accueilli l'emporte sur sa résolution.

Il rebrousse chemin, et dans son trouble, il descend quelques marches de l'escalier particulier de l'imprimerie.

Tout à coup une grosse voix l'interpelle.

— Où allez-vous, lui crie-t-on, et que cherchez-vous ?

Nécessairement il fallait justifier sa présence dans un lieu interdit au public, sous peine de passer pour ce qu'il n'était pas, en ce bon temps où les limiers de la rue de Jérusalem se glissaient partout, afin de surveiller les démocrates.

— Je cherche le bureau de rédaction, murmure Louis d'un accent peu rassuré.

— Suivez-moi, je vais vous y conduire, reprend son interlocuteur, ouvrier typographe, qui ne tarde pas à lui ouvrir la porte de la pièce où se trouvaient Rodde et Cauchois-Lemaire, principaux rédacteurs du *Bon Sens*.

Rodde salue le jeune homme d'un air affable, prend lecture de son article et en fait l'éloge.

Mais Cauchois-Lemaire qui rêvait, tout éveillé, d'agents de police et de mouchards, se tint beaucoup plus sur la réserve, et la glace ne se fondit que le jour où un deuxième et un troisième article lui eurent prouvé qu'on n'introduisait pas dans la place un traître, mais un intelligent collaborateur.

Louis Blanc, huit jours après, est attaché à la rédaction, aux honoraires de douze cents francs; la semaine d'ensuite, ces honoraires sont élevés à mille écus, puis à quatre mille francs, et bientôt la retraite de Cauchois-Lemaire le porte d'emblée à la direction du journal.

Il reste seul avec Rodde, en qualité de rédacteur en chef adjoint.

Vers le milieu de 1835, il publie dans la *Revue républicaine* plusieurs travaux, entre autres un article intitulé : *De la vertu considérée comme moyen de gouvernement*.

Aye ! ne voyez-vous pas déjà passer un petit bout de l'oreille pharisaïque ?

Il imprime, à quelque temps de là, une

appréciation de *Mirabeau*, renouvelée de son ancien article d'Arras; puis il contribue à la rédaction de la *Nouvelle Minerve*, et donne au *National*, à propos d'un livre de M. Claudon, qui avait pour titre : *le Baron d'Holbach*, une critique du dix-huitième siècle, dans laquelle il attaque l'insuffisance des réformes politiques et sociales prêchées par Voltaire.

« Voltaire, dit-il, a amené 1789, révolution politique; Rousseau 1793, révolution sociale »; — et il met Roussseau bien au-dessus de Voltaire.

Cet article n'était pas dans les idées du journal qui l'imprimait. Carrel se flattait d'être voltairien pur.

Toutefois, il ne s'opposa point à l'inser-

tion. Il fit même assez bon accueil à Louis Blanc, pour mieux étudier sans doute le caractère de ce nouveau venu.

Le résultat de cette étude fut un antipathie formelle pour son confrère du *Bon Sens*.

A une seconde démarche de Louis, tendant à se faire attacher en pied à la rédaction du principal organe du radicalisme Carrel répondit par un refus très-sec, suivant son habitude.

Sur les entrefaites, Rodde tombe malade et meurt.

Les actionnaires du *Bon Sens* veulent enlever à notre héros la rédaction en chef; mais ses collaborateurs protestent contre

cette mesure et déclarent qu'ils vont se retirer en masse.

Il était cependant le plus jeune d'entre eux.

On dut céder devant cette manifestation. Quelque temps après, une autre querelle beaucoup plus violente surgit entre les actionnaires et les rédacteurs, au sujet des chemins de fer, dont Louis Blanc soutenait qu'il fallait conserver la propriété à l'État. Comme on prétendait lui imposer le sentiment contraire, il donna sa démission.

Tous ses collaborateurs le suivirent, et le journal cessa de paraître.

En 1838, Louis Blanc fonda la *Revue du Progrès politique, social et littéraire*.

A la suite d'un compte-rendu sur les idées impérialistes du prince Louis-Napoléon Bonaparte, publié dans le numéro du 15 août 1839, compte-rendu plein de violence et qui causa une vive sensation, l'auteur de l'article fut attaqué, un soir, comme il traversait la rue Louis-le-Grand, par un individu, armé d'une canne plombée, qui lui en administra plusieurs coups sur la tête, et prit la fuite.

Il le laissa baigné dans son sang.

Jamais on n'a connu le personnage qui s'était rendu coupable de cet ignoble attentat, dont les journaux de l'époque voulurent faire tomber la responsabilité sur tout un parti.

L'année suivante, Louis Blanc fit paraître son fameux livre: *De l'Organisation du Travail.*

Une saisie du parquet menaça d'abord d'interdire la vente de l'ouvrage; mais la chambre des mises en accusation fit cesser les poursuites.

Il est bon de donner à nos lecteurs l'analyse succinte de cette œuvre étrange.

Partant de cette donnée, que la misère retient l'intelligence de l'homme dans la nuit, engendre la douleur, la souffrance, le crime, et fait les esclaves, les voleurs, les assassins, les prostituées, Louis Blanc demande que le travail soit organisé de

manière à amener la suppression de la misère.

Il enfourche, là-dessus, le dada du paradoxe, pique des deux, et galope ventre à terre dans le champ de l'absurde.

« La misère elle-même, dit-il, n'est que le résultat de la concurrence; la concurrence est la guerre dans l'ordre des intérêts. Ce qui manque aux prolétaires pour s'affranchir, ce sont les instruments du travail. La fonction du gouvernement est de les leur fournir, et l'État doit être le banquier des pauvres. »

Cela dit, il propose la création d'ateliers sociaux dans les branches les plus importantes de l'industrie nationale, auxquels l'État fournirait les capitaux nécessaires,

gratuitement et sans intérêt. L'atelier du citoyen Louis Blanc aurait pour mission de faire une concurrence écrasante aux ateliers de l'industrie privée. De cette manière, la concurrence serait détruite par la concurrence même, et le judicieux écrivain prétendait guérir tous les maux de l'humanité par ce joli remède d'homœopathie sociale.

Vraiment on a de la peine à reproduire de sang-froid d'aussi révoltantes niaiseries.

Sans revenir sur cette prétention folle de tuer la concurrence, qui est l'âme de la production, pour placer violemment toutes les industries sous la tutelle de l'État, le le plus vulgaire bon sens prouve sans ré-

plique possible que, même dans l'hypothèse où l'on arriverait à empêcher la concurrence à l'intérieur, entre les ouvriers d'un même atelier et les ateliers d'un même peuple, cela ne servirait absolument à rien, tant que les nations pourraient se faire concurrence entre elles, par le génie mécanique, par les capitaux et par la main-d'œuvre.

Il n'eût pas suffi de métamorphoser la France entière en un couvent industriel, il eût fallu que la règle fût observée sur toute l'étendue du globe.

A ces ateliers sociaux l'utopiste insensé prétendait donner une organisation fantastique.

Pour stimuler l'homme au travail, il

n'admettait que le point d'honneur comme infaillible et unique mobile.

Sur un poteau, planté solennellement aux portes de chaque atelier, il se contentait d'attacher cette inscription :

Tout homme qui ne travaille pas est un voleur.

Et cela devait suffire pour exciter l'émulation fraternelle.

Louis Blanc, d'abord, avait admis l'égalité des salaires, ce qui était une conception non-seulement ridicule, mais immorale, puisque l'égalité des forces et des intelligences n'existe pas.

Plus tard, il revint sur ce point de sa

doctrine, trouvant qu'il ne consacrait pas encore assez le dogme de la fraternité républicaine.

Il adopta la formule suivante, empruntée à M. Vidal, son confrère en socialisme :

A chacun selon ses forces; à chacun selon ses besoins.

Système admirable qui excite tous les appétits, mène droit à la débauche universelle, fait disparaître de la société le dévouement et le sacrifice, et inaugure sur la terre le règne d'un sensualisme effréné.

Rien alors ne distinguerait plus l'homme de la brute.

Avec cette merveilleuse formule, le docteur Véron aurait droit à cinq cent mille

francs de rente et Pierre Corneille à la ration du soldat.

Le dernier mot du système de Louis Blanc est le communiste, bien qu'il s'en défende avec hypocrisie.

En effet, supposons que, suivant ses vœux, l'atelier social absorbe et envahisse toute propriété, tout capital et toute industrie, nécessairement il se confondra sur l'heure avec l'État, et nous tomberons dans la communauté nationale absolue.

Nous répétons que l'auteur est un hypocrite, lorsqu'il proteste de son respect pour l'Arche sainte de la famille. Tout, dans son œuvre, tend à la détruire, car la discorde entre les hommes et la promiscuité des

femmes seraient les premiers effets de la vie commune, ainsi que le prouve l'histoire de mille sectaires.

Mais c'est prendre trop long-temps au sérieux ce livre sans nom, qui ne doit tomber que sous les atteintes du ridicule et du sarcasme.

Voici comme Henri Heine en parle dans sa *Correspondance de la Gazette d'Augsbourg*.

« Chaque ligne de cet opuscule, dit-il, dénote la plus grande prédilection pour l'autorité absolue, et une profonde aversion pour tout individualisme éminent, aversion qui pourrait bien avoir sa source

cachée dans une jalousie contre toute supériorité d'esprit et même de corps.

« Oui, on dit que le petit bonhomme jalouse même ceux qui sont d'une taille qui dépasse la sienne.

« Cette disposition hostile contre l'individualisme le distingue d'une manière frappante de quelques-uns de ses confrères politiques, par exemple du spirituel Pyat, et elle a failli provoquer dernièrement une dissidence dans le camp républicain, lorsque Louis Blanc ne voulut pas reconnaître la liberté de la presse, réclamée par ses collègues comme le palladium de la liberté, comme un droit imprescriptible.

« En effet toute grandeur personnelle répugne à M. Louis Blanc; il la regarde

avec une défiance haineuse, qu'il partage, du reste, avec un autre disciple de Rousseau, feu Maximilien Robespierre.

« Je crois que cet homoncule voudrait faire couper chaque tête qui surpasse la mesure prescrite par la loi, bien entendu dans l'intérêt du salut public, de l'égalité universelle et du bonheur social du peuple.

« M. Louis Blanc est un bizarre composé de Lilliputien et de Spartiate. Dans tous les cas, je lui crois un grand avenir, *et il jouera un rôle, ne fût-ce qu'un rôle éphémère.* »

Arrêtons-nous un instant pour dire à nos lecteurs que ces lignes curieuses fu-

rent écrites, par Henri Heine, en 1841. Le poëte avait le don de prophétie.

Nous continuons.

« Le citoyen Louis Blanc est fait pour être le grand homme des petits, qui sont à même d'en porter un pareil avec facilité sur leurs épaules, tandis que des hommes d'une stature colossale, je dirais presque des esprits de forte corpulence, seraient pour eux une charge trop lourde.

« Quoique M. Blanc vise à la rigidité républicaine, il n'en est pas moins entaché de cette vanité puérile qu'on trouve toujours chez les hommes d'une petite taille.

« Il voudrait briller auprès des femmes, et ces êtres frivoles, ces vicieuses créatu-

res lui rient au nez ; il a beau marcher sur les échasses de la phrase, ces dames ne le prennent pas au sérieux et préfèrent au tribun imberbe quelque crétin aux longues moustaches.

« Ce tribun microscopique donne cependant à sa réputation de grand patriote, à sa popularité, les mêmes petits soins que ses rivaux donnent à leurs moustaches : il la soigne on ne peut plus, il la frotte, la tond, la frise, la dresse et la redresse, et il courtise le moindre bambin de journaliste qui peut faire insérer, dans une feuille, quelques lignes de réclame en sa faveur.

« Ceux qui veulent lui adresser le plus agréable compliment le comparent à M. Thiers.

« Un républicain qui ne se pique pas de trop de politesse, comme il sied à des gens aux grandes convictions, disait, un jour, tout grossièrement à Louis Blanc :

« — Ne te flatte pas de ressembler à M. Thiers. Il y a encore une grande différence entre vous deux. M. Thiers te ressemble, à toi, citoyen, comme une petite pièce de dix sous ressemble à une toute petite pièce de cinq sous. »

Lorsqu'on vint apporter à Louis Blanc ces pages railleuses de la *Gazette d'Augsbourg*, sa petite face rose devint apoplectique, et il s'écria, de sa voix de marmot furieux, en agitant les poings dans le vide :

— Misérable!

Absolument comme eût fait le roi des Pyrénées en recevant une chiquenaude d'Hercule.

On rapporta l'histoire à Henri Heine, qui se passa la main sur le cou, et dit en riant :

— Sainte Guillotine, protégez-moi !

La Providence a voulu que tous ces grands agitateurs, malgré leur talent incontestable, s'exposent d'eux-mêmes à la moquerie, dont l'aiguillon salutaire, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, ferme chez nous une plaie par une piqûre.

De tous les ouvrages du petit écrivain démocrate, celui qui captiva le plus l'opinion publique fut son *Histoire de dix ans*.

On conviendra que, dans ce livre, il se montre plutôt chroniqueur que véritable historien. Le succès fut dû en partie à l'intérêt des détails et en partie aux passions que l'auteur soulève. Exaltée par la presse démocratique tout entière, l'œuvre, fut en outre accueillie avec une certaine indulgence dans les régions légitimistes.

Louis Blanc ménageait ce parti, pour l'engager à prêter secours aux républicains et à dresser avec eux dans l'ombre les catapultes qui devaient renverser l'édifice de juillet.

Henri Heine a jugé l'*Histoire de dix ans*. Nous le citerons encore.

« Cette histoire, dit-il, contient une foule

d'anecdotes inconnues ou malicieuses. Le livre a un grand intérêt pour une multitude de lecteurs avides de cancans, et les républicains s'en régalent avec délices. La misère et la petitesse de la bourgeoisie régnante, qu'ils veulent renverser, y sont mises à nu de la façon la plus amusante. Mais, pour les légitimistes, ce livre est du véritable caviar [1], car l'auteur qui les ménage eux-mêmes bafoue leurs vainqueurs bourgeois et lance de la boue envenimée sur le manteau royal de Louis-Philippe.

Il raconte, par exemple, l'anecdote suivante :

1. Allusion assez obscure à la Sainte-Alliance. On peut être légitimiste et ne pas aimer, comme les Russes, les œufs d'esturgeon salés.

« Le 1er août, lorsque Charles X eut nommé le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, Dupin se rendit auprès de ce dernier, à Neuilly, et lui représenta que pour éviter le dangereux soupçon de la duplicité, il devait rompre définitivement avec Charles X et lui écrire une lettre de rupture décidée.

« Louis-Philippe donna toute son approbation au sage conseil de Dupin, et le pria même de rédiger pour lui une pareille lettre.

« C'est ce que fit Dupin dans les termes les plus acerbes, et Louis-Philippe, sur le point d'apposer son sceau sur la lettre déjà mise sous enveloppe, et, tenant la cire à cacheter sur la flamme de la bougie, se re-

tourna tout à coup vers Dupin, avec ces mots :

« — Dans les cas importants, je consulte toujours ma femme. Je vais d'abord lui lire la lettre, et, si elle l'approuve, nous l'expédierons à l'instant.

« Là-dessus, il quitta la chambre, et, rentrant quelques instants après avec la lettre, il la cacheta rapidement et l'envoya sans retard à Charles X.

« Mais l'enveloppe seule était la même, ajoute l'auteur de l'*Histoire de dix ans*. Le prestidigitateur royal avait, avec ses doigts habiles, substitué à la rude lettre de Dupin une épître tout humble, dans laquelle, protestant de sa fidélité de sujet, il acceptait sa nomination au titre de lieutenant-

général du royaume et adjurait le roi d'abdiquer en faveur de son petit-fils.

« La première question est : Comment la fraude fut-elle découverte?

« A cela, M. Louis Blanc a répondu verbalement à un de ses amis :

« — M. Berryer, en se rendant plus tard à Prague auprès de Charles X, lui fit observer très-respectueusement que Sa Majesté s'était un peu trop hâtée avec son abdication. Sur quoi Sa Majesté, pour se justifier, exhiba la lettre que le duc d'Orléans lui avait écrite à cette époque, ajoutant qu'il s'était conformé à son conseil d'autant plus volontiers qu'il avait reconnu en lui le lieutenant-général du royaume.

« C'est donc sur l'autorité de M. Berryer,

qui a vu la lettre, que repose toute cette histoire. »

Henri Heine, par ces derniers mots, semble mettre en doute l'exactitude du fait.

Il a tort, attendu que l'illustre chef légitimiste n'a jamais réclamé contre le récit de Louis Blanc. Donc, l'anecdote est revêtue d'un cachet suffisant d'authenticité : le témoignage d'un homme aussi honorable que M. Berryer suffit pour établir un point historique.

Voyant son livre réussir avec tant d'éclat, Louis Blanc résolut d'écrire l'*Histoire de la Révolution française*, ouvrage sur le

compte duquel nous reviendrons tout à l'heure.

Il travaillait sans relâche, enfermé dans son cabinet, ne prenant qu'une part médiocre aux intrigues du parti. Ses confrères ne l'aimaient pas, et les années qui précédèrent février 1848 s'écoulèrent sans qu'il jouât un rôle bien en vue dans le camp démocratique.

Vous qui nous accusez de partialité, prêtez l'oreille, et daignez entendre sur celui dont nous racontons l'histoire le jugement des républicains eux-mêmes.

C'est l'auteur des *Profils révolutionnaires* qui parle.

« Caractère ombrageux et envahissant

à la fois, dit-il, Louis Blanc ne put jamais s'introduire dans la rédaction du *National* ou dans la direction de la *Réforme*. Deux hommes lui furent toujours sourdement hostiles, Marrast et Flocon, à qui il portait ombrage, et qui le lui prouvèrent depuis.

« Une circonstance, la mort de Godefroy Cavaignac, lui avait déjà donné l'occasion de se venger d'eux, en leur faisant sentir la supériorité de ce héros du parti républicain.

« Quand Marrast, Flocon, Ledru-Rollin, Joly, Martin (de Strasbourg), Arago, Trélat, se trouvèrent réunis autour de la tombe de Godefroy, Louis Blanc vint à son tour.

« Ce petit bonhomme composa son visage.

« Fermant à moitié les yeux, se tirant les deux coins des lèvres pour que les saccades de sa voix servissent à simuler les larmes et impressionnassent l'auditoire devant son air contristé, il s'écria :

« — Si Godefroy eût été appelé par les circonstances à la tête des affaires de son pays, il eût été capable de les diriger *mieux qu'aucun autre* de ceux que nous connaissons.

« Les illustres assistants, piqués d'une telle sortie, tournèrent la tête vers Louis Blanc.

« Il les avait écrasés du nom d'incapables; il avait sondé leur faiblesse, il leur avait porté le plus rude coup que leur

orgueil pût ressentir, il les avait humiliés les uns aux yeux des autres.

« Jamais ils ne lui pardonnèrent.

« Se complaisant lui-même dans l'effet de sa pantomime, quand ce petit comédien eut prononcé ces paroles, la tristesse s'évanouit de sa figure; ses traits reprirent leur place; sa voix s'éclaircit, et ce manége de son extérieur étudié ne servit qu'à démasquer la jalousie qui rongeait les coryphées du parti. »

Durant la campagne des banquets, notre héros ne figura qu'à l'arrière-plan.

Toutefois, nous le voyons assister au banquet de Dijon et y porter la parole avec quelque succès.

Rempli de prudence, et ne voulant pas jouer trop à découvert une partie dangereuse, il se tenait à l'écart, épiant l'heure où les marrons, tirés du feu par la patte d'autrui, seraient bons à croquer.

Personne, au milieu de la bagarre, ne vit poindre le museau de notre furet démocratique.

On ne l'aperçut que juste au moment où l'absence du danger laissait à l'ambition toute faculté d'agir, et ceci nous rappelle une piquante anecdote.

C'était dans l'après-midi du 24 février.

Nous habitions alors du côté de la barrière de l'Étoile. Marc Fournier, notre collaborateur et notre ami, avait une petite

villa dans notre voisinage. Il n'a pas oublié sans doute les détails qui vont suivre.

On entendait le fracas de la fusillade, que le vent d'Est nous apportait directement.

Soudain elle cessa.

Qu'était-il arrivé? L'ordre se rétablissait-il, ou l'émeute triomphait-elle? Nous nous chargeâmes d'aller aux informations, et nous descendîmes l'avenue des Champs-Élysées.

Bientôt le spectacle du pillage des Tuileries nous montra de quel côté se prononçait la victoire.

En remontant, le cœur affligé de cette scène de vandalisme, nous rencontrâmes

une dame vêtue de noir, qui vint à nous avec une vivacité singulière, et nous dit :

— Vous avez des nouvelles, monsieur ?

— Oui, madame ; on fait le sac du château, et la République est proclamée.

— Ah ! vraiment ? s'écria-t-elle avec une joie visible. Est-ce que, par hasard, vous auriez entendu parler de M. Louis Blanc ?

— Non, madame.

— Je suis très-inquiète. C'est mon beau-frère.

— Vous craignez qu'il n'ait reçu quelque blessure dans la lutte ?

— Oh ! non, son affaire à lui n'est pas de se battre. Mais, si la République est

proclamée, il doit être du gouvernement, et nous ne savons rien encore.

Le dialogue n'alla pas plus loin.

La dame descendit l'avenue pour interroger des personnes mieux instruites, et nous remontâmes vers l'Étoile.

Voilà notre anecdote. Nous la livrons ici sans commentaires ; elle n'en a pas besoin.

Lorsque le Gouvernement provisoire, qui s'était nommé lui-même à la Chambre des députés, arriva à l'Hôtel-de-Ville, il y trouva déjà installés, en forme de pouvoir populaire, Louis Blanc, Marrast, Flocon et un quatrième personnage qui s'annonçait comme rédacteur du journal l'*Atelier*.

Ils représentaient les diverses nuances de la presse républicaine.

Comme le *National* ne désirait qu'une simple modification politique, il s'était efforcé, pendant la lutte, d'établir d'avance un gouvernement de son choix et de sa couleur. Mais on avait dû compter avec la *Réforme*, qui admettait la discussion des questions sociales, et Louis Blanc exigea, en outre, l'adjonction de l'ouvrier Martin dit Albert.

Les élus de la Chambre firent la grimace.

En vain on tenta de restreindre l'ambition de nos journalistes au modeste emploi de secrétaires; le Gouvernement provisoire fut débordé. Bientôt il compta

quatre membres de plus, et l'éditeur de M. Louis Blanc, l'illustre Pagnerre, resta seul chargé du secrétariat.

Pressés par les démonstrations du peuple en armes, les hommes de l'Hôtel-de-Ville reconnurent, dès le 25 février, le *droit au travail*, première conquête du socialisme, qui agissait et parlait en despote.

Aussitôt Louis Blanc demande la création d'un ministère du progrès pour lui-même, celle d'un ministère de la Bienfaisance pour le citoyen Flocon, et d'un ministère des Beaux-Arts pour le citoyen Marrast.

M. de Lamartine fait écarter cette proposition ridicule.

Garnier-Pagès propose alors de donner au citoyen Louis Blanc la présidence d'une commission, dite *Commission de gouvernement pour les travailleurs*, chargée de préparer la solution du problème social.

Martin, dit Albert, est nommé vice-président de cette commission, qui doit siéger au Luxembourg.

Sans plus de retard, on décrète l'établissement des ateliers nationaux, mais tout à fait en dehors de l'influence de Louis Blanc, et même dans une pensée hostile à ses théories.

On espérait, en stipendiant le désœuvrement des classes ouvrières, les éloigner des discussions socialistes.

Par une singulière coïncidence, les ateliers nationaux, organisés par le citoyen Marie, avaient adopté le principe fondamental des doctrines du citoyen Louis Blanc, c'est-à-dire l'égalité absolue des salaires.

Notre utopiste resta donc, malgré tout, maître de la situation.

Les conférences du Luxembourg s'ouvrirent solennellement le 1er mars 1848. Il y eut deux sortes de séances, les séances publiques et les séances secrètes.

Aux séances publiques assistaient les ouvriers qui venaient périodiquement recevoir la manne sociale et se nourrir de phrases sonores, à défaut d'aliments plus

substantiels. Ils se rassemblaient dans l'enceinte de l'ancienne Chambre des Pairs, sous les lambris du privilége et sur les banquettes de l'aristocratie. Les débats de ces séances paraissaient, le lendemain, dans le *Moniteur*, sténographiés plus ou moins fidèlement.

Aux séances secrètes, aux conférences intimes, on ne conviait que les dieux et les demi-dieux de l'Olympe palingénésique, au nombre d'environ vingt-cinq ou trente personnes.

C'était le laboratoire caché, où se réunissaient les alchimistes du socialisme.

Ils travaillaient en commun au grand œuvre.

S'il n'y avait point là de Paracelse, en

revanche on y trouvait une foule de Ruggieri.

Avant toute discussion, les ouvriers demandèrent qu'on diminuât les heures de travail et qu'on abolît le marchandage. Deux décrets furent rendus coup sur coup pour satisfaire à ces exigences.

Il est inutile de nous étendre sur cette comédie parlementaire qui scandalisa la France et l'Europe, sur ce niais et stérile verbiage qui dura deux mois.

M. Louis Blanc n'eut au service de ses théories que des banalités incroyables, que de stupides infatuations.

« — La société actuelle, s'écriait-il, ressemble à Louis XI mourant, lorsqu'il

s'étudiait à donner à son visage les trompeuses apparences de la vie. Elle croit vivre encore, cette société qui porte en elle le germe de mille morts, la misère, la prostitution, l'égoïsme, la concurrence! Mais chaque minute qui s'écoule lui enlève une partie de son existence ; elle râle, elle s'éteint dans les dernières convulsions de l'agonie... etc., etc. »

Des mots ! des mots ! disait Hamlet.

Ces prédications du petit orateur jetèrent la panique dans l'industrie et firent à l'instant même refluer une foule immense dans les ateliers nationaux.

Interrogez-vous devant Dieu, la main sur le cœur, monsieur l'utopiste, et dites

sur qui retombe le sang répandu aux journées de juin !

L'égalité des salaires, préconisée par le chef des conférences du Luxembourg, blessa les ouvriers dont le bon sens se refusait à admettre que l'intelligence, le savoir-faire, l'habileté de la main, le courage au travail dussent être comptés pour rien sous le régime de la fraternité.

Pressé par la logique populaire, Louis-Blanc répondit un jour à ceux qui lui demandaient s'il se contenterait pour lui-même des *quatre francs* qu'il promettait à chacun :

« — Oui, certes !.... Quand tous ne recevront que le prix de la journée égali-

taire, je me glorifierai d'être le premier ouvrier de France ! »

Nous citons sa réponse textuelle.

Il fermait ainsi la bouche à ceux que révoltaient les contradictions de ses doctrines.

En attendant, le premier ouvrier de France s'était choisi, au Luxembourg, l'appartement le plus coquet, celui de la duchesse Decazes, et n'y vivait pas précisément du brouet lacédémonien.

En attendant, le premier ouvrier de France cultivait le népotisme mieux que personne et faisait nommer son frère, Charles Blanc, à la direction générale des Beaux-Arts.

En attendant, le premier ouvrier de France recommandait au concierge de sa maison du faubourg Saint-Germain de ne jamais louer à des ouvriers et de n'accueillir que des locataires bourgeois [1].

O saltimbanque !

Plusieurs des théories de Louis Blanc furent soumises à la pierre de touche de la pratique : elles avortèrent d'une façon misérable et honteuse.

Le plus célèbre de ces essais d'application fut celui de l'atelier de tailleurs, établi dans les bâtiments vides de la prison pour dettes de Clichy.

On sait comment Proudhon qualifia

1. Voir le *Lampion* du 11 juin 1848.

cette première tentative d'atelier social, où les *frères* tailleurs, qui avaient reçu une grande commande de l'Etat, et qui avaient été exonérés des frais de loyer se permirent de faire des bénéfices sur la main-d'œuvre des *sœurs* culottières, employées à la confection des pantalons,

Touchante fraternité socialiste !

Le mal empirait chaque jour, et rien ne pouvait faire tomber des yeux du Tom-Pouce organisateur le bandeau de l'aveuglement et de l'orgueil,

Ses idées n'engendraient que la misère et la ruine, et il croyait plus que jamais à l'infaillibilité de ses idées.

Pourtant les hommes de son parti lui faisaient une rude guerre.

M. de Lamennais, attaquant le communisme du Luxembourg, montra le despotisme et l'esclavage inhérents à ces théories : « Le droit au travail, disait-il, entraîne pour corollaire le devoir du travail. Il supprime la liberté, il décrète la servitude. »

Le 17 mars, Louis Blanc dut enfin reconnaître son impuissance, et le cuisinier Flotte lui dit à l'Hôtel-de-Ville :

— Toi aussi tu es un traître !

Un mois après, l'organisateur du travail

n'échappait qu'à grand'peine aux cris de proscription de la milice citoyenne, qui s'obstinait à mêler son nom au mot d'ordre de la journée :

« A bas les communistes ! »

Elu à l'Assemblée nationale par les départements de la Seine et de la Corse, Louis Blanc, comme tous les membres du Gouvernement provisoire, vint rendre compte de ses actes à la tribune.

Son apologie vaniteuse produisit un effet déplorable.

On lui répondit par des récriminations, par des accusations même. L'orage devenait terrible. Heureusement, un député s'écria :

— Messieurs, est-on coupable lorsqu'on n'a rien fait ?

Le mot sauva l'orgueilleux sophiste, mais en l'écrasant.

Il ne devait pas, du reste, échapper à son Waterloo. Porté en triomphe par l'émeute, après l'envahissement de la Chambre, au 15 mai, il proclama le droit du peuple de présenter des pétitions à la barre, et s'écria :

« — Citoyens ! je vous félicite d'avoir reconquis le droit d'apporter vous-mêmes vos pétitions au sein de cette assemblée. Désormais, on ne vous le contestera plus ! »

Le pusillanime président Buchez l'avait chargé de s'interposer vis-à-vis de la foule ; mais il ne lui avait point dit d'aller jusqu'à

l'Hôtel-de-Ville, pour voir quelle tournure prenaient les événements.

Dès le 1er juin, le procureur-général Portalis demande l'autorisation de poursuivre le héros du Luxembourg.

« — Citoyens ! s'écrie le petit homme, gesticulant et poussant des cris furieux, est-ce que vous allez déjà dresser des listes de proscription ? Eh bien ! si l'on se montre ingrat envers ceux qui ont tout sacrifié, leurs bras, leur fortune, leur existence pour fonder la République, l'histoire est là pour effacer plus tard la calomnie accumulée sur leurs têtes, et l'histoire leur donnera l'immortalité ! »

Des rires olympiens accueillirent ces

paroles, et l'orateur reprit, en se dressant sur son escabeau :

« — N'oubliez pas que cette main a signé le décret en vertu duquel vous êtes ici ! »

La demande du parquet fut repoussée.

Mais, après les événements de juin, la fameuse enquête dont M. Bauchart fut le rapporteur, signala de nouveau Louis Blanc à la vindicte des lois, et, dans la nuit du 25 au 26 août, des poursuites furent autorisées contre lui et contre le citoyen Caussidière, pour leur participation à l'attentat du 15 mai.

Louis Blanc sortit pendant le scrutin de division.

Ses amis, Félix Pyat et Duclerc, le con-

duisirent au chemin de fer du Havre, et il put gagner Londres sans être inquiété.

Depuis neuf ans sur la terre d'exil, son immense orgueil contribue à lui aliéner de plus en plus chaque jour les sympathies des républicains, qui s'excommunient réciproquement de l'autre côté du détroit et vivent avec moins d'accord que lorsqu'ils étaient en France.

Il envoya de Londres des articles à un journal mensuel, intitulé le *Nouveau Monde*, et continua ses attaques contre la société.

Ce journal mourut quand survint la loi du cautionnement.

L'incorrigible utopiste écrivit ensuite nombre de brochures politiques, *Plus de Girondins*, — *La République une et indivisible*, — *Un dîner sur l'herbe*, etc. ; puis il fit paraître la suite de son *Histoire de la Révolution française*, dont deux volumes avaient déjà vu le jour, avant 1848.

Dans une longue introduction, qui précède ce livre, Louis Blanc expose ses idées comme historien.

Suivant lui, trois grands principes se partagent le monde et l'histoire : *l'autorité*, *l'individualisme* et *la fraternité*.

L'autorité fut établie par la religion du Christ.

L'individualisme, inauguré par Luther,

développé par les philosophes du XVIIIe siècle, a été introduit dans la vie publique par la révolution de 1789.

La fraternité, entrevue par les penseurs de la Montagne (au nombre des susdits *penseurs*, il place en première ligne ce bon M. de Robespierre), est encore dans les lointains de l'idéal ; mais si l'on veut bien revenir à résipiscence et s'incliner devant l'oracle (c'est M. Louis Blanc qui joue le rôle de sibylle), elle ne tardera pas à régner d'un bout du monde à l'autre.

Un dernier mot pour épilogue, et laissons parler Proudhon.

« Toute la science économique de Louis

Blanc n'est qu'une généralisation absurde de la routine mercantile et propriétaire. Son système de gouvernement n'est qu'une soufflure de la politique de Ferdinand Flocon, qui faisait concurrence à celle d'Armand Marrast, qui la tenait de M. Thiers, qui était un compère de M. Guizot, qui avait étudié sous Royer-Collard, qui.... Je n'en finirais pas avec les qui multipliés. Cette filiation scientifique est aussi longue que la généalogie des descendants de David. Par son ultra-gouvernementalisme, Louis Blanc a rendu la révolution sociale odieuse aux paysans et aux bourgeois, et contribué plus que personne au défaites de la démocratie. »

A la bonne heure, messieurs!

Jugez-vous en famille, exécrez-vous les uns les autres. Voilà ce qui sauvera le monde.

FIN.

Paris.— Typographie de Gaittet et Cie, r. Gît-le-Cœur, 7.

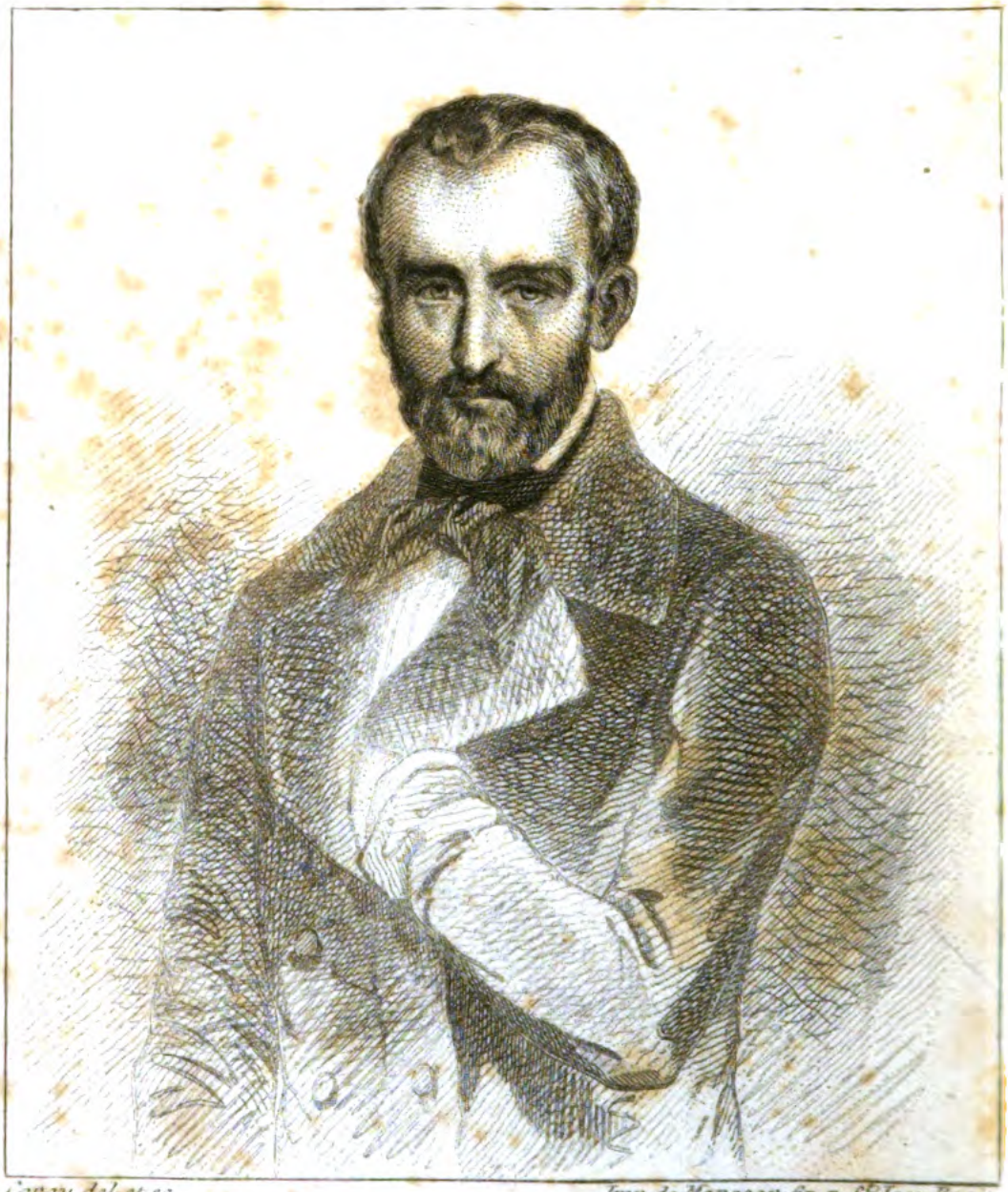
Monsieur

Mes meilleurs remerciements,
l'assurance de ma haute considération.

Louis Blanc

Paris. Le 11 Juillet 1843.

BLANQUI



Carey del. et sc. Imp. de Mangeon, 67, r. St.e Jacq. Paris.

BLANQUI

Publié par G HAVARD

LES CONTEMPORAINS

BLANQUI

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1857

CHEZ L'AUTEUR
48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

BLANQUI.

Vous connaissez, chers lecteurs, la pratique superstitieuse des Lapons, racontée par Regnard.

Lorsqu'ils veulent s'embarquer, ils vont trouver un sorcier du pays, afin de lui acheter le vent nécessaire à leur navigation.

Mais le rusé magicien a soin de ne le vendre qu'en gros, et il leur donne, à cet effet, un mouchoir noué de plusieurs nœuds différents.

Si l'on défait le premier nœud, il s'élève une brise favorable.

Pour obtenir un vent plus fort, on ouvre le second nœud.

Mais, si l'on dénoue le troisième, à l'instant même éclate une tempête épouvantable, qui remue la mer jusqu'au fond de ses abîmes et engloutit le navire avec ceux qui le montent.

Tant pis pour le pauvre marin s'il s'enivre à bord et défait par mégarde le nœud terrible!

Or, les Français ressemblent à ces hommes du pôle.

Que d'ouragans ne déchaînent-ils pas eux-mêmes, et que de fois ils ont eu la sottise d'acheter du vent aux magiciens de la politique, charlatans, faux prophètes, conspirateurs, démagogues et terroristes!

Sont-ils guéris aujourd'hui de cette légèreté gauloise, nos chers compatriotes, et ne pécheront-ils plus?

Nous ne le croyons pas.

C'est ce qui nous détermine à écrire l'histoire de Blanqui, le plus cynique des démoniaques conjurés pour la perte de la société moderne.

Après neuf ans, les échos du club de la rue Bergère frémissent encore. Appliquez l'oreille contre le sol, et vous entendrez le hurlement lointain de la bête fauve qui a soif de sang !

Louis-Auguste Blanqui est né à Nice en 1805.

Il est le second fils de Jean-Dominique Blanqui, mort en 1832, député du département des Alpes-Maritimes à la Convention nationale, et proscrit comme Girondin pour avoir signé la fameuse protestation du 6 juin 1793 contre la tyrannie de la Montagne et la journée du 31 mai.

Jean-Dominique se déroba par la fuite au

décret d'arrestation rendu contre lui et contre soixante-douze de ses collègues.

On le réintégra dans son poste de représentant du peuple, le 8 juillet 1795. Il devint ensuite membre du Conseil des Cinq-Cents, dont il cessa de faire partie en 1797. Enfin, sous l'Empire, il remplit les fonctions de sous-préfet dans la petite ville de Puget-Teniers [1].

Le frère aîné de Louis-Auguste, Adolphe Blanqui, économiste et membre de l'Institut, est mort en janvier 1854.

Son plus jeune frère est mécanicien.

1. A la fin de la Terreur, Jean-Dominique Blanqui publia un opuscule intitulé : *Mon agonie de dix mois*.

Madame Blanqui, la mère, est encore de ce monde.

Agée de quatre-vingts ans, elle partage tout le fanatisme politique d'Auguste.

En revanche, le propre fils du héros de cette histoire a les doctrines de son père en horreur profonde et vit en désintelligence complète avec lui.

Châtiment !

Louis-Auguste fit ses études au collége d'Avignon.

Après avoir achevé ses humanités, il entreprit d'instruire les enfants d'un général.

Mais cette position obscure, ce métier de

subalterne s'accordaient mal avec ses rêves ambitieux. Ame inquiète et farouche, il n'était pas fait pour l'éducation privée, mission de zèle et d'évangélique patience, où rarement un autre qu'un prêtre est à sa place.

Il partit pour Paris avec l'intention d'y faire son droit, tout en remplissant dans un pensionnat renommé, l'institution Massin, les fonctions de répétiteur.

Les passions politiques enflammaient alors les Écoles et tournaient les cerveaux de vingt ans.

On peut dire qu'elles eurent une fameuse recrue dans ce jeune homme sec, bilieux, porté par sa nature physique même, par son instruction révolutionnaire et par son

origine italienne à tous les instincts de la haine, du mécontentement et de la révolte. Il se préoccupait beaucoup plus de la Charbonnerie et de la société de *Aide-toi le ciel t'aidera* que des Institutes et du Code civil.

Lors de l'émeute qui eut lieu dans le quartier Saint-Denis, en 1827, il courut se joindre à ceux qui faisaient le sac des boutiques d'armuriers, prit un fusil et tira sur la troupe, derrière une barricade improvisée.

Une balle lui traversa le cou.

Mais il guérit de sa blessure, et, trois ans plus tard, il coopérait d'une manière active à la bataille de Juillet.

On ne peut pas être tout ensemble un

héros d'insurrection et un parfait apprenti jurisconsulte.

Les études de droit de Louis-Auguste Blanqui se prolongèrent indéfiniment, parce qu'il continuait de suivre avec une farouche persistance les conciabules des sociétés secrètes.

Il n'apparaissait aux cours que pour y fomenter la discorde et y organiser des manifestations scandaleuses.

C'est ce dont fait foi un arrêté du conseil académique de décembre 1831, qui le prive de trois inscriptions pour avoir sifflé et outragé M. Barthe dans l'exercice de ses fonctions.

Déjà Blanqui prenait en main la plume de l'écrivain politique.

Au mois de juillet de la même année, il fut mis en état d'arrestation, comme rédacteur du *Journal de la société des Amis du Peuple.*

Cette affaire est connue sous le nom de procès des *Treize.*

Le jury prononça un verdict d'acquittement.

Mais la Cour rendit contre Louis-Auguste une sentence qui le condamnait à un an de prison et deux cents francs d'amende, pour délit d'audience.

Dans son discours, il avait attaqué vio-

lemment ceux qu'il appelait les *hommes du privilége*.

« Qui aurait pu croire, s'écriait-il, que les bourgeois accuseraient les ouvriers d'être la plaie de la société? Les privilégiés vivent grassement des sueurs du peuple. Qu'est-ce que votre Chambre des députés? une machine impitoyable qui broie vingt-cinq millions de paysans et cinq millions d'ouvriers pour en tirer toute la substance, qu'elle transvase dans les veines des privilégiés. »

A partir de ce moment, Blanqui se livre aux attaques les plus exaltées contre le système gouvernemental.

Il est de tous les complots, de toutes les émeutes. On le voit répandre dans la basse

classe nombre de pamphlets clandestins et de libelles envenimés.

Combattant de l'insurrection d'avril, une chance heureuse le sauve. Il échappe aux poursuites de la police et ne figure dans le procès-monstre qu'à titre de défenseur choisi par quelques accusés.

La loi sur les associations avait brisé dans les mains du parti démocratique une arme puissante.

Mais elle fit naître les sociétés secrètes, formidables machines de guerre, intrigues souterraines dont la rue de Jérusalem ne tenait pas toujours la trame.

Blanqui fonde la *Société des Familles.*

Avant de périr sur l'échafaud, Pépin le désigne vaguement comme en étant le chef et comme ayant été instruit, à ce titre, de l'odieux attentat du boulevard du Temple.

Deux ans plus tard, il est impliqué dans l'affaire de la rue de Lourcine[1].

La justice le condamne à deux ans de prison et à trois mille francs d'amende.

Amnistié en 1837, on lui interdit le séjour de Paris et on lui assigne pour résidence la ville de Pontoise, où il se retire avec sa femme et ses enfants.

Cette retraite ne sert qu'à mieux cacher ses formidables projets.

1. Fabrication clandestine de poudre et de munitions de guerre.

Depuis longtemps il est le principal moteur d'une société puissante, organisée avec les débris de l'ancienne *Société des Familles*, et qui a pris le nom de *Société des Saisons*.

Quatre chefs la dirigent avec lui.

Ce sont Barbès, Martin-Bernard, Lamieussens et Raisan.

Le calcul de nos conspirateurs est de ne pas bouger, pour mieux endormir la surveillance de l'ennemi et faire éclater à l'improviste la mine qu'ils préparent.

Blanqui possède au plus haut point cette qualité si vivement prescrite par Machiavel à ses disciples, la patience. Il ne se détermine à agir qu'à l'heure où la réussite lui paraît à peu près certaine.

Vers le commencement de 1839, la France était sous le coup d'une longue crise ministérielle.

Les débats de la coalition avaient singulièrement affaibli l'action du pouvoir. Nos chefs révolutionnaires comptaient alors sur mille hommes résolus, bercés depuis longtemps de l'espérance du combat. Une société collatérale, mais affiliée, connue sous le nom de *Montagnards*, menaçait par son indiscipline de dissoudre l'association.

D'autre part, il était évident que la désaffection, en matière gouvernementale, commençait à gagner la bourgeoisie.

Blanqui décida que le moment de combattre était venu.

Martin-Bernard, Barbès et lui fixèrent les deux premiers dimanches de mai pour la revue des groupes des *Saisons*. La seconde de ces revues fut passée, le 12 mai, vers deux heures et demie.

Ce dimanche-là, les ouvriers chômaient.

Le temps était magnifique et les courses du Champ-de-Mars avaient attiré loin du centre de la ville un grand nombre de bourgeois. Presque tous les membres de la famille royale et les premières autorités se trouvaient sur le turf.

Donc le système allait être surpris, au moment où il s'y attendait le moins.

Blanqui, entrant dans un estaminet bo-

gne, où l'attendaient Martin-Bernard, Barbès et les chefs en sous-ordre, s'écrie :

— Marchons!

En même temps, il tire de sa poche un mouchoir rouge et l'attache au canon d'un pistolet. Puis, accompagné d'un de ses complices, il descend dans la rue où, de toutes parts, débouchent les sectionnaires.

Aussitôt il se met à leur tête.

Les insurgés défoncent les magasins de l'armurier Lepage et se munissent de fusils de chasse.

Au milieu de la rue Bourg-l'Abbé l'émeute ouvre des caisses de cartouches, et les munitions se distribuent, à raison de trois cartouches par homme.

Huit cent cinquante sectionnaires prennent part à cette levée de boucliers.

Sous le commandement de Blanqui et de Barbès, nos démocrates imbéciles, ayant tout au plus à tirer chacun deux ou trois coups de feu, attaquent un gouvernement qui dispose de quarante ou cinquante mille hommes de troupe et de soixante mille gardes nationaux.

Chemin faisant, cette poignée d'insurgés recrute un nombre à peu près égal de combattants.

Mais les armes manquent et la majeure partie des cartouches ne sont pas du calibre des fusils.

Le but des chefs est de s'emparer de la

préfecture, afin d'y établir une sorte de camp retranché, de quartier général, qu'ils espèrent rendre inexpugnable en gardant et en barricadant les ponts. Toute la Cité devenant ainsi le centre de la révolte, rien ne devait être plus facile, à leur sens, que d'expédier des colonnes sur les divers points de Paris.

Barbès aussitôt part pour la rue Quincampoix, avec une quarantaine d'insurgés, en avant du gros de la troupe.

Il n'est pas suivi, échoue dans sa première attaque, et ne sait plus que faire.

On change alors de plan.

Toute la bande se rue sur l'Hôtel-de-

Ville ; puis on se rabat sur les mairies des septième et huitième arrondissements. Repoussés partout, les héros de l'émeute font des barricades.

Une fois celle de la rue Grenéta prise, Blanqui disparaît et l'on perd sa trace.

Pendant six mois il échappe à toutes les recherches.

Enfin, le 14 octobre 1839, il sort de sa retraite et croit pouvoir quitter Paris.

Mais des hommes de police, prévenus de son départ, viennent le mettre en état d'arrestation, juste au moment où il va monter sur l'impériale d'une diligence qui doit le conduire en Bourgogne.

Traduit devant la Cour des pairs, en janvier 1840, il refuse de répondre et proteste seulement contre les accusations d'assassinat lancées par le rapporteur contre les insurgés, au sujet de l'attaque du poste du Palais-de-Justice.

Comme Barbès, Louis-Auguste Blanqui fut condamné à mort.

Comme Barbès il obtint la commutation de sa peine. On leur épargna l'échafaud et on leur accorda la détention perpétuelle en échange.

Une grâce complète eût ramené Blanqui peut-être à des sentiments meilleurs. La captivité barbare que les ministres de Louis-Philippe lui infligèrent en fit un monstre.

Enfermé au Mont-Saint-Michel, il y subit de ces tortures qui déshonorent un gouvernement civilisé. Les hommes d'Etat du système en garderont au front la tache éternelle.

On corrige les hommes, on ne les exaspère pas.

Blanqui, au bout de quatre années, quitta le Mont-Saint-Michel, accablé de souffrances et nourrissant au fond de l'âme une haine inextinguible. On le transféra, de brigades en brigades, au pénitencier de Tours, puis à l'hôpital de Blois [1].

1. Arrivé là, Blanqui aurait, assure-t-on, obtenu sa grâce, ou du moins des conditions de captivité si douces, qu'elles ressemblaient beaucoup à la liberté.

Il se trouvait dans cette ville, lorsque la révolution de 1848 éclata.

Ce fut le signal de sa délivrance.

Les forces physiques lui revinrent comme par enchantement, et, le 26, il arriva à Paris, où, dès la veille, un club s'était installé sous son patronage dans la salle du Prado.

Partout le télégraphe se mettait aux ordres de la démocratie victorieuse. Le premier soin de Blanqui fut de le faire jouer, au sortir de l'hôpital.

A Paris, le prestige de son nom faisait déjà merveille.

En attendant sa venue annoncée, le citoyen Crousse préside le club.

Près de ce noble personnage se tiennent les citoyens Flotte, Darimon [1], Fomberteaux, Bornie, qui fut plus tard colonel du régiment des *Vésuviennes*, composé de filles publiques, Lacambre et plusieurs autres.

L'assemblée, comme on le voit, ne manque pas de fortes têtes et de gens estimables.

Chacun a eu soin d'amener à sa suite les amis sur lesquels il peut compter.

D'étranges rumeurs courent dans la foule.

1. Le même que nos honnêtes démocrates parisiens viennent de porter au Corps législatif. Il a été longtemps secrétaire de Blanqui.

et la sourde colère des membres du club finit par éclater en acclamations sauvages. Les yeux menacent, les poings s'agitent convulsivement. Tous ces hommes sont en proie à de violents transports.

Quelle peut être la cause de ce tumulte et de cette rage? Vous le devinez sans doute.

Le sanglant drapeau rouge, que les insurgés des faubourgs ont voulu imposer à la France, vient d'être répudié, grâce aux courageux efforts de M. de Lamartine, et la disparition du sinistre emblème a été suivie presque aussitôt de la protestation suivante, affichée sur tous les murs de la capitale :

Au gouvernement provisoire.

« Les combattants républicains ont lu avec une douleur profonde la proclamation du Gouvernement provisoire qui rétablit le coq gaulois et le drapeau tricolore.

« Inauguré par Louis XVI, le drapeau tricolore a été illustré par la première République et par l'Empire; il a été déshonoré par Louis-Philippe.

« Nous ne sommes plus, d'ailleurs, ni de l'Empire, ni de la première République.

« Le peuple a arboré la couleur rouge sur les barricades de 1848. Qu'on ne cherche pas à la flétrir. Elle n'est rouge que du sang généreux versé par le peuple et par la garde nationale; elle flotte étendue sur Pa-

ris; elle doit être maintenue. *Le peuple victorieux n'amènera pas son pavillon !* »

Cette affiche, sans nom d'imprimeur, avait été rédigée par le docteur Lacambre, et chacun la commentait, lorsque le citoyen Crousse, agitant sa clochette, déclara la séance ouverte.

— Le pouvoir, s'écria-t-il dès le début, est la proie des hommes du *National !* Ces eunuques impuissants perdront la République si nous les laissons faire...

— A bas les hommes du *National !* cria l'assemblée rouge avec frénésie.

— Rien n'est plus facile que de nous mettre à leur place, continua le président. Vous

êtes tous armés. Un simple coup de main et ils sont à terre. Personne, je vous le jure, ne les soutiendra. Vous savez qu'ils n'ont pu réunir aucune troupe. L'Hôtel-de-Ville n'a point de défenseurs. Marchons !...

— Marchons ! répéta la foule.

Certes, l'attaque pouvait aisément réussir.

Les dictateurs improvisés n'avaient effectivement personne autour d'eux. Qui aurait pu les défendre des hasards de la rue? Paris, encore sous le coup de la surprise du 24 février, aurait probablement accepté celle du 26.

L'excellente ville professe pour les faits accomplis un respect si profond !

Mais, — chose étrange, — l'arrivée de Blanqui nous sauva de la république rouge.

Il survint, comme le club entier s'élançait dehors, fit rentrer nos démocrates, alla s'asseoir sur le fauteuil de la présidence, et dit avec un bon sens remarquable :

— Citoyens, la France n'est pas républicaine. La révolution qui vient de s'accomplir est un accident heureux, rien de plus. Si nous voulons aujourd'hui porter au pouvoir des noms compromis aux yeux de la bourgeoisie par des condamnations politiques, la province aura peur. Elle se souviendra de 93, et rappellera peut-être le roi fugitif. La garde nationale elle-même n'a été que notre complice involontaire

elle est composée de boutiquiers peureux qui démoliront demain l'édifice qu'ils ont laissé construire hier, au cri de : *Vive la Réforme !*

— Ah ! pardieu, oui ! les gredins en sont capables ! s'écria du fond de l'auditoire un démocrate en blouse.

Et le club d'applaudir.

Blanqui continua :

—Le plus sûr est d'abandonner les hommes de l'Hôtel-de-Ville à leur impuissance. Ils sont faibles, tant mieux ! c'est le signe certain de leur chute, et le pouvoir qu'ils ont usurpé n'est qu'un pouvoir éphémère. Pour nous, citoyens, nous avons le peuple. Rien ne nous est plus facile que de l'orga-

niser révolutionnairement au moyen des clubs, comme jadis l'ont organisé les Jacobins. Sachons attendre quelques jours encore et la révolution nous appartiendra.

— Oui, oui ! cria la foule.

— Si vous vous emparez du pouvoir par un audacieux coup de main, comme des voleurs qui agissent au milieu des ténèbres, sur quelle base établirez-vous la durée de votre puissance ? Arrivés par surprise comme les autres, vous tomberez comme eux, par faiblesse. Il y aura, n'en doutez pas, au-dessous de nous des hommes énergiques et ambitieux qui brûleront de nous supplanter par de semblables attaques. Ce qu'il nous faut, c'est le peuple immense, les faubourgs insurgés, une seconde édition

du Dix Août. Nous aurons au moins le prestige de la force révolutionnaire.

Des applaudissements tumultueux couronnèrent cette harangue.

On ne combattit pas une seule des raisons de l'orateur, et le bureau fut provisoirement composé de la manière suivante :

PRÉSIDENT : Blanqui.

VICE-PRÉSIDENT : Théophile Thoré.

SECRÉTAIRES ET MEMBRES DU BUREAU : Xavier Durrieu, rédacteur en chef du *Courrier français* et chevalier de l'Ordre de Charles III d'Espagne ; — Gabriel Laviron, qui fut tué plus tard à Rome en combattant pour Mazzini ; — Pierre Lachambaudie,

honnête homme fourvoyé dans cette caverne ; — le cuisinier Flotte ; — et le portier Fomberteaux, ex-collaborateur de Joigneaux au *Moniteur républicain*, charmant journal qui prêchait, en 1843, l'athéisme et l'assassinat.

Tous ces hommes étaient des pantins, dont Blanqui tenait les ficelles.

On lui obéissait aveuglément.

Le héros de cette histoire est d'une taille au-dessous de la médiocre. C'est un petit homme grêle et brun. Ses yeux noirs, injectés de sang, ne se fixent jamais sur personne, comme ceux du chat et comme ceux du tigre. Il a le nez outrageusement pointu

et les lèvres minces et serrées, ce qui, suivant Lavater, est l'indice des natures perverses.

Sa voix est brève, saccadée, grinçante.

Ses cheveux, blanchis avant l'âge et taillés en brosse, donnent à sa figure une expression de sombre énergie.

Louis-Auguste se tient courbé en marchant; ses jambes flageollent comme celles d'un vieillard. Toujours misérablement vêtu, mais portant ses guenilles avec une dignité romaine, il enveloppe ses mains d'invariables gants de coton noir.

Il pose sans cesse, devant ses amis comme devant ses ennemis.

Nombre des démocrates sont persuadés

qu'il ne mange que du pain de seigle et des feuilles de laitue; mais quand ce héros révolutionnaire est seul, il ne se refuse ni le pain blanc, ni le bon vin, ni le gibier.

Quoique son courage fût regardé comme douteux, même par ses partisans les plus enthousiastes, il les dominait eux-mêmes et dominait tous les comparses de la démocratie par son talent organisateur, par les ressources de son esprit merveilleusement cultivé, par sa ruse profonde et son audace sans bornes.

Son club prit définitivement le nom de *Société républicaine centrale*.

Les séances eurent lieu chaque jour, non

plus au Prado, mais dans la salle consacrée aux essais dramatiques des élèves du Conservatoire.

On entrait par la porte de la rue Bergère.

Si l'on voulait y trouver place, il fallait faire queue à la suite d'une foule nombreuse appartenant à tous les sexes et à tous les âges.

Du reste, on n'était admis dans la salle que moyennant rétribution.

Blanqui avait jugé convenable d'ouvrir des guichets payants, comme à la porte des théâtres, et les recettes quotidiennes, jointes aux collectes mensuelles des spectateurs, constituaient pour la caisse du club une petite rente assez rondelette.

Quand les séances devaient être orageuses, il se faisait aux environs du Conservatoire un commerce assez actif de billets de faveur et de places réservées.

Au profit de qui? nous l'ignorons.

Vers sept heures et demie du soir, les Montagnards à cravate rouge, armés jusqu'aux dents, qui remplissaient à la *Société républicaine centrale* l'office de gardes municipaux, laissaient libre l'accès du grand escalier.

Cinq minutes plus tard, les banquettes encore inoccupées se trouvaient envahies.

On connaît la disposition de cette salle,

destinée, comme nous l'avons dit, aux études dramatiques. Avant l'entrée de la foule, tous les membres du club, qui avaient seuls le droit de parler et de voter, se trouvaient installés déjà dans l'orchestre et dans le parterre. Quant aux loges, elles étaient louées d'avance pour la plupart, soit par de riches Parisiens, soit par des Anglais.

Ces honnêtes fils d'Albion ne manquaient jamais d'applaudir avec frénésie les motions les plus désordonnées et les plus subversives.

Sur la scène, à gauche des auditeurs, se trouvait le bureau, garni d'un tapis vert.

A droite, se plaçaient les Mirabeau qui venaient là déployer leur verve républicaine et leur éloquence de carrefour.

Les citoyens Hippolyte Bonnelier, Arnould Frémy, Savary, Malapert, Alphonse Esquiros étaient les orateurs ordinaires de ce club, où les blouses, du reste, ne se montraient qu'en minorité. Mais, en revanche, on y voyait beaucoup de vieillards, dont les crânes, dénudés par l'âge, ne nuisaient pas à la mise en scène.

Ces respectables barbons représentaient les pères conscrits de la démagogie.

On ne se figure pas quelles propositions inouïes et fantasques se discutaient journellement, et avec le plus grand sérieux, dans ce repaire.

Un jour, le citoyen Thouars, dont l'œil

s'affligeait de ne voir autour de lui que l'indigne vêtement bourgeois, propose nettement de proscrire la redingote et de n'admettre aux séances que les frères en blouse.

Sa motion est rejetée.

Néanmoins le farouche Montagnard ne se tient pas pour battu.

Le lendemain, il arrive avec une blouse bleue, toute flambante neuve.

Mais il ne la porte pas dans la rue, et, chaque soir, avant de quitter la séance, il la dépose au vestiaire [1].

1. Nous empruntons ces détails et ceux qui vont suivre au livre de M. Lucas, intitulé : *Clubs et Clubistes*.

Un autre jour, un démocrate d'outre-Rhin demande la parole.

— Je vous annonce, dit-il, et j'annonce à tous nos frères de France que j'ai l'intention de partir avec une légion d'amis, pour donner la république à l'Allemagne.

— Très-bien ! Vive la république allemande ! s'écrient les membres du club.

— Nous voulons faire là-bas ce que nous avons fait ici.

— Bravo !

— Accordez-nous donc votre secours. Nous avons besoin d'argent, et de fusils, surtout.

— Des fusils et de l'argent à nos frères d'Allemagne ! hurle-t-on de toutes parts.

Une proposition du citoyen président, mise aux voix sur l'heure, est accueillie par un vote unanime. On décide que le Gouvernement provisoire sera sommé de fournir des fusils aux Germains patriotes et qu'une collecte sera ouverte, à la fin de la séance, pour le triomphe de leur cause.

Le démocrate allemand quitte la tribune.

Mais il est rappelé par un signe parti de l'avant-scène. Une très-jolie femme laisse tomber dans son chapeau tyrolien une montre, ornée de sa chaîne.

Aussitôt le club tout entier de battre des mains.

On demande le nom de la citoyenne.

ce nom vole de bouche en bouche sur les ailes de l'enthousiasme.

Croisant les bras sur son cœur, le frère d'Allemagne reprend la parole.

— Merci, dit-il, oh! merci, nobles Français! Vos affectueux et sympathiques témoignages m'assurent que notre cause triomphera. Quant à cette montre, ajouta-t-il, en la fourrant dans sa poche, elle ne me quittera plus.

Cela dit, il sort de la salle en toute hâte, et deux ou trois sceptiques se disent à demi-voix que cet enfant de la blonde Germanie pourrait bien être un habile filou parisien.

Les membres de la *Société républicaine*

centrale prirent à tâche, plus d'une fois, de montrer le mépris sincère qu'ils professaient pour la liberté des opinions.

A l'une des séances du mois d'avril, le hasard voulut que bon nombre d'auditeurs des loges et des galeries parussent ne pas approuver quelques-unes des doctrines passablement excentriques, exposées par les orateurs ordinaires du club.

On se permettait, d'un bout de la salle à l'autre, des interruptions fréquentes, et nos démagogues recevaient en face et à brûle-pourpoint quelques bonnes vérités.

Il ne s'agissait de rien moins, à cette séance, que de demander au Gouvernement provisoire la dissolution et le désarmement de la garde nationale rouennaise, coupable

d'avoir réprimé une émeute fomentée par les agents des clubs parisiens, et notamment par deux ou trois personnages à la solde du club de la rue Bergère.

On demandait, en outre, la mise en jugement des principaux officiers de cette criminelle milice bourgeoise, qui avait eu l'audace de combattre et de vaincre les fauteurs de troubles.

Déjà le citoyen Blanqui avait plusieurs fois réclamé le silence, lorsque, sur une dernière interruption, plus vive que les autres, il s'écria d'une voix menaçante :

— Si on ne reste pas tranquille dans les loges et dans les galeries, je vais faire éteindre le gaz !

Les auditeurs, épouvantés, comprirent aussitôt la menace sinistre cachée sous ces paroles en voyant les Montagnards chargés de la police de la salle abaisser vers eux les canons de leurs fusils.

On jugea prudent de se taire, et la *Société républicaine centrale* vota l'adresse qui va suivre au Gouvernement provisoire:

« Citoyens,

« La contre-révolution vient de se baigner dans le sang du peuple. Justice! justice immédiate des assassins!...

« D'où vient que, depuis deux mois, les populations ouvrières de Rouen et des vallées industrielles environnantes n'avaient pas été organisées en garde nationale?

D'où vient la présence à Rouen du 28e de ligne, ce sinistre héros du faubourg de Vaise, en 1834? D'où vient que la garnison obéissait aux ordres de généraux ennemis de la République, d'un général Gérard, créature et âme damnée de Louis-Philippe?

« On se retrouve au lendemain des jours néfastes qui naguère ont couvert la France de deuil et de honte.

« Ce sont bien les mêmes bourreaux et les mêmes victimes. D'un côté, des bourgeois forcenés, poussant par derrière au carnage des soldats imbéciles qu'ils ont gorgés de vin et de haine; de l'autre, de malheureux ouvriers tombant sans défense sous la baïonnette et la balle des assassins!

« Pour dernier trait de ressemblance.

voici venir la Cour royale, les juges de Louis-Philippe, se ruant comme des hyènes sur les débris du massacre et remplissant les cachots de deux cent cinquante républicains.

« A la tête de ces inquisiteurs est Frank-Carré, l'exécrable procureur de la Cour des Pairs, ce Laubardemont qui demandait avec rage la tête des insurgés de mai 1839.

« Nous réclamons :

« 1° La dissolution et le désarmement de la garde bourgeoise de Rouen.

« 2° L'arrestation et la mise en jugement des généraux et officiers de la garde bourgeoise et de la troupe de ligne qui ont ordonné et dirigé le massacre.

« 3° L'arrestation et la mise en jugement des soi-disant membres de la Cour d'appel qui, agissant au nom et pour le compte de la faction royaliste victorieuse, ont emprisonné les magistrats légaux de la cité.

« 4° L'éloignement de Paris des troupes de ligne. »

Inutile de dire que Blanqui avait rédigé ce factum révolutionnaire plein d'audace et d'insolence.

La *Société républicaine centrale* était le seul club qui inspirât des craintes sérieuses aux Provisoires. Entre eux et Blanqui la guerre avait été déclarée, à partir du jour où celui-ci devina la répugnance invincible qu'il leur inspirait. Tout d'abord il s'était

bercé de l'espérance de concilier ses doctrines avec les leurs ; mais son illusion fut de courte durée.

Flotte, son séide, alla de sa part rendre visite à Caussidière.

— Vous savez, dit-il, que notre président est d'accord avec Lamartine[1] ? Il ira voir Ledru-Rollin, si Ledru-Rollin accepte une entrevue.

Le préfet de police communiqua cette ouverture au ministre de l'intérieur.

Ce dernier détestait Blanqui autant qu'il en était méprisé.

1. Le ministre des affaires étrangères de la République avait proposé une ambassade à Blanqui.

— Pourquoi voulez-vous que je reçoive cet homme-là? demanda-t-il à Caussidière.

— Dam! il faut voir. Les intentions, peut-être, sont moins détestables qu'on ne le suppose. Recevons-le, quitte à le repousser plus tard, s'il est reconnu que nous ne pouvons pas nous entendre.

— Jamais! s'écria Ledru-Rollin.

— Est-ce votre dernier mot?

— Oui, certes. Blanqui a une *poche à fiel* à la place du cœur. Si je le recevais, il se vanterait de m'avoir imposé ses volontés. N'en parlons plus.

Caussidière n'insista pas.

Au Luxembourg, les citoyens Albert et

Louis Blanc se montraient hostiles à la partie modérée du Gouvernement provisoire, et poussaient eux-mêmes de toutes leurs forces aux excès révolutionnaires ; mais cela ne les empêchait pas d'avoir Blanqui en exécration.

Ils le croyaient très-supérieur à eux et capable de les dominer.

Pour établir une contre-mine à ses envahissements, ils réorganisèrent, avec Ledru-Rollin et Flocon, la *Société des Droits de l'Homme et du Citoyen*. Comme Louis XI, ces bons démocrates pensaient qu'il fallait diviser pour régner.

Tous leurs efforts tendirent à contrebalancer l'influence croissante de la rue Bergère.

C'était pour eux un véritable épouvantail.

Blanqui poussa la hardiesse jusqu'à citer plusieurs fois à sa barre le géant Caussidière, et celui-ci, n'osant pas désobéir, accourait se disculper au plus vite.

Un jour, on le somma de comparaître, à la requête des cuisiniers démocrates enrôlés dans le corps des Montagnards. Le préfet de police avait eu l'impudeur de les congédier pour prendre à son service ceux de l'ancien préfet, beaucoup plus recommandables comme science culinaire, et dont les ragoûts flattaient davantage sa sensualité.

— Quel gros être matériel! disait Blanqui. Ce n'est qu'une masse de chair. Il

manque de l'énergie qui constitue le véritable démocrate et s'habitue trop facilement aux délices du pouvoir. Le temps est venu de repousser loin de nous ces hommes énervés, car ils entravent la marche de la révolution.

D'autres fois, il frondait avec amertume les abus qui se glissaient à la préfecture de police.

Le plus grave reproche qu'il adressait à Caussidière était d'entretenir les anciens sergents de ville et les anciens gardes municipaux.

— Pourquoi nourrir tous ces fainéants, ennemis du peuple, s'écriait-il, tandis que le peuple meurt de faim et de misère? A quoi bon aussi former cette garde préfectorale?

Sans doute il nous répondra que la sûreté de la ville et de la République nécessite ces mesures. Mais les hommes des clubs, mais les anciens détenus politiques ne sont-ils pas là, tous armés jusqu'aux dents et prêts à défendre la souveraineté du peuple? Je le soupçonne de nous trahir et d'organiser cette milice dans l'intérêt de son ambition personnelle.

Un assez bon nombre de Montagnards se désaffectionnaient chaque jour de la personne du préfet de police, pour s'attacher à Blanqui, dont ils admiraient l'énergie sauvage, plus conforme à leur propre nature.

Caussidière, sur un ordre donné par les

membres du Provisoire, moins Lamartine et Louis Blanc, veut faire arrêter Blanqui.

Le commissaire de police Bertoglio se charge de cette mission dangereuse. Accompagné de quatre sbires il se présente au domicile du président de la *Société républicaine centrale*.

Deux de ses hommes restent dans l'allée de la maison.

Les deux autres se tiennent dans l'escalier, pour lui prêter main-forte au premier signal.

On introduit le commissaire dans une pièce où il aperçoit vingt Montagnards, portant le fusil sur l'épaule, double pistolet à la ceinture et sabre au côté.

L'arrestation devenait impossible.

Après quelques paroles insignifiantes échangées avec Blanqui, M. Bertoglio se retira.

Dès ce jour, une surveillance active fut organisée contre le redoutable démagogue, afin de pouvoir le saisir, sans bruit, sans scandale, au moment où il n'aurait pas avec lui ses défenseurs.

Mais il déjoua toutes les recherches et mit sur les dents les plus fins limiers.

Pendant six semaines il ne coucha pas une fois à son domicile.

Tout à coup un ordre inattendu lui rendit quelque sécurité.

Seulement, pour son honneur, il eût mieux valu qu'on persévérât dans le système de la persécution et de la violence. Ce repos subit que lui accordaient les hommes de l'Hôtel-de-Ville était un signe de mépris. Dorénavant ils ne craignaient plus qu'il renouvelât l'acte de puissance révolutionnaire du 17 mars, en lançant contre eux les faubourgs.

Le sceau de la réprobation générale venait de s'imprimer sur le front de Blanqui.

Dans un recueil intitulé *Revue rétrospective*, publié par M. Taschereau, parut une lettre curieuse, non signée, adressée au ministre de l'intérieur du roi Louis-Philippe, et datée du mois d'octobre 1839. Elle con-

tenait des détails parfaitement circonstanciés sur les événements du 12 mai, et dévoilait, par la même occasion, les mystères des sociétés secrètes.

Ce fut un coup de foudre pour Blanqui. On ne pouvait attribuer cette lettre qu'à sa plume.

Barbès, Martin-Bernard, Raisan et Lamieussens affirmèrent que tous ces détails n'avaient pu être révélés que par lui.

En effet, la description de leur caractère, dans la pièce incriminée, se trouvait exactement la même que celle faite par Blanqui à chacun d'eux sur le compte des autres, dans ses moments confidentiels.

Le président de la *Société républicaine centrale* promit de répondre.

Mais il ne fit qu'attaquer les publicateurs de cet étrange mémoire, assurant qu'il avait été fabriqué dans un conseil tenu par les démocrates ses ennemis.

Cependant la lumière ne tarda pas à se produire sur certains points.

On sut que la fameuse pièce avait été copiée par un nommé Lalande, autrefois secrétaire à la Chambre haute, et mort depuis trois ans. M. Pasquier, ex-président du Luxembourg, déclara qu'il avait entre les mains un document semblable, sans désigner la personne de laquelle il émanait.

Même déposition fut faite par M. de la Chauvinière, archiviste de la Chambre défunte, par M. Frank-Carré, procureur-général, et par nombre d'anciens employés aux bureaux du Luxembourg.

M. Zangiacomi, conseiller à la Cour d'appel, déclara que la lecture du mémoire publié par la *Revue rétrospective* avait éveillé chez lui d'anciens souvenirs. Plusieurs des faits énoncés se trouvaient entièrement conformes à des circonstances qu'il avait connues comme magistrat. Bref, il restait convaincu que la pièce en question ne pouvait émaner que d'un homme très au courant des affaires démocratiques, d'un chef même des sociétés trahies.

Mais la déposition la plus explicite est celle de M. Dufaure.

Il était ministre, en 1840, au moment où se jugeait le procès de Barbès et consorts.

« Je me rappelle parfaitement, dit-il, que Blanqui, durant son incarcération, ayant témoigné le désir, d'après l'avis qui nous en fut donné en conseil, d'être mis en rapport avec un membre du gouvernement, M. le ministre de l'intérieur, Duchâtel, fut chargé de cette mission.

« Il se transporta deux ou trois fois à la prison où était détenu Blanqui.

« Monsieur le ministre ne nous rendit pas compte dans tous leurs détails des déclarations de cet homme ; mais nous sûmes

qu'elles avaient de l'importance en ce qu'elles dévoilaient l'organisation des sociétés secrètes. Je crois me rappeler que M. le ministre de l'intérieur eut trois conférences avec le nommé Blanqui, si bien qu'à la lecture de la *Revue rétrospective* je rapprochai involontairement mes souvenirs des trois dates que contient la pièce publiée. »

Cette déclaration de M. Dufaure est écrasante.

Les séides de Blanqui s'écrièrent qu'il était la victime immaculée d'une machination ténébreuse.

« A cinquante et un ans, écrivait, il y a quelques mois, l'un d'entre eux, monsieur

Blanqui (nous trouvons cette expression de *monsieur Blanqui* ravissante!) a déjà payé dix-neuf années de sa vie aux prisons, et trois lui restent encore à solder. Est-ce ainsi que la police paye ses complaisants?

Mon Dieu, oui! c'est ainsi que la police paye les révélateurs, quand ils sont devant l'échafaud.

Elle leur fait grâce de la vie.

Du reste, comme observation de mœurs curieuse, il paraît que ces héros de la dénonciation n'en restent pas moins fidèles de cœur à leurs amours démocratiques. Ils touchent, la veille, le prix d'une trahison contre leurs frères et vont se battre, le lendemain, avec eux sur les barricades.

Nous n'affirmons pas que *monsieur Blanqui*, le lycanthrope, ait poussé jusque-là le cynisme. Peut-être a-t-il agi tout simplement en homme nerveux.

Quand on va lui couper le cou, l'oiseau chante, — et *monsieur Blanqui* a chanté.

« Le 14 avril, continue l'écrivain louangeur en question, *monsieur Blanqui* publia une lettre où, sans S'ATTARDER A UNE DÉFENSE INUTILE (autre locution pleine de charme et d'une originalité parfaite), il attaquait de front le Gouvernement provisoire. Mais, deux jours après, l'attitude de la garde nationale, réunie à l'appel du général Changarnier, montrait à Blanqui la peine qu'il aurait à monter au pouvoir. »

On a eu vraiment tort de dresser des obstacles devant sa marche ambitieuse.

La France regrettera toujours de n'avoir pas été gouvernée par *monsieur Blanqui !*

Cependant la pensée de l'attentat du 15 mai prenait naissance et se développait dans le club de la rue Bergère.

Le 13, un membre propose d'aller à l'Assemblée, en masse, dicter une série de décrets.

Blanqui répond :

« — Citoyens, le peuple ne comprend pas encore le communisme. Adressons-nous à des idées auxquelles il soit plus sensible. »

Or, la Pologne a toujours été un nom magique pour les Chauvins innombrables dont notre cher pays abonde, et ce fut au nom de la Pologne que Blanqui résolut d'entraîner le peuple.

Seulement il se réservait de fixer le jour et l'heure de la manifestation.

Le 14, à l'ouverture de la séance, il fait décider que la *Société centrale républicaine* se joindra aux corporations qui doivent, le lendemain, porter à l'Assemblée nationale une requête en faveur de la Pologne.

On se réunit à la colonne de Juillet, sur la place de la Bastille.

Blanqui vient se mettre, avec les délé-

gués, à la tête de la horde populaire, traverse les boulevards en grande pompe, et pénètre l'un des premiers au palais Bourbon.

Nous avons déjà fait l'histoire de cette attaque impudente contre l'Assemblée, par conséquent nous ne la reproduisons pas de nouveau.

Quand le citoyen Raspail eut terminé la lecture de la fameuse pétition, Blanqui monte à la tribune.

Il réclame un vote immédiat sur les conclusions de la requête; puis il demande justice, au nom du peuple, à l'occasion des événements de Rouen.

C'était là son thème favori.

Parlant ensuite de la misère des classes laborieuses, il somme l'Assemblée de s'occuper, séance tenante, des moyens de fournir du travail aux milliers de citoyens qui en cherchent. Enfin il termine en se plaignant avec amertume qu'on persistât, pour ainsi dire par système, à écarter les amis du peuple des conseils du gouvernement.

Bientôt l'illustre démocrate Hubert prononce la dissolution de l'Assemblée.

Sur les listes du nouveau Gouvernement provisoire figure en tête le nom de Blanqui.

Cependant on ne le trouve pas à l'Hôtel-de-Ville, quand la garde nationale s'y porte.

Voyant le coup manqué, le président du club de la rue Bergère a pris la poudre d'escampette.

Il se réfugie d'abord à Maisons-Laffitte, puis il rentre à Paris, quelques jours après, déguisé en officier de la milice bourgeoise. Pendant une semaine entière il échappe aux recherches de la police; mais enfin, le 28, on l'appréhende au corps dans un bouge de la rue Montorgueil, où il s'était caché avec plusieurs de ses complices.

Peu s'en fallut qu'on ne le prît pas encore cette fois-là.

Douze agents de la préfecture, après avoir inutilement fouillé tous les coins de maison suspecte, en étaient déjà ressor-

tis, lorsqu'ils s'avisèrent de compter les étages.

Ils en virent trois, et l'escalier n'en avait que deux.

Rentrant au plus vite, ils se livrèrent à des perquisitions nouvelles, sondèrent la muraille et découvrirent une porte secrète, avec l'escalier du troisième étage.

Tout fut dit.

Le président de la *Société centrale républicaine* dînait avec Flotte, Lacambre et quelques autres personnages de même trempe. Ces nobles démagogues faisaient honneur à un pique-nique somptueux.

« Avec un calme digne des hommes de

l'antiquité, dit encore le biographe-séide, *monsieur Blanqui* exprima le désir d'achever le repas.

On saisit à son domicile, rue Boucher, n° 1, une liste de proscription, en tête de laquelle se trouvaient les noms de son frère l'économiste, du sieur Taschereau, et du chef d'institution Massin, son ancien patron.

Ne frémissez-vous pas, en songeant que de pareils hommes aspirent à reparaître un jour à l'horizon politique?

Traduit devant la Haute Cour, siégeant à Bourges, *monsieur Blanqui* crut devoir rompre, en audience publique, le silence

obstiné qu'il avait gardé pendant l'instruction. Il déclina la compétence de la Cour, sous prétexte qu'elle avait été formée en vertu d'une loi postérieure aux événements qui jetaient les accusés sous la main de la justice.

Monsieur Blanqui soutint qu'il n'avait pris part à aucune espèce de trame contre l'Assemblée.

« —Je vous défends, cria-t-il, de trouver une seule preuve à ma charge ! »

A l'entendre, il n'y avait eu, le 15 mai, qu'une réunion d'hommes, poussés par les événements à faire beaucoup plus qu'ils n'avaient pu prévoir.

Un incident remarquable, et digne d'être

reproduit *in extenso*, vint signaler la dernière audience, celle du 2 avril.

Nous laissons la parole aux accusés.

Le procès-verbal qui va suivre est conforme à celui publié par la *Gazette des Tribunaux*.

BLANQUI.

Je dis qu'on me fait une guerre inexorable. On a remonté jusqu'au 12 mai 1839 pour me charger. Nous étions deux; nous sommes deux encore ici, l'un qui ne se défend pas...

BARBÈS, *avec colère*.

Je vous somme expressément de ne pas parler de moi! (*Sensation dans l'auditoire.*)

BLANQUI, *très-pâle.*

Non, je ne le ferai pas.

L'accusé revient de nouveau sur la manifestation du 16 mars. Il arrive à parler de la publication de la *Revue rétrospective*, qu'il assure avoir été délibérée en conseil des ministres.

BARBÈS, *avec irritation.*

J'en ai parlé dans une autre enceinte, j'en parlerai encore ici ; mais cela se videra entre nous.

FLOTTE, *se levant d'un air menaçant.*

Oui, cela se videra entre nous.

BARBÈS, *d'un air dédaigneux.*

Quand vous voudrez! (*Mouvement prolongé dans l'auditoire.*)

M. LE PRÉSIDENT.

Accusés, au moins respectez-vous les uns les autres.

BARBÈS.

Tout à l'heure je suis intervenu, malgré ma volonté, dans l'accusation. On a déclaré que ce j'avais dit dans une autre enceinte était faux. Sur mon honneur, j'affirme que ce que j'ai dit dans le club de la Révolution est vrai! Cette pièce contient la vérité entière; elle émane de celui qui en est accusé! On a fait exprès d'attendre le dernier jour des débats, afin de pouvoir dire plus tard :

« J'ai dit cela devant Barbès, et il n'a pas protesté ! » Pourquoi cet individu a-t-il été gracié? Il y avait une pièce de révélation. Voilà le motif de sa grâce !

BLANQUI.

Ma grâce a été donnée sur le rapport du médecin qui a déclaré que je n'avais pas huit jours à vivre. Cette grâce je l'ai refusée, et je suis resté en prison.

BARBÈS.

La France entière saura enfin si cet homme est sorti de prison le 24 février, comme il le dit. Il est tellement certain qu'il est sorti avant, qu'il écrivait de Blois des lettres, dans lesquelles il se plaignait des mouchards qui l'espionnaient. Il était dans un hôpital magnifique, mangeant aux frais

du gouvernement, chevauchant tout à son aise, sortant quand il lui plaisait. Tandis que moi, lorsque j'ai été malade, est-ce qu'on m'a fait grâce? Parquin, Jouve, Joanne ne sont-ils pas morts en prison? Ces révélations ne peuvent venir que de l'homme qui est là! Lui seul pouvait savoir les opinions intimes de Raisan, par exemple. J'ai dit mon opinion en plein club. Aussitôt un jury d'honneur s'est formé pour interroger la personne. Elle a été sommée de venir, et elle n'est pas venue. Voilà tout.

Le haut jury ayant admis en faveur du héros de ce livre des circonstances atténuantes, la Cour le condamna à dix années de détention, qu'il subit encore aujourd'hui à Belle-Ile.

Blanqui sera prochainement rendu à la société.

Que cette société n'oublie pas les paroles prononcées à son club en 1848.

Les voici :

— On se méprend étrangement sur notre compte, disait un membre influent du bureau, lorsqu'on va criant par les rues que nous voulons le rétablissement de la guillotine. Allons donc ! La guillotine, personne ne l'ignore, a sérieusement déconsidéré 93. Décapiter les gens en plein soleil, à la face de deux ou trois cent mille curieux ; insérer, le lendemain, leurs noms au *Moniteur*... en vérité c'était par trop niais ! Le doute n'était permis d'aucune manière, et

la France, puis l'Europe, de jeter les hauts cris.

— Cependant, objecta un sectionnaire, nous avons besoin de têtes.

— Oui, certes! répondit l'orateur, avec le calme d'une conscience pure. Seulement il faut substituer à la guillotine, vieil outil usé, ébréché, un moyen non officiel et ne laissant derrière lui que le doute ou l'équivoque. Ce moyen, c'est le MASSACRE A DOMICILE.

Voilà qui est clair, net et catégorique.

FIN.

Paris.— Typographie de Gaittet et Cie, r. Git-le-Cœur, 7.

Mon cher * * *, si les deux premiers volumes de Montal sont disponibles, je les lirais avec plaisir à ma grande surprise je croyais pas dans le catalogue des vulnérables. Et vos santés à vous autres?

A. Blanquin

DEUXIÈME ÉDITION

MÉMOIRES

SUR

BÉRANGER

SOUVENIRS, CONFIDENCES, OPINIONS, ANECDOTES, LETTRES, ETC.,

PAR SAVINIEN LAPOINTE.

Accompagnés d'une magnifique photographie

représentant la tête de BÉRANGER

à ses derniers moments,

Exécutée par BILORDEAUX,

Un fort vol format Charpentier. **Prix : 3 fr.**

Le même Ouvrage, tiré à 100 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 100.
Prix..... .. **10 fr.**

VIENT DE PARAITRE.

BIBLIOTHÈQUE
POUR TOUS
ILLUSTRÉE,

Romans, Histoire, Voyages, Littérature, etc.

10000 LETTRES D'IMPRESSION POUR 1 CENTIME.

Chaque Ouvrage, contenant de 5 à 600000 lettres,

Prix : 50 centimes.

EN VENTE :

L'Italien, ou le Confessionnal des Pénitents noirs, par ANNE RADCLIFFE. 50 c.

Les Parvenus, par PAUL FÉVAL. 50 c.

VIENT DE PARAITRE

Chez GUSTAVE HAVARD, 15, rue Guénégaud.

LA LECTURE,

JOURNAL DE ROMANS,

DEUXIÈME VOLUME.

Premier semestre de la deuxième année :

LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE,

Par Charles Deslys.

LES DRAMES INCONNUS,

Par Frédéric Soulié,

LES SOUVENIRS D'UN ENFANT DU PEUPLE,

Par Michel Masson.

En cours de publication dans le 2e semestre :

LE PARADIS DES FEMMES

Par Paul Féval.

Prix de chaque Numéro : 5 cent.

VIENT DE PARAITRE.

L'ÊTRE

OU ÉBAUCHE

D'UNE ÉTUDE INTÉGRALE

DE LA VIE UNIVERSELLE,

PAR **F. CANTAGREL.**

1er MÉMOIRE :

Comment les Dogmes commencent.

(2e tirage.)

ACHILLE TRINQUIER.

MÉLANGES POÉTIQUES.

LE GIAOUR.

PARISINA. — LA BATAILLE PERDUE.

MORALITÉS.

Un vol. in-18. Prix : 1 fr.

ARNAL

Carey, del. et sc.

ARNAL

Lith. [illegible] CHAVARD

Imp. de Mangeon [illegible]

LES CONTEMPORAINS

ARNAL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1857

CHEZ L'AUTEUR
48, rue des Marais Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

ARNAL.

Paris a vu naître le célèbre comique dont trois générations se flattent d'avoir applaudi le talent plein de verve et d'originalité.

La 31 décembre 1798 est la date de la naissance d'Etienne Arnal.

Il reçut le jour dans une de ces arrière-boutiques ténébreuses et malsaines où se claquemure forcément le petit commerce parisien.

Plusieurs fois, à ses moments perdus, Arnal s'est avisé d'enfourcher Pégase.

On nous apporte une *Épître en vers*, où il donne à son camarade Bouffé des détails sur son enfance. Nous en citerons quelques fragments.

Ne va pas m'en vouloir ni me déprécier ;
Je suis tout simplement le fils d'un épicier.
Mon père, si j'en crois les gens du voisinage,
Faisait avec ma mère un fort mauvais ménage.
L'un de l'autre, un beau jour, voulut prendre congé.
Dans le lot maternel je me vis adjugé.
. . . . . .

Je n'eus dans mon enfance aucun doux privilége.
Élevé pauvrement, loin des murs d'un collége,
Un frère ignorantin, vu l'esprit qu'il avait,
En assez peu de temps m'apprit ce qu'il savait.
Bientôt mon cœur battit dans ma poitrine d'homme;
J'étais à quatorze ans soldat du roi de Rome.

Effectivement, en 1812, on formait une garde à l'héritier de César.

Arnal en fit partie.

Le goût des armes ne lui vint, du reste, qu'après avoir essayé de plusieurs autres professions. Ainsi, dès l'âge de neuf ans, on l'avait envoyé en apprentissage chez un ciseleur; puis il était entré comme employé à la Monnaie, dans le comptoir des pièces de cinq francs.

Or, les lauriers du champ de bataille, qui enflammaient alors l'imagination de tant de jeunes Français, tentèrent violemment Etienne; il résolut de courir à cette moisson glorieuse, au lieu d'aligner du matin au soir des piles d'écus, sans avoir le droit de mettre une seule pièce dans sa poche.

Une fois enrôlé sous la bannière de l'Empire, Arnal se sentit du bois dont on fait les maréchaux de France.

Il saisit le mousquet avec enthousiasme et devint bientôt d'une habileté rare dans le maniement des armes.

On l'incorpora dans les pupilles.

Six mois après, il fut nommé sergent instructeur au 12e régiment de tirailleurs de la jeune garde, et passa successivement avec la même qualité au 13e et au 14e.

Sous les drapeaux, notre futur comédien était réputé pour un sabreur de premier choix.

Tous ses camarades vantaient ses talents en escrime et le surnomaient le *bourreau des crânes*.

Lors de l'invasion de 1814, Arnal se porta l'un des premiers à la défense du pont de Neuilly et s'y comporta avec honneur. Sans les désastres qui vinrent mettre un terme à ses exploits guerriers, tout en ren-

versant le colosse de gloire de l'Empire, la France, aujourd'hui, s'enorgueillirait peut-être du maréchal Arnal, duc de n'importe quoi.

Si nous avons perdu un bon capitaine, à coup sûr nous avons gagné un excellent comédien.

Nouvelle preuve que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Cependant un détail assez curieux semblerait prouver que la gloire des armes n'était que secondaire dans l'esprit de notre héros, car il refusa, vers cette époque, l'épaulette de sous-lieutenant, pour se livrer à une entreprise industrielle qui lui promet-

tait d'assez beaux bénéfices : il soumissionna les fournitures au dépôt du régiment avec le maître tailleur du corps.

Mais la Restauration coupa court à ses espérances de fortune et à celles de son associé.

Renonçant à servir les rois légitimes, et jetant décidément aux orties le bâton de maréchal que tout soldat français porte dans sa giberne, Étienne se demanda quelle profession il allait embrasser pour vivre.

Il entra, comme brunisseur, dans les ateliers d'un fabricant de boutons, nommé Hesse, chez lequel il gagna cinq francs par jour, pendant trois ans.

Ce fut dans cet humble métier que la passion du théâtre vint le saisir.

Le dimanche, au lieu de suivre ses camarades dans les guinguettes de la banlieue, il allait jouer chez le fameux Doyen, qui dirigeait alors un petit théâtre de société dans le quartier Saint-Denis.

Doyen se vantait à tout venant d'avoir été le maître de Talma.

C'est lui qui, jouant dans les *Vêpres siciliennes*, criait, sans sortir de scène :

« — Ma femme, apporte le chaudron : voici l'heure de sonner les vêpres ! »

Arnal, comme cela est arrivé, du reste, à presque tous les grands comiques, se croyait la vocation de la tragédie et du mélodrame.

Figurez-vous le succès qu'il dut y obtenir !

Il remplit successivement le rôle de Fayel dans *Gabrielle de Vergy*, du général français dans la *Veuve du Malabar*, et enfin de *Mithridate*.

Laissons-le de nouveau parler lui-même :

Je n'ai point oublié cette fatale date :
Nous étions chez Doyen, je jouais Mithridate ;
Du fougueux roi de Pont, l'ennemi des Romains,
Je peignis les fureurs et des pieds et des mains.

Mon public fut saisi de ce rire homérique
Qui charmait tant les Dieux sur leur montagne antique;
La pièce était finie et l'on riait encor
De ma barbe superbe et de mon casque d'or.
Un tel effet conquis dans les rôles tragiques
Semblait me destiner à l'emploi des comiques,
Aussi, dès ce moment, se trouvant bien jugé,
Mithridate devint *Jocrisse corrigé* [1]

« Comme je faisais beaucoup rire, ajoute Arnal dans une lettre autographe que nous avons sous les yeux, je pensai à prendre les rôles comiques, et l'auditoire alors devint plus sérieux.

« L'idée me vint de me présenter au théâtre des Variétés. On me répondit qu'on n'avait besoin de personne. »

1. Titre du premier vaudeville dans lequel il débuta.

Se voyant repoussé comme acteur, Etienne réduisit son ambition à l'humble office de comparse.

Brunet dirigeait alors les Variétés.

Il consent aussitôt à m'entendre, à me voir;
Là, j'expose en tremblant mes projets, mon espoir;
Le bonhomme à mes vœux s'empresse de souscrire.
Mon air un peu niais, je crois, le fit sourire.
— Je vous reçois, dit-il, d'un ton des plus moqueurs;
Dès demain, vous pouvez débuter... dans les chœurs.

Nous continuons de citer la lettre d'Arnal.

« En ce temps-là, dit-il, c'est-à-dire en 1817, il y avait beaucoup d'excellents acteurs comiques aux Variétés. Je fus obligé, pour parvenir à jouer un peu, de prendre l'emploi des amoureux. Cependant, par la

suite, quelques petits rôles comiques me furent confiés [1].

« On m'avait donné, en entrant, trois cents francs d'appointements mensuels. Ils augmentèrent peu à peu.

« Je quittai les Variétés, en 1827, pour entrer au Vaudeville, où je remplaçai Guénée, qui passait aux Nouveautés.»

Les débuts de notre artiste sur cette nouvelle scène furent difficiles. On ne le siffla point, mais on l'accueillit sans enthousiasme.

1. Il resta dix années durant, à ce théâtre, et n'y remplit absolument que l'emploi de *bouche-trous*, comme on dit en argot de coulisse.

Ce comédien, à l'aisance aujourd'hui si merveilleuse, fut très-longtemps à acquérir l'habitude des planches. La vue du public lui troublait l'esprit et la mémoire ; il était toujours gêné sur le théâtre et ne pouvait vaincre l'embarras et la gaucherie qui paralysaient ses qualités naturelles et ses incontestables moyens.

Néanmoins, à force de paraître souvent, tous les jours, en scène, il finit par triompher des obstacles.

Cette victoire lui a coûté bien des fatigues et bien des peines.

Bref, les auteurs commencèrent à lui confier de ces rôles importants, qui donnent

en quelque sorte à ceux qui les jouent la responsabilité d'une pièce.

Il se lança dans les *Potier*.

Dès ce moment, l'étoile d'Arnal brilla de toute sa splendeur.

Un de ses premiers triomphes fut *Renaudin de Caen*, de MM. Duvert et Lausanne, deux écrivains dramatiques dont il a fait la réputation et qui, nous devons le dire, se sont montrés pleins de gratitude envers le comédien, en ne s'inspirant guère que pour lui.

Arnal leur doit ses plus magnifiques succès au théâtre.

Sur la scène du Vaudeville, notre héros trouva un compère, qui semblait avoir été créé et mis au monde tout exprès pour lui donner la réplique.

Nous parlons de Lepeintre jeune, ce gros et délicieux bonhomme, qui ne se souvenait plus d'avoir vu ses pieds dans la position verticale et à qui l'on doit la création des *poussahs*.

Un journaliste disait alors, en parlant d'Arnal :

« C'est l'insouciance et le rire incarnés sur le théâtre. Il arrive, la tête levée, fort peu soigneux de telle ou telle convenance. Son regard est rempli de je ne sais quel

égarement. Sa voix a un timbre aigu qu'il fait entendre comme un cri bizarre, et puis il a trouvé un sérieux si comique et un comique si sérieux qu'il est impossible de résister à cet état de mélange, inconnu jusqu'à lui, et qui provoque toute une salle à pousser des éclats de rire à fendre une voûte.

« Si Arnal s'attendrit, il n'y aura plus moyen d'y tenir. Vous verrez tout le monde se tordre dans des convulsions dont rien ne peut donner l'idée.

« Arnal, c'est le type même de la farce.

« C'est une moquerie vivante; c'est la bêtise la plus complétement spirituelle; c'est le Béotien pris sur le fait et dont le

portrait est peint avec les plus grotesques couleurs.

« Il provoque ces transports désespérés, cette frénésie du rire avec la gravité la plus imperturbable.

« On a dit souvent qu'Odry avait fait son public. Arnal a non-seulement fait un public, il l'a élevé à sa manière; il lui adresse un langage particulier.

« Arnal a des mots entre le parterre et lui.

« Qu'on ne lui reproche pas d'avoir suivi à cet égard l'exemple de Potier. Celui-ci causait avec finesse et prétention lorsqu'il parlait au spectateur. Arnal lui adresse au

contraire la parole en face, brusquement et sans préparation. Il lui envoie tout ce qu'il veut, raillerie contre lui-même, raillerie contre la pièce qu'il joue, raillerie contre les personnages.

« Tout est bon pour Arnal, et d'Arnal tout est bon. C'est peut-être le comédien le plus aristophanesque qui ait paru sur la scène. »

Voilà, certes, une peinture touchée de main de maître.

Les traits d'Arnal ne sont pas mobiles. Sa figure, abominablement grêlée, n'a pas une expression comique spécialement in-

diquée; son visage manque de ce caractère qui commande le rire; mais il est doué d'une de ces contradictions de physionomie inexplicables qui révèlent l'homme tout entier.

Ses yeux sont privés d'animation pour ainsi dire; son regard est fixe, atone; mais sa bouche a le sourire prompt, sardonique, mordant, plein de causticité : de sorte qu'on a une peine infinie à résister à cet aspect, calme, ouvert, étonné au sommet, frondeur et malicieux à la base.

Cette caricature naturelle qui est en lui est bien plus divertissante que l'art des hommes n'aurait pu la faire.

Et cela est si vrai qu'Arnal ne peut sup-

porter ni grime, ni travestissement. S'il a obtenu quelques rares succès sous la cornette et sous le bavolet, c'est qu'il avait le bon sens de ne pas trop altérer sa forme primitive.

On se laisse aller sans retenue, lorsqu'il imprime à sa physionomie le double mouvement signalé plus haut.

Les applaudissements éclatent.

Il les réduit, il les apaise, il les renouvelle, il les calme, il les précipite à son gré.

Jamais on n'a tenu de la sorte les rênes du rire.

Arnal a sur les autres comédiens un avantage qui fait sa force : il est véritablement lui-même; il sait varier ses effets comme on varie un costume. Arnal de *Madame Grégoire*, Arnal de *Marguerite*, Arnal de la *Vie de Molière* et Arnal de *Un de plus* ne se ressemblent que par un point commun : l'aplomb sous la rampe et le magnétisme infaillible produit sur le public.

Il en est venu à ce point que la seule annonce de sa présence fait monter le rire du parterre jusqu'aux amphithéâtres voisins des combles.

A tout cela il y a une cause.

Si Arnal fait son public, si le public est

soumis à Arnal, c'est que notre acteur, lui aussi, est fait par le public, auquel il a commencé par obéir scrupuleusement. Il écoute les bravos, et il apprend de la sorte à les faire naître ; il devine les élans sympathiques ; il étudie les goûts, les commente et les dirige.

Avec de pareilles qualités, il se moque des aristarques du journalisme[1] et de tous les Janin possibles.

Pour lui, l'attention du public est la

1. Le rédacteur d'une feuille de théâtre lui ayant demandé des notes par écrit, il répondit — « Monsieur, vous m'avez fait l'honneur de me demander des notes pour l'article biographique que vous vous proposez de publier ; je n'en ai point à vous fournir. Si, comme acteur, je vous suis inconnu, veuillez

seule règle; c'est le seul pouvoir qu'il consente à reconnaître.

Il a parfaitement raison.

« On conçoit, dit Eugène Briffaut, qu'à un acteur qui s'éloigne tellement de toutes les conventions il faille des rôles et un langage en dehors des habitudes et des précédents ordinaires. M. Duvert s'est rencontré; il a créé le vaudeville d'Arnal et la farce qui lui était providentielle. Ce vaudeville est insensé; il est extravagant à outrance dans ses faits, dans ses gestes, dans

prendre la peine d'envoyer un matin chez moi, il y aura toujours un billet de *deux places* à votre disposition. » — Cette réponse lui valut un article fort méchant, dont il fut enchanté, et qu'il préféra à une notice de complaisance.

son langage ; il contrarie à la fois les mots et les idées ; il les bouleverse, les confond et se plaît au renversement de la pensée et de la grammaire.

« Interprète de ces conceptions désordonnées, Arnal est admirable.

« Ce langage bizarre comme sa voix, ces expressions grotesques comme ses mouvements et ses lazzis, cette action et cette langue qui aiment à confondre toutes les notions reçues, lui conviennent à ravir.

« Dans ce trouble général, dans ce chaos de la farce, il est heureux, satisfait et le plus aimable du monde. Il soulève de tous côtés un rire extravagant, immense, qui

éclate comme une solennelle protestation contre toute raison. »

Nous parlions de Lepeintre jeune, dont le talent complétait pour ainsi dire celui d'Arnal.

Voici une appréciation remarquable de ces deux artistes que nous empruntons au *Cabinet de lecture* de 1832 :

« A côté d'Arnal, prince des fous, on trouve un acteur introuvable, un phénomène vivant, un vrai morceau d'histoire naturelle : Lepeintre jeune, puisqu'il faut l'appeler par son nom, Lepeintre, prince des *niais*.

« Arnal prendra Lepeintre jeune par la main, le posera en face d'une brillante société, l'expliquera, le dissèquera, puis dira au parterre, en lui montrant ce gros être :

« — Ce que vous voyez là, on pense que c'est un homme ; cette excroissance de chair que vous apercevez entre le menton et la bouche, vous semble devoir être un nez ; ceci ressemble à des bras, et cela pourrait bien être des jambes !

« Et alors un colloque s'établira qui ne ressemble plus à quoi que ce soit d'humain ; et ce sera presque un cours d'anatomie comparée ; et, pour arriver d'un mot jusqu'au sublime genre, Lepeintre dira à Arnal :

« — Comment vous portez-vous?

« Et Arnal répondra à Lepeintre :

« — Vous en êtes un autre!

« Or, ces extravagances seront débitées de la façon la plus exhilarante qu'on ait jamais imaginée. Le vaudeville, né français, ne parlera plus aucune langue, et cependant tous les exotiques riront : l'Allemand rira, l'Italien rira, l'Anglais rira; car, si l'étranger ne peut comprendre les acteurs, il les verra du moins, et c'est assez.

« Gloire vous soit rendue, ô Arnal! ô Lepeintre! Vous avez grandi le domaine de la folie, vous avez dépassé les colonnes de l'absurde! »

Au Vaudeville, Étienne obtint d'innombrables succès.

Nous nous contenterons de citer les principaux : *Heur et Malheur*, de M. Duvert ; *les Envies de Madame*, de M. Rochefort ; *les Cabinets Particuliers*, de MM. Duvert et Xavier...

Mais arrêtons-nous à cette pièce dont on n'a pas oublié les originalités fantasques.

Placé au balcon, et voyant sa femme sur le point de pénétrer dans l'un des susdits cabinets, Arnal se lève et s'écrie tout à coup :

— Madame n'entrera pas ! ma femme

ne jouera pas avec M. Hippolyte, je m'y oppose !

— A la porte! à la porte le brâilleur! s'exclame un individu de l'orchestre.

C'est Ballard.

— Monsieur, vous troublez le spectacle, reprend Perrin, placé au balcon.

Arnal braque sa lorgnette sur ce dernier et, s'adressant au public :

— C'est un huissier, dit-il.

— Monsieur ! vous m'en rendrez raison !

Enfin, le chatouilleux mari, après avoir décliné sa profession de marchand de bri-

quets phosphoriques, montré au public des échantillons à *douze* et à *vingt*, et distribué partout ses adresses; après avoir fait la biographie de sa femme, qui débute sous le nom de madame Gavet, conçoit l'idée de jouer avec elle le rôle de M. Hippolyte, pour ne point priver les spectateurs d'une pièce sur laquelle l'administration fonde les plus riches espérances.

— Ma foi, s'écriait un mari bénévole qui assistait à la première représentation des *Cabinets Particuliers*, si j'étais trompé par ma femme, et qu'Arnal vînt tout naïvement s'avouer le complice de la chose, je ne sais trop si je le mettrais à la porte.

— Et moi, reprit un autre époux, je

surprendrais ce gaillard-là dans les bras de mon infidèle, que je ne pourrais m'empêcher de rire !

Pour la gloire du mariage, espérons que ces deux enthousiastes n'auraient pas beaucoup d'imitateurs.

Les autres pièces où Arnal se distingua sont : *Jean de Vert*, de MM. Scribe, Mélesville et Carmouche ; — *Un Château pour vingt sous*, par MM. Gabriel et Dumersan ; — *les Femmes d'emprunt*, de MM. Desvergers et Varin, où il remplit le rôle d'Onésime, vaudevilliste ordinaire de madame Saqui, et où il obtint un succès prodigieux ; — *Est-il fou ?* de MM. Xavier et Duvert ;

— *C'est encore du bonheur*, de MM. Arnould et Lockroy; — *Un Bal d'ouvriers;* — *Une Passion;* — *Jacquemin, roi de France*, de MM. Duvert et Lausanne; — *Monsieur Galochard*, des mêmes auteurs; — *Un Bal du grand monde*, de MM. Varin et Desvergers; — *les Malheurs d'un joli garçon;* — *les Alsaciennes;* — *le Chiffonnier;* — *Harnali;* — *le Mari de la dame de Chœur*, de Bayard; — *Le Poltron;* — *le Cabaret de Lustucru;* — *les Gants jaunes;* — *l'Humoriste;* — *Passé minuit;* — *Arnal capitaine de voleurs* et *l'Homme Blasé*, de MM. Duvert et Lausanne; — *Riche d'amour;* — *les Erreurs du bel âge*, et *Croque-Poule*, assez piètre vaudeville de M. Rozier, qui a pris sa revanche en écrivant pour notre acteur cette pièce ra-

vissante de *la Mort de Figaro*, où l'on voyait l'audacieux barbier devenu révolutionnaire et jacobin.

Le jeu d'Arnal doubla le mérite de l'œuvre.

N'oublions pas *Malbranchu, greffier au plumitif*, de MM. Duvert et Lausanne; — *A la Bastille*, des mêmes; — *J'attends un omnibus*, de M. Gabriel; — *le Pont cassé;* — *le Supplice de Tantale;* — *Monsieur de La Palisse;* — *le Diable;* — *Mesdames de Montenfriche*, et *l'Assassinat de la rue de Lourcine.*

Tels sont, jusqu'à ce jour, sauf omission, les rôles les plus remarquables d'Arnal sur les différentes scènes où il a paru.

La plus grande partie de sa carrière dramatique s'est écoulée au Vaudeville ou aux Variétés.

Il a fait au Gymnase une courte apparition, et les spectateurs de ce théâtre n'apprécièrent pas plus le genre de notre artiste qu'il n'a été goûté tout récemment par le public du Palais-Royal.

Mais remontons le cours des âges.

Si nous ne voulons pas déméritер de vous, chers lecteurs, il faut vous narrer par le menu la vie du héros que nous mettons en scène.

A l'époque où Arnal faisait si obscuré-

ment ses débuts sous la rampe des Variétés, il s'éprit de la fille du perruquier du théâtre, et l'épousa.

Cet estimable fonctionnaire s'appelait Duflot.

Il a donné le jour au célèbre Hyacinthe du Palais-Royal, qui se trouve de la sorte beau-frère d'Arnal.

Peu de personnes sont instruites de cette particularité. Tous rapports autres que les rapports rendus nécessaires entre ces deux artistes par leur présence simultanée sur les mêmes planches, n'existent pas, attendu. le mariage d'Arnal n'a pas été plus heureux que celui de son père. Il y a des familles prédestinées.

Lors de la révolution de juillet 1830, il arriva à Étienne une assez plaisante aventure.

Ce n'était plus alors le guerrier fougueux et imberbe qui s'illustrait, quinze années auparavant, dans un bataille contre les Cosaques.

Ses idées avaient pris un autre cours.

De sa fenêtre, il suivit d'abord avec une indifférence philosophique les phases de la lutte engagée dans la rue. Puis, ne se souciant pas de laisser trouer par quelque balle la peau du premier acteur du Vaudeville, il se retira prudemment et matelassa la fenêtre; car, aux environs du Louvre,

près duquel il logeait, la fusillade était terrible.

Bientôt il se fit cette réflexion éminemment sensée.

— Ah ! çà, diable ! les Suisses et le peuple peuvent avoir de l'artillerie, et quelque boulet saugrenu va pénétrer peut-être dans ma chambre ?

Pour parer à tout événement, il cherche un refuge au fond de sa cuisine, située sur le derrière de la maison.

Là, du moins, il peut essayer sans péril de résoudre un problème qui le tourmente. Il ne se demande pas si Charles X va se tirer honorablement d'affaire, mais il

cherche comment son directeur trouvera moyen de lui payer ses appointements à la fin du mois.

Soudain il est arraché à ses méditations par un vacarme affreux.

On enfonce la porte de son logement à coups de crosse de fusil. C'est une troupe d'insurgés qui s'empare de son domicile pour fusiller plus aisément les Suisses par les fenêtres qui donnent sur la rue.

Ils offrent un fusil à Étienne, qui le refuse modestement.

Alors, un enragé, en manches de chemise, le saisit par le bras et le somme de

se battre avec le peuple, s'il ne veut pas être traité en ennemi du peuple.

La voix de cet homme n'était pas inconnue à Arnal.

Raffermissant ses lunettes sur son nez, il examine avec attention la figure de son interlocuteur, tressaille, examine encore, et jette un cri de surprise.

Dans ce brave à tous poils il reconnaît un de ses anciens camarades des tirailleurs de la jeune garde, qui, placé à sa droite au moment de la fameuse affaire du pont de Neuilly, avait fait là si triste contenance, que lui, Arnal, le héros du jour, afin de donner du cœur à ce soldat défaillant, avait

dû menacer de lui insinuer dans l'abdomen quelques pouces de sa baïonnette.

— Tiens, c'est toi, mon gaillard ! s'écrie Étienne : il paraît que nous avons changé de rôle ?

Reconnaissance, attendrissement, coup de théâtre.

Le brave d'autrefois et le brave du jour tombent dans les bras l'un de l'autre, protestent qu'ils sont enchantés de se revoir et se jurent une amitié éternelle qui dura..... près d'une semaine.

Il ne faudrait pourtant pas conclure de

ce récit que notre comédien est essentiellement pacifique.

Parfois il a des réminiscences de son ancien héroïsme, et le libraire Bréauté en témoignerait au besoin.

Cet éditeur avait fait paraître, en 1837, un ouvrage intitulé : *La Rampe et les Coulisses*, par Léonard de Géréon [1], dans lequel Arnal se trouva gravement offensé. Il se transporta au plus vite passage Choiseul, afin de connaître le nom et l'adresse de l'écrivain.

N'ayant pu l'obtenir, il se livra, dans sa rancune, à des mots et à des gestes qui au-

1. Eugène Routeix.

raient bien pu l'amener en police correctionnelle, si les torts n'avaient commencé d'autre part.

Victor Herbin, dans la *Gazette des Théâtres* de 1838, raconte une anecdote qui vient confirmer ce que nous avons dit sur le caractère résolu d'Arnal.

Dégoûté du service des bonnes, notre comédien qui venait de renvoyer la sixième depuis un mois, essaya pendant trois jours de vivre de salade et de confitures; mais, ayant reconnu l'insuffisance de cette alimentation, il choisit pour domestique un ex-caporal de la vieille garde qui, avant de gagner ses chevrons, s'était illustré en faisant la soupe du régiment.

Du reste, propre, honnête, moustaches luisantes, mains en bon état.

Lodi, — c'était le nom du grognard, nom de guerre apparemment, — n'avait jamais vu dans sa vie qu'un artiste dramatique, artiste sublime et favori de son empereur, Talma.

Il n'avait jamais assisté qu'à une seule pièce, à une tragédie, composée tout exprès pour son empereur, le *Triomphe de Trajan*.

Une seule fois il était entré dans un théâtre, et dans celui de son empereur, le Théâtre-Français.

Aussi Lodi, complaisant, exact, dévoué,

respectueux jusqu'à la vénération, ne prononçait jamais le nom de son maître sans ôter sa casquette.

Voulant le récompenser, un jour, Arnal lui permet d'aller au spectacle.

— Puis-je y conduire une de mes cousines ? demande le grognard en faisant le salut militaire.

— Conduis-en deux, si bon te semble ! répond le comédien.

Lodi était au septième ciel.

Il se rappelait toujours Talma et le *Triomphe de Trajan*, ce qui veut dire qu'il s'attendait à voir son maître, la couronne sur la tête, et vêtu de la pourpre impériale.

Or, on jouait le *Poltron*.

Figurez-vous le saisissement du vieux caporal, à l'aspect de notre acteur, qu'il avait peint d'avance à sa cousine sous la physionomie la plus majestueuse et la plus imposante. Il sentit le rouge de l'indignation lui brûler les joues, à la vue des insultes dont on accablait son maître; il eut des tressaillements de rage au spectacle de ses terreurs, et manqua de s'évanouir, quand il le vit reculer devant une provocation.

Tout à coup, dans la pièce, comme on se le rappelle, Arnal reçoit un coup de pied à l'endroit où l'échine se transforme, sans paraître pour cela plus ému.

C'en est trop.

Lodi se lève, bouillant de colère.

Il veut bondir sur la scène, afin de remplacer l'homme dont il rougit d'être le serviteur, et qui ose, en présence de deux mille personnes, se conduire avec autant de poltronnerie.

Sans aucun doute il se serait porté aux derniers excès, si on ne l'eût arrêté et mis à la porte.

Notre grognard rentra, bien décidé à demander son compte, le soir même, et à ne pas coucher sous le toit d'Arnal. Mais, comme celui-ci tarda beaucoup à revenir, Lodi, harassé, vaincu par toutes les émotions de cette soirée fatale, remit au lendemain l'exécution de son projet.

Il se coucha, s'endormit, et ne rêva que du *Poltron*.

Tandis que ce digne serviteur, victime de son ignorance de l'art dramatique, calomniait innocemment son maître, Arnal, qui sait fort bien comprendre la dignité de l'homme sous le costume bourgeois et la défendre au besoin, châtiait juste, ce soir-là, certain malotru qui lui avait manqué en dehors des fictions de la scène.

Deux témoins sonnaient, le lendemain, à la porte de l'artiste.

Etienne, qui s'était couché tard, dormait comme un bienheureux. Ils furent donc obligés de s'adresser à Lodi, en lui expliquant le motif de leur visite.

— Miséricorde! un cartel à mon maître! vous n'y songez pas! dit le brave homme, haussant les épaules avec un souverain mépris.

Aussitôt il leur explique, sans détours et sans périphrases, qu'Arnal est le plus poltron des hommes, que la simple vue d'une épée le fait pâlir, et qu'il tombe en défaillance en entendant un coup de pistolet.

— Vous pouvez me croire, leur dit-il. Hier encore, devant moi, sous mes yeux, il s'est laissé honteusement insulter jusqu'à la bride; on l'a même frappé sans qu'il exigeât satisfaction.

Comme l'ancien caporal achève de donner ces détails peu flatteurs, survient Arnal,

réveillé par le bruit, et devinant la cause qui lui amène une visite aussi matinale.

— Messieurs, dit-il en saluant avec politesse les amis de son adversaire, je suis entièrement à vos ordres pour le lieu et les armes. Quant à l'heure je la fixerai moi-même si vous le voulez bien, ce sera tout de suite et sans retard ! Je m'attendais à votre démarche ; mes témoins sont prévenus, nous allons les prendre, en passant, à leur domicile. Une voiture ! ajoute l'artiste en se tournant vers le grognard stupéfait.

Lodi tombe des nues et se croit sous l'empire d'un songe.

Quelque temps après, le personnage qu'Arnal a châtié, la veille, reçoit une seconde leçon sous une avenue solitaire du

bois de Boulogne, et le comédien rentre tout joyeux, avec l'appétit d'un homme satisfait du commencement de sa journée.

Repentant, confus, presque au désespoir, Lodi se précipite aux genoux de son maître, et pleure comme un veau, en lui demandant pardon d'avoir douté de son courage.

— N'importe, dit-il, à votre place, je casserais les reins à l'auteur qui ose vous faire une pièce de ce genre-là!

Jamais Arnal n'a pu supppprter les claqueurs.

Il aime bien mieux les rires de bon aloi que les applaudissements de commande. Souvent dans divers théâtres, il a eu maille

à partir avec le chef des Romains de service.

Voici à ce sujet une histoire que donne M. Théodore Nezel.

Un jour Arnal s'amusa, dans son rôle, à faire semblant de prononcer certain mot qu'on avait l'habitude d'applaudir; mais il ne l'articula point, et les claques de se faire entendre comme à l'ordinaire.

Quand elles eurent cessé, l'artiste prononça le mot, et, d'un geste, fit apercevoir au public la maladresse de ces messieurs.

Toute la salle hua nos Romains, et le directeur, après la pièce, les houspilla d'importance.

— Ah ! monsieur, je vous prends à témoin, soyez juste, dit le chef de claque à Arnal : ce n'est pas nous, ce soir, qui avons applaudi trop tôt ; c'est vous qui avez dit le mot trop tard !

Comme tous les auteurs aimés de la foule, Etienne se permet parfois des licences qui seraient sévèrement réprimées chez d'autres artistes. Il charge ses rôles avec un aplomb superbe et raconte au public de folles aventures, entièrement dues à son imagination burlesque, et où l'auteur de la pièce n'a rien à réclamer.

Ainsi, quand le Vaudeville était encore rue de Chartres, deux personnes, munies de billets de faveur, trouvèrent la salle

pleine et firent du tapage en voulant contraindre les ouvreuses à leur donner des places.

Interrompu dans son rôle, Arnal demande la cause de ce tumulte, et quand on la lui eut expliquée :

— « Bon ! dit-il, un billet de faveur, je connais cela. Pas plus tard qu'hier j'y ai été pincé moi-même. Figurez-vous que j'avais envie d'aller voir Arnal au Vaudeville... Arnal, vous savez?... On me parlait toujours de ce gaillard-là : ma foi, j'ai voulu le connaître. Virginie, d'ailleurs, me tourmentait pour la conduire au spectacle. Qu'est-ce que Virginie? allez-vous me dire. C'est une modiste de ma connaissance...

« N'en demandez pas davantage! »

Il n'y avait jusque-là, dans ce récit, rien d'extraordinaire, et cependant la salle éclatait en bravos.

— « Donc, reprend Arnal, je me procure deux billets de faveur chez le perruquier du coin de la rue de Chartres. Premières loges, un franc de droit par personne... ce n'était pas cher! et je monte à la chambre de Virginie.

« Elle faisait sa toilette.

« Je lui propose tout naturellement de lui servir de femme de chambre, afin d'aller plus vite et de ne pas manquer l'heure du spectacle. (Ici la description de la toilette de Virginie, description passablement ris-

quée et difficile à reproduire.) Enfin Virginie est prête ; nous partons.

« Au contrôle, je présente mon billet.

« — Premières loges... Elles sont toutes prises, me dit le contrôleur.

« — Diable! Alors donnez-moi une seconde. Ça nous est égal, n'est-ce pas Virginie?

« Ma compagne hocha la tête et fit la moue; car elle avait un magnifique chapeau rose, et, dame! elle voulait le montrer un peu : c'est tout simple.

« — Bah! lui dis-je, à la guerre comme à la guerre. Montons aux secondes.

« — Allez d'abord prendre un supplément, fait le contrôleur.

« — Hein ?

« — Je vous dis qu'il faut prendre un supplément : passez au bureau !

« Ça me paraît drôle... Un supplément pour changer des premières en secondes !... Enfin n'importe ! Je donne quarante sous de supplément, et nous montons deux étages !

« — Vous arrivez trop tard, je n'ai plus la moindre place, nous dit l'ouvreuse : voyez aux troisièmes.

« — Hélas ! mon chapeau ! murmura Virginie.

« Pauvre chatte mignonne! elle avait les larmes aux yeux. Nous montons, et l'ouvreuse des troisièmes nous dit :

« — J'ai deux places; mais vous me donnez-là des cartes de secondes. Avez-vous un supplément?

« Cristi!... Je vous avoue que la moutarde commençait à me monter au nez, d'autant plus que le rideau se levait et que nous allions perdre le commencement de la pièce. Que faire? Un esclandre... quand un acteur comme Arnal est en scène... Allons donc! ce serait inconvenant et malhonnête, n'est-il pas vrai, Virginie? Je me maintiens et je redescends trois étages.

« — Trente sous! me dit la femme aux suppléments.

« Je paye et je remonte.

« Mais pendant ce temps-là, deux autres personnes étaient venues; l'ouvreuse les avait placées, et il nous fallut monter au paradis.

« On ne nous demanda plus de supplément.

« C'était heureux!

« Mes billets de faveur me revenaient à trois francs chaque environ, et nous étions aux places à quinze sous.

« Virginie pleurait de colère.

« Par bonheur, Arnal était en scène et disait un tas de bêtises... Où diable cet animal là va-t-il chercher tout ce qu'il dé-

bite?... Je ne pense plus aux places à trois francs et je me tiens les côtes. Virginie éclate à son tour et rit bientôt plus que moi. Toutes nos mésaventures sont oubliées... Ah! le drôle de corps!... Vivat, Arnal! vivat!

« Je veux être pendu, si Virginie pensait encore à son chapeau rose.

« Elle riait, elle riait!... Bref, elle a tant ri, que les voisins d'au-dessous se mirent à crier, en se levant et en abandonnant leurs places à la hâte:

« —Qui est-ce qui *rit* donc comme ça, là haut? »

Racontée, cette improvisation bizarre

perd beaucoup de son effet comique. Il fallait voir Arnal lui-même et l'entendre.

En scène, il a le mérite de la riposte vive et des phrases d'à-propos.

Vers 1833 ou 1834, époque où le petit journalisme et la caricature vilipendaient Louis-Philippe au sujet du fameux système de la *paix à tout prix,* il jouait tous les soirs dans le *For-l'Evêque.*

Tout à coup, au milieu de ses ébats sur la scène, son épée, qu'il portait en sautoir, s'embarrasse dans ses jambes, s'échappe et tombe.

Il la ramasse au plus vite, la brandit avec orgueil, et crie aux spectateurs :

« — Morbleu ! vous n'allez pas dire,

j'espère, que celle-ci ne sort iamais du fourreau! »

La salle faillit crouler sous les applaudissements.

Hors de ses rôles, dans les coulisses comme à la ville, Arnal montre une humeur lycantropique et bizarre. Il n'a pas le talent de se faire aimer.

Nous avons entendu bien des personnes l'accuser de manquer de fraternité artistique.

On va même jusqu'à dire qu'il refusa toujours de jouer gratuitement, même à certaine représentation au bénéfice d'une malheureuse mère de famille. Si la chose

est vérédique, nous avouons qu'une semblable conduite, chez un artiste, n'a point d'excuse.

Quant au caractère d'Arnal, à son esprit dominateur, à sa nature difficile et fantasque, c'est un fait acquis à l'histoire, et que prouvent surabondamment ses nombreuses querelles avec les auteurs et les directeurs.

L'académicien Ancelot et ce triste Thibaudeau ont été particulièrement fort mal dans ses papiers.

Il leur joua des tours pendables.

Ancelot se mit en colère un jour qu'Arnal,

pour lui faire pièce, prétendait ne pas savoir son rôle dans les *Deux Tambours;* il introduisit un référé, soutint que l'acteur s'était montré magnifique à la répétition générale, et qu'il n'avait pas un seul instant manqué de mémoire.

La justice enjoignit au comédien d'aller s'habiller et de se montrer extrêment drôle, le soir même; ou, s'il ne faisait pas rire le public, à payer au directeur deux mille francs de dommages-intérêts.

Pourquoi non? Le grand sultan Schahabaham faisait bien couper le cou à ceux qui ne s'amusaient pas à ses fêtes.

Arnal obéit au juge.

Le soir, on le voit paraître en tambour,

et il débute par cette boutade singulière.

« — Je *bisque !* je *bisque !* Parole d'honneur, je viens d'avoir bien du désagrément ! »

Et le parterre d'applaudir son acteur pour le consoler. Mais, en revanche, il n'écoute pas une scène, siffle à tout rompre, et le vaudeville a une chute honteuse.

Voilà ce que gagnent les directeurs à introduire un référé [1].

1. Tant que dura la direction de M. et de Mme Ancelot, Arnal fut rejeté dans l'ombre. Ses rôles à lui, les rôles éclatants de verve et de bouffonnerie, lui manquaient complétement. Ce n'était pas la spécialité des maîtres de la maison.

Notre héros ne connaît pas de plus grand plaisir que celui de faire tomber les pièces qui, par un motif ou par un autre, ne lui agréent pas.

Du reste, il a pour sa profession de comique un véritable enthousiasme, une vénération profonde, et la place volontiers au-dessus de tous les autres emplois du théâtre. Il exagère avec complaisance les difficultés de l'art de faire rire, et il affirme que, pour y exceller, il se forme journellement à l'école des philosophes et des moralistes de tous les âges.

Arnal a lui-même écrit ces choses dans le style le plus sérieux.

Il est fier de l'application avec laquelle il se livre à ses études et du scrupule qu'il apporte à la disposition des moindres détails de ses rôles. Cette vanité rend ses relations journalières âpres et hautaines.

On le redoute, on fuit son voisinage.

C'est le despote des coulisses et de la rampe. Le moindre obstacle l'irrite et tout contradicteur le révolte.

Voici des vers, dans lesquels il se disculpe des mauvais bruits répandus à cet égard sur sa personne. Nous les empruntons à l'*Epître à Bouffé*, comme tous ceux que nous avons cités plus haut.

Un jour tu veux soigner la répétition,
(C'est le terme technique) : ô malédiction!

Ces dames, ce jour-là, parlent de leurs dentelles,
De fichus, de rubans et d'autres bagatelles.
On est interrompu. Toi, pour cette rumeur,
Tu viens de témoigner quelque mauvaise humeur;
C'en est fait, à leurs yeux tu seras détestable;
Pour elles tu n'es plus qu'un homme insupportable.

Voici le lendemain. Tout va donc mieux aller;
Tu le crois, et déjà tu veux te signaler.

Arrive le portier tout chargé de missives.
Ah! ton espoir fait place aux douleurs les plus vives!
Paul prévient qu'entraîné par un fâcheux hasard
Il a passé la nuit au Cancan de Musard.
Flore, à son grand regret, est encore inexacte;
Sa perruche chérie a pris la cataracte;
Elle attend le docteur. Lise est, en ce moment,
Occupée à chercher un nouveau logement.

De l'obstacle, pas un n'a l'âme chagrinée.
On ne répète pas; on perd sa matinée.

Toi seul, qui vois ainsi retarder tes progrès,
Tu laisses échapper des plaintes, des regrets.

Dès lors, à tous les yeux tu n'es que ridicule;
Sur ton compte, à bas bruit l'épigramme circule;
Et chacun à l'instant de répéter en chœur :
« Laissons-là ce monsieur, c'est un mauvais coucheur. »

Quoi qu'il en soit, la critique ne doit regarder Arnal que sous le côté favorable.

Après tout, les exigences tant reprochées à cet excellent comédien ne sont peut-être que les exigences de l'homme de goût, aussi soigneux des plaisirs du public que de sa propre réputation.

Celle-ci, d'ailleurs, est européenne.

Il a récolté des applaudissements d'un bout à l'autre de la province, à Londres, à Bruxelles, et dans les plus grandes villes du continent.

Jamais ils ne lui ont fait défaut, hormis en une seule circonstance, et l'aventure eut lieu nous ne savons plus dans quelle cité picarde.

Arnal, qui jouait *une Passion*, fut accueilli défavorablement, parce que l'acteur, ordinairement chargé des rôles de son emploi, s'affublait le crâne d'un toupet élastique, dont les soubresauts faisaient les délices des spectateurs.

On sut mauvais gré au comédien de Paris d'ignorer cette tradition locale.

Etienne quitta la scène, puis la ville, en jurant qu'on ne le reprendrait plus à jouer devant ces maniaques.

Tout à l'heure nous parlions du scrupule extrême qu'il apporte au moindre détail de ses créations.

En voici un exemple.

Au Vaudeville, un soir, dans un rôle de conscrit, l'ustensilier ne se trouva pas à l'heure du lever de la toile, et Arnal fut privé d'une badine, avec laquelle il entrait habituellement en scène.

Son jeu s'en ressentit, et l'incident donna lieu à un proverbe de coulisses.

Quand notre acteur se trouve mal disposé, quand il n'est pas dans son assiette, on dit qu'il a *perdu son bâton*.

Personne au monde n'est plus difficile qu'Arnal dans le choix des pièces et des rôles. Ses engagements sont hérissés de restrictions et de clauses rédhibitoires. Ils contiennent presque toujours les articles qui vont suivre :

1° Il recevra ses pièces lui-même.

2° On lui payera, tous les soirs, dans sa loge, ses feux, *en or*.

3° Il lui sera accordé un mois pour apprendre un acte, six semaines pour deux actes, deux mois pour trois.

4° Tous les jours il aura droit à deux stalles de balcon numérotées.

Arnal, autrefois, n'était pas l'homme atrabilaire et morose d'à-présent. On l'a vu très-joyeux, très-expansif et de charmante humeur, égayant ses camarades par une foule de quolibets et de traits satiriques.

Six mois après les glorieuses journées de 1830, on le nomme sergent-fourrier de sa compagnie dans la garde nationale.

Il accourt au foyer des artistes.

— Mes bons amis, s'écrie-t-il, je viens de recevoir un honneur inespéré !

— Quoi donc ?

— Une paire de sardines citoyennes, et e les ai bien méritées, je vous le jure. On m'avait trouvé, la veille, endormi dans ma

guérite au retour de la ronde-major, et ces braves bourgeois ont compris que je n'étais bon... qu'à les commander [1] !

Bien plus, à cette époque Arnal était presque homme du monde.

Il donnait des fêtes splendides.

Un de nos amis se souvient d'avoir assisté,

1. Un jour de revue à la place Vendôme, un honnête habitant de province, qui se promenait avec son épouse, étonné de voir cette forêt de baïonnettes citoyennes, s'approche d'Arnal, et lui demande à quelle occasion la milice bourgeoise a été réunie. — Monsieur, j'en suis désolé, mais c'est un secret d'État, répond Arnal. — Et vous le connaissez, monsieur? demanda la dame. — Oui, madame, et tous mes compagnons aussi. — Alors, monsieur, faites-nous-en part; deux personnes de plus, qu'importe? mon mari est épicier et électeur. — Je comprends, madame,

chez l'artiste, au-dessus de Jockey's club, à un bal très-brillant, dont madame Doche était l'héroïne. Il y avait là nombreuse assistance, l'élite des théâtres parisiens, et des gens d'excellente compagnie.

Par exemple, il faisait dans les salons une chaleur intolérable.

Comme il était impossible d'ouvrir les

deux raisons pour qu'il s'intéresse à la politique. Eh bien, voilà ce dont il s'agit : le gouvernement ayant été averti que des malveillants se disposaient à enlever la colonne Vendôme pour la transporter à l'étranger, nous a tous placés ici pour veiller à la sûreté de cette colonne, qu'on ne contemple qu'avec fierté. — Ah! c'est une bien bonne idée, monsieur! ce serait grand dommage de laisser voler un aussi beau monument. Et le couple provincial s'en fut, jacassant contre l'étranger, qui en voulait à cette spirale de bronze et de gloire, comme l'appelle le poëte.

croisées, vu la multitude des épaules nues et le danger des pleurésies pour les danseuses, Arnal monta sur une console et brisa les vitres supérieures, ce qui établit, grâce aux rideaux, un ventilateur inoffensif et très-salutaire.

Toutes ces dames émerveillées, firent l'éloge de la galanterie d'Arnal et de son savoir-vivre.

On assure que notre héros a éprouvé dans sa vie une passion violente, et qui fit même courir à sa raison les plus grands risques.

Par bonheur les voyages et l'absence, ce remède unique au mal d'amour, dissipèrent ses chagrins, et le Vaudeville retrouva son

premier comique dont il pleurait déjà la perte.

A ceux qui, le portrait d'Arnal en main, révoqueraient en doute cet épisode romanesque, nous répondrons que les jeunes premiers ne font pas seuls des conquêtes, et que le rire exerce sur les femmes une séduction puissante, un empire irrésistible. C'est un fait notoire pour qui connaît le théâtre. Au moraliste et au physiologiste à en déduire savamment les causes.

Dans sa conduite privée, Arnal est l'homme méthodique et régulier par excellence.

Il écrit, jour par jour, ses faits et gestes, et tient note fidèle de ses sensations.

C'est peut-être de tous les comédiens de ce siècle celui qui possède l'instruction la plus variée et la plus étendue.

Nous avons cité plusieurs passages de son *Epître à Bouffé*, qu'il appelle modestement *son maître*, et le lecteur a pu juger le mérite intrinsèque de la poésie d'Arnal. Il a composé une seconde épître, dédiée à Odry; un fabliau, *la Planche à bouteilles;* une boutade en vers, *les Acteurs et les Prêtres*, des contes, des chansons et des fables.

En voici une qui donnera une idée de sa manière :

Un jour, au sortir d'une école,
J'aperçois un enfant qui crie et se désole.

Je m'approche de lui. — Mon ami, qu'avez-vous?
— Ah! j'ai l'âme bien chagrinée,
Me dit-il, j'ai perdu la pièce de dix sous
Que ma mère m'avait donnée.
— Cessez, mon bon ami, de vous désespérer,
C'est un petit malheur facile à réparer.
Tenez, voici pour vous une semblable pièce.
L'enfant sourit d'abord, puis reprend sa tristesse.
— Eh bien! qu'avez-vous donc? encore du chagrin?
— Hélas! monsieur, dit-il, voilà pourquoi je pleure :
Si je n'avais pas tout à l'heure
Perdu dix sous, j'en aurais vingt!

Lorsque Arnal habite Paris, c'est un des lecteurs les plus assidus de la Bibliothèque Impériale.

Nous donnerons, avant de terminer ce petit livre, quelques pensées et aphorismes inédits, dus à sa plume et relatifs à sa profession.

*
* *

« L'acteur comique doit particulièrement étudier le goût des spectateurs et y être parfaitement soumis; il doit s'attacher à deviner ce que pense le public de ce qu'il a dit. C'était le grand art de Potier. Quand on arrive à ce point, on peut risquer bien des choses. Il faut observer toutefois que cela demande une grande circonspection. A-t-on dit un mot dont l'expression ambitieuse fasse rire : au ton du rire, l'acteur doit voir si le public la trouve outrée; en ce cas, il doit aussitôt, et pendant le rire même, par une syllabe ou un geste correctif, faire comprendre qu'il connaît toute la valeur de l'expression dont il s'est servi. Sa pantomime doit signifier : « Je conviens que le mot est un peu fort; mais enfin vous savez ce que je veux dire. » Il prouve

ainsi à la partie critique de l'auditoire qu'il est de son avis, et tout le monde crie bravo

*
* *

« Pour l'acteur de sens, il ne suffit pas d'avoir été applaudi ; il faut savoir étudier et recevoir les applaudissements. Il en est qu'il faut interrompre, parce qu'on les a surpris plutôt que mérités. J'en dis autant de certains rires qu'il faut couper, dans la crainte que les rieurs ne s'aperçoivent de leur bonhomie et ne se fâchent. Un acteur habile, pour savoir ce qu'il doit faire, appréciera la qualité du mot qu'il lance et le ton du rire qu'il provoque.

*
* *

« Un homme d'esprit peut être un mauvais comédien; mais un bon comédien est essentiellement un homme d'esprit.

*
* *

« Les auteurs, en général, sont toujours prêts à faire l'éloge d'un confrère qui vient de tomber, et, par contre, la critique de celui qui vient d'obtenir un succès.

*
* *

« Quelques pièces sont sifflées, parce que les acteurs se sont trop occupés du soin de les faire applaudir. Sans les bravos des claqueurs, elles n'auraient point reçu tant

d'applaudissements ; mais elles n'auraient pas été sifflées.

*
* *

« La claque fait tomber plus de pièces qu'elle n'en fait réussir.

*
* *

« Un comédien doit écouter avec intérêt les personnes qui se livrent à la critique de son jeu, et faire peu de cas de celles qui ne lui adressent que des compliments.

*
* *

« Ce qu'il y a de plus heureux dans la profession du comédien, c'est de jouir immédiatement des bravos qu'il a mérités, et cela d'une manière aussi éclatante que prompte. L'écrivain, le peintre, le sculpteur sont bien loin d'avoir cet avantage ; leurs œuvres sont à peine aperçues que déjà la critique a établi une prévention qui peut leur être funeste. Au théâtre, c'est autre chose. Le talent est récompensé dès qu'il est connu. En vain les camarades ou les journalistes veulent protester : le suffrage du public et tout. C'est le seul dont un comédien puisse raisonnablement s'enorgueillir. »

Certes, on ne le niera pas, ces aphorismes

sont d'une haute sagesse et d'une incontestable force de raison.

Arnal, qui habitait naguère un délicieux appartement, rue du Faubourg-Montmartre, et une magnifique maison de plaisance à Auteuil [1], a tout sous-loué et vendu, mobilier compris, pour une somme de cent mille francs.

1. Il l'avait achetée de Musard père, et en avait fait, dans ses détails les plus secrets, un véritable Eldorado. *Certaine pièce*, lambrissée en bois d'acajou, s'éclairait par une lampe d'albâtre. La première chose qui frappait le regard, quand on pénétrait dans l'antichambre d'Arnal, était une balance énorme, parfaitement établie sur son fléau, et dans laquelle il pesait lui-même tout ce que lui apportaient ses fournisseurs. Comme Alphonse Karr, il est l'ennemi né des marchands qui trompent sur le poids, et déclare qu'ils méritent les galères.

S'il eût accordé quelques délais à l'acheteur, il en aurait obtenu cent vingt mille ; mais il exigea qu'on le payât le jour même de la vente, espèces sonnantes et rubis sur l'ongle.

Il habite aujourd'hui la Suisse et possède deux adorables chalets au village d'Interlaken, dans le canton de Berne.

Vers la fin de l'été dernier, M. Dormeuil, directeur du Palais-Royal, alla lui rendre visite dans sa retraite, et parvint à lui faire signer un engagement de trois ans.

— Soit, dit Arnal, vaincu par son insistance ; mais le dédit n'existera pas contre

toi. Si tu veux me remercier tu en seras parfaitement le maître!

Le célèbre artiste, qui joue depuis tantôt quarante ans, trouve que l'heure du repos a sonné pour lui.

C'est de la prudence et de l'orgueil bien entendu. Nous l'approuvons de ne pas suivre l'exemple de ses confrères, qu'il faut en quelque sorte chasser des planches, et qui s'obstinent à survivre à leur renommée.

Sans doute il conserve beaucoup de talent; mais sa mémoire faiblit.

D'ailleurs, sur cette scène grotesque du Palais-Royal, il se trouve dépaysé dans le

voisinage de Grassot et auprès de son beau-frère Hyacinthe.

Il voulait s'en aller après *Mesdames de Montenfriche*, et il n'a joué qu'à son corps défendant l'*Affaire de la rue de Lourcine*.

Arnal est très-pudique de sa nature.

Certains mots qu'il faut lancer dans cette maison lui brûlent le gosier. Il déclare, à qui veut l'entendre, qu'il ne comprend absolument rien à ce genre de littérature.

Le comédien illustre, dont nous achevons l'histoire, n'a point d'ancêtres au théâtre, et très-probablement il n'y laissera

point de descendance. C'est un artiste individuel *et sui generis*.

Matthews, acteur anglais, disait de lui-même :

— « Le ciel, ne pouvant me faire beau, m'a fait comique. »

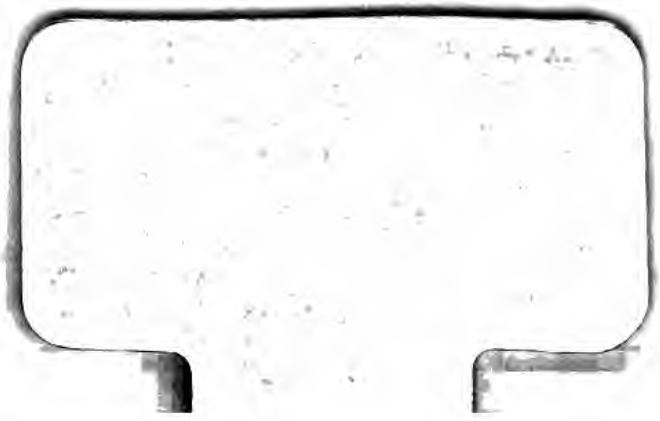
Plus avare pour Arnal, le ciel ne l'avait même pas fait comique ; mais il l'est devenu à force de soins, d'observation, de patience et d'efforts. Il n'en a que plus de mérite, et n'en a droit qu'à plus de louanges.

FIN.

Paris.— Typographie de Gaittet et Cie, r. Git-le-Cœur, 7.

Mon cher monsieur

Je suis venu pour
me demander d'une chose.
je voulais en causer avec
vous —

Tout à vous
Arnaly

son, rue Dauphine, 18.